French-315

# LES CHEF-D'ŒUVRES DE POPE.

# LES CHEF-D'ŒUVRES DE POPE,

CONTENANT:

[L]es Eſſais ſur l'Homme, ſur la Vie Humaine, ſur la Critique, la Boucle de Cheveux enlevée, & le Temple de la Rénommée.

*Traduits de l'Anglois, en Vers, par MM. du Reſnel, Marmontel, & Mme. du Boccage.*

A LONDRES,

*Et ſe trouve A PARIS,*

[Ru]e des Maçons, près la Place Sorbonne, N° 3.

M. DCC. LXXXVIII.

# LES ÉDITEURS *

## A LA

## OCIÉTÉ D'ÉMULATION

## *DE LIÉGE.*

VOUS avez pris pour devise : TILE DULCI ; vous avez donc es droits sur tout ce qui est *utile* *agréable*, & c'est ce qui nous utorise à publier sous vos aus- ices *Les Chef-d'Œuvres de Pope.*

* De Boubers & Lemarié.

Ils consistent dans les *Essais sur l'Homme*, *sur la Vie Humaine*, & *sur la Critique*, traduits en Vers, par l'Abbé du Resnel, pour la partie UTILE. Et *la Boucle de Cheveux enlevée*, *le Temple de la Renommée*, Poèmes traduits aussi en Vers, par Madame du Boccage & M. Marmontel, voilà l'*AGRÉABLE*.

Combien nous sommes flattés que la forme de ce Recueil ait été négligée jusqu'à ce jour! cela nous procure l'avantage honorable de vous témoigner les premiers, & l'on ne peut plus dignement, le vif intérêt que nous prenons pour

une Inſtitution qui doit tendre à l'accroiſſement de la gloire d'une Nation, déja tant illuſtrée par le grand nombre d'hommes célèbres qu'elle a produits dans les Sciences & dans les Arts.

Oui, cet Établiſſement, ſous la protection d'un Prince dont le goût & la générosité le rendent attentif à ſaiſir toutes les occaſions de récompenſer le mérite, fera naître des Génies nouveaux.

O Beaux-Arts! ô Talens! Velbruck eſt votre Père,
Et juſte, bienfaiſant, tel eſt ſon caractère.

Avec quel intérêt! quel atten-

driſſement la Poſtérité ſe rappellera-t-elle le nom chéri de ce nouveau Mécène ! Il ne ſera jamais proféré, ſans les Épithètes glorieuſes des Titus, des Trajan & des Marc-Aurèle.

# LES
# CHEF - D'ŒUVRES
# DE POPE.

## ESSAI
## SUR L'HOMME.

### *ÉPITRE PREMIERE.*

SORS de l'enchantement, Milord (1), laiſſe au vulgaire
Le ſéduiſant eſpoir d'un bien imaginaire.
Fuis le faſte des Cours, les honneurs, les plaiſirs;
Ils ne méritent point de fixer tes deſirs.

Est-ce à toi de grossir cette foule importune,
Qui court auprès des Rois encenser la fortune ?
Viens ; un plus grand objet, des soins plus importans
Doivent de notre vie occuper les instans.
Ce grand objet, c'est l'homme, étonnant labyrinthe,
Où d'un plan régulier l'œil reconnaît l'empreinte,
Champ fécond, mais sauvage, où, par de sages loix,
La rose & le chardon fleurissent à la fois.

Voyons à quel dessein le ciel nous a fait naître:
Que l'homme dans mes vers apprenne à se connaître:
De son cœur ténébreux sondons la profondeur;
Jusques dans sa bassesse admirons sa grandeur.
L'un, fier de ses talens, enflé de sa science,
Ne croit rien d'impossible à son intelligence;
Pour ces dons précieux, l'autre, plein de mépris,
De sa propre raison semble ignorer le prix;
Rappelons-les tous deux à sa lumière pure,
Et cherchons les sentiers où marche la nature.
Que par nous éclairé sur ses vrais intérêts,
L'homme rougisse enfin de ses vœux indiscrets:
Qu'il reconnoisse ici ses vertus & ses vices;
Et bravant de l'erreur les dangereux caprices,
Contre les vains discours de l'aveugle mortel,
Essayons de venger les loix de l'Éternel.

Si tu veux éviter les écueils ordinaires
Où se brise l'orgueil des esprits téméraires,
Sur des mondes sans nombre éloignés de tes yeux,
Garde-toi de porter des regards curieux.
Cherche Dieu dans ce monde, où sa vive lumière
S'offre de toutes parts à ta faible paupière,

Tu ne peux d'un regard voir les ressorts divers
Dont le parfait concert entretient l'univers ;
Pénétrer par quel art la Puissance suprême,
Des tourbillons errans a réglé le systême ;
Parcourir les soleils, les globes radieux,
Et les êtres divers qui remplissent les cieux ;
Et tu veux, des décrêts qui formèrent le monde,
Comprendre clairement la sagesse profonde !
Dans les liens du corps, ton esprit arrêté,
Au céleste conseil a-t-il donc assisté ?
Est-ce une main divine, ou toi, foiblesse humaine,
Qui formas, qui soutiens cette invisible chaîne,
Dont l'effort insensible attire tous les corps,
Et qui, les attirant, dirige leurs ressorts ?
Présomptueux mortel, ta raison inquiète
Voudroit approfondir quelle cause secrète
T'a formé si petit, si foible & si borné.
Mais d'abord, apprends-moi, pourquoi tu n'es pas né
Plus foible, plus petit, plus borné dans tes vues :
Fais-moi sentir pourquoi, jusques au sein des nues,
Les chênes élevant leurs superbes rameaux,
Laissent ramper sous eux les foibles arbrisseaux.
Tu vois de Jupiter les brillans satellites ;
Dis par quelles raisons, fixés dans leurs limites,
De l'astre qui les guide ils n'ont pas la grandeur !
Si des décrêts divins la sage profondeur
Au Plan le plus parfait donnant la préférence,
Doit enfanter un monde où brille sa puissance ;
Où, quoique séparé, rien ne soit désuni,
Où, croissant par dégrés jusques à l'infini,
Les êtres différens, sans laisser d'intervalle,
Gardent dans leurs progrès une justesse égale ;

Si, pour remplir ce tout, que Dieu forme à ſon gré,
Parmi les animaux l'homme occupe un dégré,
Le ſeul point eſt de voir. ſi le ciel équitable
L'a placé dans un rang qui lui ſoit convenable.

Dans l'homme, tel qu'il eſt, ce qui paroît un mal
Eſt la ſource d'un bien, dans l'ordre général.
L'œil, qui ne voit d'un tout qu'une ſeule partie,
Pourra-t-il la juger bien ou mal aſſortie!

Lorſque le fier courſier ſaura pour quel deſſein
L'homme qui l'a dompté l'aſſujettit au frein,
Précipite ſa courſe au travers de la plaine,
Ou modère à ſon gré la fougue qui l'entraîne;
Lorſque le bœuf tardif, preſſé par l'aiguillon,
Saura pour quel uſage il ouvre un [illegible] ſillon,
Par quel biſarre ſort, couronné de guirlandes,
Du peuple de Memphis il reçoit les offrandes,
Nos eſprits affranchis de folles viſions,
Ne verront plus en nous de contradictions;
L'orgueil humain alors aura droit de connoître
Pourquoi de ſes penchans & l'eſclave & le maître,
Avec tant de foibleſſe il joint tant de grandeur;
Pourquoi. toujours en guerre avec ſon propre cœur,
Tantôt il ſe rabaiſſe au-deſſous de lui-même,
Et s'élève tantôt juſqu'à l'être ſuprême.

Ne ſoutenez donc plus que l'homme eſt imparfait;
Le ciel l'a formé tel qu'il doit être en effet:
Tout annonce dans lui la ſageſſe profonde
Du Dieu qui l'a créé pour habiter ce monde.
Un état plus parfait ne lui conviendroit point,
Son tems n'eſt qu'un moment, ſon eſpace qu'un point.

Au milieu des transports que ton orgueil t'inspire,
Dans le sombre avenir tu voudrais pouvoir lire.
De nuages épais pour toi toujours couvert,
Le livre du destin pour Dieu seul est ouvert.
Ce qu'il cache à la brute, à l'homme il le révèle;
Et ce qu'il cache à l'homme, à l'Ange il le décèle.
Quel être ici pourroit, sans cette obscurité,
Couler ses tristes jours avec tranquillité!
Cet innocent agneau, que ta faim meurtrière
Condamnera ce soir à perdre la lumière,
S'il avoit ta raison, s'il prévoyoit son sort,
Dans une paix tranquille attendroit-il la mort?
Jusqu'à l'instant fatal qui termine sa vie,
Il paît en bondissant l'herbe tendre & fleurie:
Sans crainte, sans soupçon, au milieu du danger,
Il caresse le bras levé pour l'égorger.
Heureux aveuglement! heureuse incertitude,
Qui cache l'avenir à notre inquiétude!
Mystère que le ciel renferme dans son sein,
Pour conduire tout être à remplir son destin!
Ainsi tout obéit à ce pouvoir immense,
Qui pèse l'univers en sa juste balance,
Qui voit, d'un œil égal, dans un parfait repos.
Un passereau tomber, ou périr un héros;
Des nuages légers en vapeurs se résoudre,
Ou les cieux ébranlés à grand bruit se dissoudre;
De fragiles roseaux plier au gré du vent,
Ou des mondes entiers rentrer dans le néant.
Joignons donc à l'espoir une humble défiance;
Et craignons les écarts où jette la science;
Attendons que la mort, ce maître universel,
Découvre à nos esprits les loix de l'éternel.

Regarde l'Indien, dont l'esprit sans culture,
N'a point l'art d'altérer le don de la nature;
Il voit Dieu dans les airs, il l'entend dans les vents;
Son savoir ne va point au-delà de ses sens:
Il s'arrête avec eux aux seuls apparences.
Sa raison n'étend point ses foibles connoissances
Au-delà du soleil & des corps radieux,
Que son œil apperçoit dans la voûte des cieux:
Cependant, secouru par la simple nature,
Pour tromper ses ennuis, il croît, il se figure
Un séjour plus heureux, conforme à ses desirs,
Où, sans aucun mélange, il attend des plaisirs.
Au-delà de ces monts qui terminent sa vue,
Il imagine un monde, une terre inconnue,
Que de vastes forêts mettront en sûreté
Contre les attentats d'un vainqueur redouté.
Il se peint dans les mers une île fortunée,
Où, maître de lui-même & de sa destinée,
Quelque dieu bienfaisant enfin rompra ses fers,
Et le consolera des maux qu'il a soufferts.
Les esprits infernaux, dans l'horreur des ténèbres,
Ne l'y troubleront plus sous des formes funèbres;
Dans ces paisibles lieux les armes des Chrétiens
N'iront plus lui ravir son repos ni ses biens:
Il ne desire point cette céleste flamme
Qui des purs Séraphins dévore & nourrit l'ame:
Mais content d'exister, il attend l'heureux jour,
Où, porté tout-à-coup dans un autre séjour,
Il ira, jouissant d'une plus douce vie,
Habiter des humains la commune patrie.

Vas, plus sage que lui, dans ta prévention,
Imaginer en tout quelque imperfection

Prens follement en main ton injuste balance ;
Parle, élève ta voix contre la Providence.
Dis que le Créateur, en ses dons inégal,
Là te paroît avare, ici trop libéral ;
Renverse pour toi seul les loix de la nature,
Fais divers changemens en chaque créature ;
Arbitre souverain des biens & des plaisirs,
Réforme l'univers au gré de tes desirs,
Ose accuser du ciel l'éternelle sagesse,
S'il n'épuise pour toi ses soins & sa tendresse.
S'il ne joint aux faveurs que te fait sa bonté,
L'irrévocable sceau de l'immortalité.
Sois le dieu de ton Dieu, ne suis que ton caprice,
Place-toi sur son trône, & juge sa justice.
Aveugle en ses desirs, l'orgueil ambitieux
Veut sortir de sa sphère & s'élever aux cieux :
L'orgueil de toute erreur fut la cause première ;
Les Anges, éblouis par sa fausse lumière,
Au Dieu qui les créa voulurent s'égaler.
Aux Anges, à son tour, l'homme veut ressembler :
Changer l'ordre établi par la cause suprême,
C'est prétendre, comme eux, s'égaler à Dieu même.
Pourquoi, se présentant à nos yeux tour-à-tour,
Les astres dans les cieux brillent-ils nuit & jour ?
Pourquoi sur ses pivots la terre inébranlable,
Offre-t-elle par-tout l'utile & l'agréable ?
« Je suis, répond l'Orgueil, l'objet de tous ces dons,
» La nature pour moi, dans ses efforts féconds,
» Sans jamais s'épuiser, veille, conçoit, enfante :
» C'est pour mes seuls besoins que sa main bienfaisante
» Fertilise les champs, embellit les jardins,
» Fait éclorre la rose & mûrir les raisins ;

» Les mines, les métaux, les trésors de la terre,
» Sont des biens que pour moi dans son sein elle en-
» serre.
» Les vents impétueux qui soulèvent les mers,
» Sont faits pour me porter en des climats divers.
» Ce soleil, qui fournit sa brillante carrière,
» Ne répand que pour moi ses feux & sa lumière;
» Et ce vaste univers, mon superbe palais,
» M'offre un trône éclatant dont les cieux sont le
» dais ».

Mais lorsqu'un vent porté sur ses aîles rapides
Souffle sur les humains des vapeurs homicides;
Lorsque la terre ouvrant ses gouffres redoutés,
Avec leurs habitans engloutit les Cités:
Lorsque, pour submerger des nations entières,
La mer s'enfle, mugit, & force ses barrières;
Lorsque tout est en butte à de si rudes coups,
Répondez, la nature agit-elle pour vous?
« Oui, dit encor l'Orgueil, la cause universelle
» A ses premières loix attentive & fidèle,
» De l'ordre général maintenant le lien,
» Permet un mal léger pour produire un grand bien.
» Si des exceptions rares & passagères
» Dérangent de son cours les règles ordinaires,
» Ce désordre apparent l'entretient en effet:
» Est-il rien ici bas qui doive être parfait » ?
L'homme doit il sortir de la loi générale?
Pour tout être créé n'est-elle pas égale?
Si tout, dans l'univers, sujet au changement,
Se combat, se détruit, & change incessamment;
Si de l'être éternel la sagesse infinie
Du monde, par le trouble, entretient l'harmonie,

Pourquoi prétendrez-vous qu'exempts de passions
L'homme soit insensible à leurs impressions?
Si l'ordre est affermi par d'affreuses tempêtes,
Pourquoi donc croirez-vous que de coupables têtes,
Qu'un Néron, qu'un Cromwel puissent le renverser?
C'est un secret orgueil qui vous le fait penser.
Mais Dieu ne peut-il pas assujettir le vice
A servir aux desseins formés par sa justice?
La raison doit porter un jugement égal
Sur l'ordre naturel & sur l'ordre moral.
Le Ciel, dans le premier, vous paraît équitable;
Pour[illegible] dans le second seroit-il condamnable?
Sur ces poi[illegible]s, au-dessus de notre entendement,
L'esprit ne pe[illegible] qu'un vain raisonnement.
A suivre nos projets tout seroit en ce monde
Dans un concert parfait, dans une paix profonde.
Nous voudrions que l'homme, ami de la vertu,
De desirs vicieux ne fut point combattu;
Que l'air ne fut jamais obscurci de nuages,
Ni le calme des mers troublé par des orages;
Et que le cœur, conduit par la loi du devoir,
Jamais des passions ne sentît le pouvoir.
Mais des fiers élémens l'éternelle discorde,
Fait que le monde entier se conserve & s'accorde;
Et, sans les passions qui viennent l'agiter,
L'homme, insensible à tout, pourroit-il subsister?
Mais quel est son objet? que ses vœux sont étranges!
Quelquefois affligé d'être au-dessous des Anges,
Il aspire à leur sort: que dis-je? ses souhaits,
S'il n'est encor plus grand, ne sont point satisfaits:
Quelquefois peu content des dons de la nature,
Il se plaint que de l'ours il n'a point la fourrure,

La vîteſſe du cerf, la force du taureau.
Homme trop aveuglé ! toi qui, dès le berceau,
Crois que les animaux ſont faits pour ton uſage ;
Quand tous leurs attributs deviendroient ton partage,
Par les dons que le ciel a répandu ſur eux,
Serois-tu plus parfait ? ſerois-tu plus heureux ?
 De leurs corps différens l'admirable ſtructure
Annonce la bonté de la ſage nature ;
Libérale pour tous, mais ſans profuſion,
Elle a pour chacun d'eux la même attention.
Dans l'un l'agilité compenſe la foibleſſe (2) ;
L'autre a reçu la force au défaut de l'adreſſe,
Et meſurant en eux les ſecours aux beſoins,
Le créateur fait voir ſa ſageſſe & ſes ſoins,
Il forma leurs reſſorts, il régla leur figure,
Sur les diverſes fins qu'ils ont de la nature.
L'inſecte le plus vil, le plus lourd animal,
Ont, pour y parvenir, un avantage égal ;
Chacun d'eux eſt heureux & jouit de la vie,
Sans que l'état d'un autre attire ſon envie.
Pour oſer accuſer le ciel de dureté,
De la commune loi l'homme eſt-il excepté ?
Quoi ? l'homme qui ſe dit & ſage & raiſonnable,
Mécontent de ſon ſort, vivra ſeul miſérable !
S'il ne poſſéde tout, il croira n'avoir rien.
Homme, pour être heureux tu n'as qu'un ſeul moyen :
C'eſt de vivre content des dons de la nature,
Et de te conformer à leur juſte meſure.
Si l'œil, du microſcope imitant les effets,
Dans le même dégré groſſiſſoit les objets,
De quoi nous ſerviroit une ſemblable vue ?
Sur de petits objets bornant ſon étendue,

L'œil verroit d'un ciron les ressorts curieux,
Et ne jouiroit plus du spectacle des cieux.
Donnez à tous les sens plus de délicatesse,
Du toucher, par dégrés, augmentez la finesse,
Sensible au moindre choc, tremblant au moindre
effort,
L'homme craindroit toujours la douleur ou la mort.
Que des corps odorans les fléches invisibles
Fissent sur le cerveau des effets plus sensibles,
Des parfums les plus doux la violente odeur
Deviendroit le tourment de la tête & du cœur.
D'[illegible]ent plus vif si l'oreille munie
Des sphères dans leur cours entendoit l'harmonie,
Comment, parmi [illegible] [illegible]uver quelque plaisir?
Au murmure des eaux, au souffle des zéphirs,
Reconnoissez enfin la sagesse éternelle,
Dans les dons qu'en naissant chaque être reçoit
d'elle;
Dans ceux qu'elle refuse adorez sa bonté.
Parmi les animaux quelle diversité,
Quelle gradation, quelle chaîne infinie,
Depuis les vermisseaux dont la terre est remplie,
Jusqu'à l'homme, ce chef, ce Roi de l'univers!
Entre leurs facultés que de dégrés divers!
Sous les voiles obscurs qui couvrent sa paupière,
La taupe ne peut voir l'éclat de la lumière:
Mais rien n'échappe au lynx; à ses yeux pénétrans
Les corps les plus épais deviennent transparens.
Dans l'ombre de la nuit, par le seul bruit guidée,
La lionne poursuit la biche intimidée (3).
L'odorat dans le chien, par un prompt jugement,
Sur d'invisibles pas le conduit sûrement.

Des oiseaux aux poissons, pour la voix, pour l'ouie,
Rapprochez, s'il se peut, la distance infinie.
Contemplez l'araignée dans son réduit obscur;
Que son toucher est vif, qu'il est prompt, qu'il est sûr!
Sur ses piéges tendus sans cesse vigilante,
Dans chacun de ses fils elle paroît vivante.
Par quel art merveilleux l'abeille, dans nos champs,
Va t-elle s'enrichir des trésors du printems?
Par quel discernement fait-elle nous extraire
Des sucs les plus mortels, un présent salutaire?
Dans ce qu'on nomme instinct, que de variété.
Éléphant, si connu par ta docilité,
Toi, qui de la raison [illegible] avoir [illegible]age,
Combien sur le pourceau n'as-tu pas d'avantage?
Comment, par l'homme même, un instinct admiré,
Si près de la raison, en est-il séparé?
O qu'entre l'un & l'autre on voit peu de distance?
Pouvez-vous concevoir la secrette alliance
Qui joint le souvenir à la réflexion;
Où commence, où finit la séparation
Qu'entre les sens grossiers & la pure pensée,
La main du créateur a pour jamais placée.
Donnez un même instinct à tous les animaux;
En force, en attributs, supposez-les égaux,
Vous romprez les liens de cette dépendance
Qui fait regner entre eux l'ordre & l'intelligence;
Ils ne pourront alors s'accorder ni s'unir,
Et vous verrez sur eux votre empire finir.
Que peuvent contre vous leur force, leur adresse?
Le ciel de la raison arme votre foiblesse;

Il met, dans ce préſent qu'il réſerve pour vous,
L'infaillible moyen de les ſubjuguer tous.
Dans le vague des airs, ſur la terre, dans l'onde,
Voyez en mouvement la nature féconde;
Sans ceſſe elle embellit ou peuple l'univers.
Parcourez, raſſemblez tous les êtres divers;
Commencez par le Dieu qui leur donne la vie.
Quel ſpectacle étonnant! quelle chaîne infinie!
Eſprits purs dans les cieux, hommes, poiſſons, oiſeaux;
Habitans de la terre & des airs & des eaux,
Inſectes différens, que l'œil découvre à peine;
Ôtez un des anneaux qui forment cette chaîne,
De l'aſſemblage entier l'équilibre eſt perdu,
Et tout dans le cahos ſe trouve confondu.
Si chaque tourbillon où nagent les planètes,
Se meut différemment, ſelon des loix ſecrettes,
Si, conſervant toujours un ordre merveilleux,
Il forme, il affermit l'aſſemblage des cieux;
Qu'une ſeule planète en rompe l'harmonie,
Des autres tourbillons tout-à-coup déſunie,
Elle entraîne en tombant tous les globes divers,
Dont le conſtant accord forme cet univers.
De ſon centre ébranlé la terre dérangée,
Sera dans le cahos au même inſtant plongée:
Les aſtres, les ſoleils, l'un ſur l'autre entaſſés,
Par les globes voiſins ne ſont plus balancés;
Dans le trouble & l'horreur la nature expirante,
Juſqu'au trône de Dieu porteroit l'épouvante.
Pour répondre aux deſirs de l'homme ambitieux,
Faudra-t-il renverſer & la terre & les cieux?
Si dans le corps humain chaque membre rébelle
Aux mouvemens ſecrets d'une loi naturelle,

A d'autres fonctions ſe vouloit attacher;
Si le pied vouloit voir, ſi l'œil vouloit marcher;
Si la main, au travail uniquement bornée,
Prétendoit de la tête avoir la deſtinée;
Enfin, ſi chacun d'eux ſe faiſoit un tourment
D'obéir à l'eſprit, dont ils ſont l'inſtrument;
Quelle confuſion! N'en eſt-il pas de même,
Quand l'homme, révolté contre l'être ſuprême,
De tout être créé le mobile & l'eſprit,
Veut ſortir de la règle & de l'ordre preſcrit?
 De ce vaſte univers les diverſes parties,
Sont, pour former un tout, ſagement aſſorties;
De ce tout étonnant la nature eſt le corps,
L'Éternel en eſt l'ame, en conduit les reſſorts;
Et s'il ſe cache aux yeux, les traits de ſa puiſſance
Annoncent à l'eſprit ſon auguſte préſence:
En fabriquant la terre, en conſtruiſant les cieux,
Il eſt également puiſſant & glorieux:
En tous lieux il s'étend, ſans avoir d'étendue;
Sans être diviſé, par-tout il s'inſinue:
Des eſprits & des corps c'eſt l'inviſible appui,
Et tout être vivant reſpire, agit en lui.
Il donne & ne perd rien; il produit, il opère,
Sans que jamais ſa force, ou ſe laſſe, ou s'altère:
Il ſe montre à nos yeux auſſi ſage, auſſi grand,
Dans le moindre ciron, que dans un éléphant;
Dans un homme ignoré, ſous une humble chaumière,
Que dans le Séraphin rayonnant de lumière.
Le foible & le puiſſant, le grand & le petit,
Tout, devant ſes regards, tombe, s'anéantit.
Sa ſubſtance pénètre & le ciel & la terre,
Les remplit, les ſoutient, les joint & les reſſerre.

Rougis donc, ô mortel, de ta présomption,
Et ne nomme plus l'ordre une imperfection.
Ce qui paroît un mal à notre foible vue,
Est de notre bonheur une source inconnue.
Rentre enfin dans toi-même; à l'Éternel soumis,
Contente-toi du rang où ses décrets t'ont mis.
Sois sûr que dans ce monde, ou dans quelqu'autre
sphère,
Dans les bras de ton Dieu tu trouveras un père;
Et qu'en lui soumettant ton esprit & ton cœur,
Chaque pas que tu fais te conduit au bonheur.
Dans le moment fatal qui finit ta carrière,
Ainsi que dans l'enfance où tu vois la lumière,
Toujours cher à ses yeux, ne crains rien pour ton sort:
S'il préside à ta vie, il préside à ta mort.
La nature n'est pas une aveugle puissance;
C'est un art qui se cache à l'humaine ignorance:
Ce qui paroît hasard est l'effet d'un dessein
Qui dérobe à tes yeux son principe & sa fin.
Ce qui dans l'univers te révolte & te blesse,
Forme un parfait accord qui passe ta sagesse.
Tout désordre apparent est un ordre réel;
Tout mal particulier, un bien universel.
Ainsi malgré tes sens, malgré leur imposture,
Concius que tout est bien dans toute la nature.

*Fin de la première Épître.*

# ESSAI

## SUR L'HOMME.

## *ÉPITRE DEUXIEME.*

NE fonde point de Dieu l'immense profondeur :
Travaille sur toi-même, & rentre dans ton cœur.
L'étude la plus propre à l'homme, est l'homme même.
Quel mélange étonnant ! quel étrange problême !
En lui, que de lumière & que d'obscurité !
En lui, quelle bassesse, & quelle majesté !
Il est trop éclairé pour douter en sceptique,
Trop foible pour s'armer de la vertu stoïque,
Seroit-il, en naissant, au travail condamné ?
Aux douceurs du repos seroit-il destiné ?
Tantôt de son esprit admirant l'excellence,
Il pense qu'il est Dieu, qu'il en a la puissance,
Et tantôt gémissant des besoins de son corps,
Il croit que de la brute il n'a que les ressorts.
Ce n'est que pour mourir qu'il est né, qu'il respire;
Et toute sa raison n'est presque qu'un délire,
S'il ne l'écoute point, tout lui devient obscur;
S'il la consulte trop, rien ne lui paroît sûr.

Cahos

Cahos de paſſions & de vaines penſées,
Admiſes tour-à-tour, tour-à-tour repouſſées;
Dans ſes vagues deſirs, incertain, inconſtant;
Tantôt fou, tantôt ſage, il change à chaque inſtant;
Également rempli de force & de foibleſſe,
Il tombe, il ſe relève, & retombe ſans ceſſe.
Seul il peut découvrir l'obſcure vérité;
Et d'erreur en erreur il eſt précipité:
Créé maître de tout; de tout il eſt la proie;
Sans ſujet il s'afflige, ou ſe livre à la joie.
Et toujours en diſcorde avec ſon propre cœur,
Il eſt de la nature & la honte & l'honneur.

Va, ſublime mortel, fier de ton excellence,
Ne crois rien d'impoſſible à ton intelligence;
Le compas à la main meſure l'univers;
Règle à ton gré le flux & le reflux des mers;
Fixe le poids de l'air & commande aux planètes;
Détermine le cours de leurs marches ſecrètes;
Soumets à ton calcul l'obſcurité des tems,
Et de l'aſtre du jour conduis les mouvemens.
Va, monte avec Platon juſques à l'Empirée,
Cherche la vérité dans ſa ſource ſacrée;
Et joignant la folie à la témérité,
Plonge-toi dans le ſein de la Divinité;
Dans ton aveugle orgueil inſtruis l'être ſuprême,
Apprends à gouverner à la ſageſſe même;
Mais déchu de l'eſpoir qui ſéduiſoit ton cœur,
Rentre dans ton néant, rougis de ton erreur.

Des céleſtes eſprits la vive intelligence
Regarde avec pitié notre foible ſcience.
Newton, le grand Newton, que nous admirons tous,
Eſt peut-être pour eux ce qu'un ſinge eſt pour nous.

Toi, qui jusques aux cieux oses porter ta vue,
Qui crois en concevoir & l'ordre & l'étendue;
Toi, qui veux dans leur cours leur prescrire la Loi,
Sais-tu régler ton cœur, sais-tu regner sur toi?
Ton esprit, qui sur tout vainement se fatigue,
Avide de savoir, ne connoît point de guide;
De quoi par ses travaux s'est-il rendu certain?
Peut-il te découvrir ton principe & ta fin.

Deux principes dans l'homme exercent leur empire;
L'une est pour l'exciter, l'autre pour le conduire:
L'amour-propre dans l'ame enfante le desir,
Lui fait fuir la douleur & chercher le plaisir;
La raison le retient, le guide, le modère;
Calme des passions la fougue téméraire.
L'un & l'autre d'accord, nous donnent le moyen
Et d'éviter le mal, & d'arriver au bien.
Bannissez l'amour-propre, écartez ce mobile;
L'homme est enseveli dans un repos stérile.
Otez-lui la raison, tout son effort est vain;
Il se conduit sans règle, il agit sans dessein;
Il est tel qu'à la terre une plante attachée,
Qui végète, produit, & périt desséchée;
Ou tel qu'un météore enflammé dans la nuit,
Qui courant au hasard, par lui-même est détruit.

L'amour-propre en secret nous remue & nous presse,
Et toujours agité, nous agite sans cesse.
La balance à la main, la raison pèse tout,
Compare, réfléchit, délibère & résout.
Par l'objet éloigné la raison peu frappée,
Est d'un bien à venir foiblement occupée.
Par le plaisir présent l'amour-propre excité,
Le desire, & s'y porte avec vivacité;

Tandis que la raiſon conjecture, examine,
L'amour-propre [illegible]lus prompt, veut & ſe détermine.
Du penchant na[illegible]rel les ſecrets mouvemens
Sont plus fréque[illegible], plus forts que des raiſonnemens :
La raiſon, dans ſa [illegible]arche eſt prudente & timide ;
Le vol de l'amour-[illegible]opre eſt ardent & rapide.
Mais pour en modérer la vive impulſion,
La raiſon le combat par la réflexion.
L'habitude, le tems, les ſoins, l'expérience
Répriment l'amour-propre, & [illegible]lent ſa puiſſance.
Qu'un ſcholaſtique vain, cher[illegible]ant à diſcourir,
C[illegible] la vérité, loin de la décou[illegible]ir ;
Que par un long tiſſu d'argumen[illegible]utiles,
Par des tours ambigus, pa[illegible]iſons ſubtiles,
Voulant tout diviſer juſques à l'in[illegible]i.
Il ſépare avec art ce qui doit être uni :
Laiſſons-le par des mots obſcurcir la matière ;
Sur nos raiſonnemens jettons plus de lumière.
La raiſon, l'amour-propre, avec le même effort,
Tendant au même but, ne ſont jamais d'accord.
Ils ont pour la douleur une invincible haine :
Un attrait naturel au plaiſir les entraîne :
Mais l'amour-propre ardent à l'aſpect du plaiſir,
Dévore avidemment l'objet de ſon deſir ;
La raiſon le ménage, &, d'une main habile,
Prend, ſans bleſſer la fleur, le miel qu'elle diſtile
L'homme doit diſcerner, s'il veut ſe rendre heureux,
Du plaiſir innocent le plaiſir dangereux.
Que ſont les paſſions ? l'amour-propre lui-même,
Évitant ce qu'il hait, & cherchant ce qu'il aime.
D'un bien faux ou réel la prompte impreſſion,
Les frappant vivement, les met en action.

Lorſque ſans offenſer les intérêts des autres,
Leur mouvement ſe borne à contenter les nôtres,
La raiſon les adopte ; & leur donnant ſes ſoins,
Emprunte leur ſecours dans nos juſtes beſoins.
Mais lorſque d'un mortel élevant le courage,
Elles ferment ſes yeux ſur ſon propre avantage,
La raiſon applaudit à leurs nobles tranſports,
Et du nom de vertu couronne leurs efforts.
Que le ſtoïcien ſe croyant inſenſible,
Travaille follement [illegible] rendre impaſſible :
Que ſa fauſſe vertu ſans force & ſans chaleur,
Reſte ſans action concentrée en ſon cœur.
Plus notre eſprit eſt fort, plus il faut qu'il agiſſe ;
Il meurt dans le repos, [illegible] dans l'exercice.
C'eſt par les paſſions que l'homme eſt excité,
L'ame en [illegible] ſa force & ſon activité.
Loin qu'un trouble naiſſant l'épouvante & l'arrête,
Elle met à profit une utile tempête.
La vie eſt une mer, où ſans ceſſe agités,
Par de rapides flots nous ſommes emportés.
La raiſon que du ciel nous eûmes en partage,
Devient notre bouſſole au milieu de l'orage ;
Et ſon flambeau divin, prêt à nous éclairer,
Au travers les écueils, peut ſeul nous raſſurer.
Mais de nos paſſions les mouvemens contraires,
Sur ce vaſte océan ſont des vents néceſſaires.
Dieu lui-même, Dieu ſort de ſon profond repos,
Il monte ſur les vents, il marche ſur les flots.
Le deſir & l'amour, la joie & l'eſpérance,
Cortège du plaiſir qui leur donne naiſſance ;
La crainte, le ſoupçon, la haine & le chagrin,
Que la douleur enfante & nourrit dans ſon ſein ;

Toutes ces paſſions entr'elles combinées,
Au bonheur des humains ont été deſtinées;
De leurs combats divers réſultent des accords,
Qui forment l'union, & de l'ame & du corps.
Réglez vos paſſions, ſongez à les réduire:
Ce qui forme le cœur, pourroit-il le détruire?
Tenir leurs mouvemens dans un ſage milieu,
C'eſt ſuivre la nature & les deſſeins de Dieu.
De l'amour des plaiſirs notre ame poſſédée,
En jouit en effet, ou les goûte en idée:
Elle agit ſans relâche, ou pour les retenir,
Ou s'en préparer au moins dans l'avenir.
Mais de ces paſſions la ſéduiſante amorce
A, ſur le cœur de l'homme, plus, ou moins de force,
Selon que les eſprits répandus dans le corps,
Sont plus ou moins nombreux, plus foibles ou plus forts.
De là ſe forme en nous la paſſion regnante,
Qui, toujours combattue, & toujours triomphante,
Semblable à ce ſerpent du grand légiſlateur,
Qui brava du tyran le preſtige enchanteur,
Des autres paſſions ſoumets l'orgueil rébelle,
Les dompte, les dévore, & les transforme en elle.
L'homme, en venant au jour, porte dans ſon berceau
Le principe de mort qui le mène au tombeau.
Ce germe deſtructeur, dans le cours de ſa vie,
Se mêle avec ſon ſang, y croît, s'y fortifie.
Ainſi la paſſion qui doit nous gouverner,
Acquiert ſur notre eſprit le droit de dominer.
Elle y verſe en ſecret ſa maligne influence;
Elle y transforme tout en ſa propre ſubſtance.

L'imagination féconde fes efforts,
Et la rend fouveraine & de l'ame & du corps.
Chaque jour l'habitude & nourrit & fait croître
Ce penchant qu'avec nous la nature fit naître.
Lorfque fa force agit, loin de lui réfifter,
L'efprit & les talens ne font que l'irriter.
Que dis-je? la raifon, dans le fecret de l'ame,
Flatte cet ennemi, le foutient & l'enflamme,
Telle que le foleil qui fouvent par fes feux,
Rend des fucs corrofifs encor plus dangereux.
Quelle que foit enfin la paffion regnante,
Contre elle la raifon eft fouvent impuiffante.
Orgueilleufe raifon, tu foutiens mal tes droits!
Foible reine! crois-tu nous prefcrire des loix?
A quelque favori toujours abandonnée,
Tu lui laiffes le foin de notre deftinée.
A quoi donc fe réduit ton pouvoir fi vanté?
De tes dures leçons quelle eft l'utilité?
Tu veux que du plaifir nous redoutions les charmes:
Mais pour en triompher nous donnes-tu des armes?
Ta voix fur nos défauts nous force à réfléchir;
Mais que peut ton fecours pour nous en affranchir?
De reproches amers envain tu nous accables;
Sans nous rendre meilleurs, tu nous rends miférables.
Le flambeau qu'à nos yeux tu viens fans ceffe offrir,
Sert à nous tourmenter, non à nous fecourir.
Tu fais juftifier nos différens caprices,
Et du nom de vertu tu décores nos vices.
Tu fais, dans notre cœur, par les foins que tu prends,
A de foibles défauts fuccéder de plus grands.
C'eft ainfi qu'aux humeurs faifant changer de route,
L'art, à des maux légers, fait fuccéder la goutte;

Et que le Médecin, fier de ce changement,
Croyant nous soulager, accroît notre tourment.
Cédons, conformons-nous aux loix de la nature;
La route qu'elle trace est toujours la plus sûre.
Le but de la raison n'est pas de nous guider;
Son principal emploi se borne à nous garder.
C'est un maître prudent chargé de nous instruire,
Qui doit régler nos goûts, mais non pas les détruire;
Et de la passion qui règne dans le cœur,
Etre moins l'ennemi que le modérateur.
Par cette passion le ciel nous détermine
[illegible]x desseins qu'a formés sa sagesse divine;
Elle veut, pour remplir ses augustes projets,
Que chaque homme s'a[illegible] différens objets.
De cette passion la force impérieuse
De tout autre penchant se rend victorieuse.
A l'objet qu'elle fuit elle arrive toujours,
Et qui veut l'arrêter précipite son cours.
Qu'un desir effréné de gloire, de puissance,
Que la soif des trésors, le goût de la science,
Que l'amour du repos, quelquefois plus touchant,
S'établisse en un cœur, en forme le penchant;
Chacun fait son attrait, chacun lui sacrifie
Ses biens & son honneur, souvent même sa vie.
Qu'au fond de sa retraite un moine enseveli,
Coule ses jours en paix dans un modeste oubli;
Qu'un héros affamé de périls & d'allarmes,
Mette tout son bonheur dans la gloire des armes;
Que le sage se plaise en son oisiveté,
Et l'avide marchand dans son activité;
Ils trouveront toujours la raison complaisante,
Prête à favoriser le goût qui les enchante.

L'éternel artisan qui tira tout de rien,
Et qui du sein du mal fait éclorre le bien,
De ce penchant secret employant la puissance,
Décide notre cœur, en fixe l'inconstance.
Du sein des Passions ne voit-on pas sortir
Les vertus dont l'effet peut moins se démentir;
Comme d'un sauvageon par une greffe utile,
En fruits délicieux sort un arbre fertile?
Combien de fois l'orgueil [illegible] la haine & l'amour,
A de nobles exploits [illegible]-ils donné le jour?
La colère supplée au[illegible]e, à la vaillance;
L'avarice est souvent [illegible]ère de la prudence.
Arrêtant dans leur [illegible]urs nos bouillantes ardeurs,
La paresse entretient [illegible] mœurs.
L'envie, adoucissant [illegible]n impuissante rage,
Sert d'émula[illegible] soutient le courage.
Est-il quelque vertu qui se fasse admirer,
Que la honte ou l'orgueil ne nous puisse inspirer?
Du vice à la vertu qu'il est peu de distance!
Entr'eux l'homme sans cesse & chancelle & balance.
Dans un penchant égal lui servant de soutien,
Le poids de la raison change le mal en bien.
En l'écoutant, Néron vertueux & sans vices:
Comme Titus, du monde eût été les délices.
Cette fougue d'esprit, cette fierté de cœur,
Que dans Catilina je vois avec horreur, (4)
Me charme en Décius; me ravit & m'étonne, (5)
Quand Curtius par elle à la mort s'abandonne. (6)
La même ambition sauve & perd les États;
Aux bons comme aux méchans fait braver le trépas;
Change un foible soldat en guerrier intrépide,
Et le plus grand héros en citoyen perfide.

Qui peut donc; ſi ce n'eſt le Dieu qui nous conduit,
Dont la voix ſépara le jour d'avec la nuit,
Démêler ce cahos de raiſon, de caprices,
Ce cahos qui confond les vertus & les vices?
Comme dans les tableaux d'un peintre ingénieux,
Des ombres & des jours l'accord induſtrieux
Uniſſant des couleurs la teinte imperceptible,
Rend des bruns & des clairs le paſſage inſenſible;
De même, en nous cachant leurs véritables traits,
Le vice & la vertu ſe touchent auſſi près,
Qu'en vain on chercheroit le point de la diſtance,
Où la vertu finit, où le vice commence.
Mais quoiqu'entr'eux leurs traits ne paroiſſent confondus,
Prétendrez-vous qu'il n'eſt ni vices, ni vertus?
Que le blanc, que le noir avec art s'aſſortiſſent,
Qu'entr'elles ces couleurs ſe mêlent & s'uniſſent;
Sur les ſimples dehors vous laiſſant décevoir,
Dites-vous qu'il n'eſt point ni de blanc ni de noir?
L'eſprit veut il prouver une telle chimère,
Le cœur le contredit, & le force à ſe taire.
Le vice eſt regardé comme un monſtre odieux,
Dans le premier inſtant qu'il paroît à nos yeux.
Mais l'horreur qui le ſuit par dégrés diminue,
Nous nous accoutumons à ſoutenir ſa vue:
Bientot le cœur pour lui ſe laiſſe intéreſſer,
Et notre aveuglement va juſqu'à l'embraſſer.
L'homme fixe à ſon gré l'extrémité du vice,
Blâme par paſſion, approuve par caprice:
Aveugle ſur lui-même, il ne voit point en lui
Les excès vicieux qu'il condamne en autrui.
Ainſi, ſous cette zône où le cruel Borée
Aux fougueux Aquilons donne une libre entrée,

Le Lapon s'endurcit, & n'eſt point malheureux ;
Il imagine un ciel encor plus rigoureux.
Il eſt peu de vertus dans un dégré ſuprême :
Peu de vices auſſi ſont portés à l'extrême.
Mais toujours notre cœur, au-dedans diviſé,
De vices, de vertus ſe trouve compoſé.
Les fous, les ſcélérats, dans leur profonde ivreſſe,
N'ont-ils pas des lueurs d'honneur & de ſageſſe ?
Le ſage, dont le cœur par l'amour eſt ſurpris,
N'eſt-il pas pour lui-même un objet de mépris ?
Les hommes ne ſont bons ou méchans qu'en partie.
Aux loix des paſſions notre ame aſſujettie,
Change à chaque moment, & paſſe tour-à-tour
Du vice à la vertu, de la haine à l'amour.
Tous, ſans diſtinction, le fou comme le ſage,
Ne connoiſſent de but que leur propre avantage.
Chacun cherche ſon bien ; mais tous, d'un pas égal,
Marchent, ſans y penſer, vers le bien général.
C'eſt à ce grand deſſein que le maître ſuprême
Fait ſervir les efforts de ſa malice même,
Les complots les plus noirs, la malice, l'erreur,
Les défauts de l'eſprit, les foibleſſes du cœur.
C'eſt pour ce grand deſſein que Dieu, dans ſa ſageſſe,
En chaque homme a placé quelque heureuſe foibleſſe.
La honte de céder aux traits du ſuborneur,
Dans le cœur d'une fille eſt l'appui de l'honneur.
Dans l'eſprit de la femme, une fierté ſévère
L'empêche de brûler d'une flamme adultère.
Qui conduit les guerriers ? c'eſt la témérité.
Qui fait fleurir les arts ? ſouvent la vanité.
Et cette vanité ſecrette & délicate,
Sans qu'un vil intérêt nous anime & nous flatte,

En charmant notre efprit par fes illufions,
Enfante quelquefois de nobles actions,
Ainfi du créateur la fageffe profonde
Se fert de nos défauts pour le bonheur du monde.
  Pour conferver leurs biens, pour défendre leurs jours,
Tous les hommes entr'eux fe doivent des fecours:
Pour s'aider tour à-tour le ciel les a fait naître,
Le père, les enfans, les efclaves, le maître.
Foibles féparément, ils font de vains efforts:
Ils font, en s'uniffant, plus heureux & plus forts.
Ainfi foit paffion, foit befoin, foit foibleffe,
Pour la fociété tout homme s'intéreffe;
Et chacun s'empreffant à procurer fon bien,
De l'intérêt commun refferre le lien.
Delà le tendre amour, l'amitié véritable,
Et le charme fecret qui rend la vie aimable.
Delà vient que, touchant à la fin de fes jours,
On renonce fans peine aux plaifirs, aux amours;
Que ne leur trouvant plus leur attrait ordinaire,
On fe fait un honneur d'une loi néceffaire;
Qu'on s'attend fans murmure à recevoir la mort;
Qu'après un long orage on la voit comme un port;
Qu'on trouve, par raifon, ou par décrépitude,
Et le jour moins aimable, & le trépas moins rude.
  Mais jufqu'à ce moment l'erreur, dans tous nos maux,
Au défaut des vrais biens nous en donne de faux.
Tant que nous refpirons, l'opinion flatteufe,
A charmer nos ennuis toujours ingénieufe,
Dore par fes rayons les nuages charmans,
Qui verfent fur nos jours de trompeurs agrémens:
Satisfait de fes goûts, content de fa fcience,
Chacun a pour foi-même un œil de complaifance.

Feuilletant jour & nuit des volumes poudreux,
Dans un réduit obscur le savant est heureux;
L'ignorant affranchi d'un travail si pénible,
Dans un lâche repos trouve un plaisir sensible.
Regardant l'àvenir avec tranquilité,
Le riche de son bien fait sa félicité:
Rassuré par les soins que prend la providence,
Le pauvre vit content, malgré son indigence.
Vois l'aveuglè danser, se plaint-il que ses yeux
Soient pour jamais fermés à la clarté des cieux?
Vois le boiteux qui chante: en est-il moins tranquile,
Quoiqu'à former des pas son pied soit moins agile?
Dans les vapeurs du vin le mendiant est roi,
Et le sot en tout tems est satisfait de soi.
Le chimiste ébloui de l'or qu'il voit en songe,
Prend pour réalité ce qui n'est qu'un mensonge;
Et même, déplorant son destin rigoureux,
Dans le sein de sa muse un poëte est heureux.
Par-tout où du bonheur on regrette l'absence,
Ne voit-on pas voler la facile espérance?
Du secourable orgueil les soins compatissans
Manquent-ils de remplir le vuide du bon sens?
La subite lueur de la raison sévère
Vient-elle dissiper une aimable chimère;
Vient-elle nous priver d'un plaisir imposteur,
Un autre au même instant renaît dans notre cœur.
Est-il destin si triste, état si misérable,
Que le secours du tems ne rende supportable?
Regardez des humains le grand consolateur,
L'orgueil, leur présenter son secours enchanteur.
Voyez la passion convenable à chaque âge,
Pour régner sur nos cœurs, nous attendre au passage.

L'espérance

L'espérance est constante à marcher sur nos pas,
Et nous soutient encore à l'heure du trépas.
N'offre-t-elle à nos yeux qu'une confuse image
Du bonheur que le ciel nous destine en partage;
Cet objet consolant nous occupe toujours,
Et répand des douceurs sur nos plus tristes jours.
Notre ame en ses desirs inquiète, égarée,
Par les liens du corps tristement resserrée,
Dans un doux avenir se repose, s'étend,
Et jouit en effet du bonheur qu'elle attend.
Dans les biens & les maux que le ciel nous dispense,
Reconnois sa bonté, sa juste providence.
Nos vices, nos défauts, l'orgueil, la vanité,
Tournent souvent au bien de la société.
Cet amour naturel qu'on ressent pour soi-même,
N'est-il pas un présent de la bonté suprême?
Par les divers besoins que l'homme éprouve en lui,
Il mesure, prévoit, soulage ceux d'autrui.
Adore donc le ciel, supporte ta foiblesse,
Et jusqu'en ta folie admire sa sagesse.

*Fin de la seconde Épître.*

# ESSAI SUR L'HOMME.

## ÉPITRE TROISIÈME.

Reviens, il en eſt tems, de ton erreur profonde ;
Apprends, homme borné, que le maître du monde,
Sans jamais s'écarter de ſon premier deſſein,
Par différens moyens tend à la même fin.
Au milieu des tranſports de l'ardente jeuneſſe,
Dans l'orgueil faſtueux qu'inſpire la richeſſe,
Dans le ſein du bonheur ou de l'adverſité,
Sois frappé nuit & jour de cette vérité.
   Conſidère le monde : il eſt, aux yeux du ſage,
De la Société la plus parfaite image.
Vois ces chaînes d'amour, ces liens préparés
Pour réunir entr'eux des êtres ſéparés.
Au premier mouvement que reçoit la matière,
Vois du ſein du cahos éclater la lumière,
Chaque atome ébranlé courir pour s'embraſſer,
S'attirer tour-à-tour, s'unir, s'entrelacer.
L'univers eſt formé : la puiſſance infinie
Répand dans la nature un principe de vie,
Les êtres, animés par ce ſouffle divin,
Se portent de concert vers une même fin.

Sans jamais s'écarter de la loi qui les presse,
Pour le bien général chacun d'eux s'intéresse.
Tu vois les végétaux devenir l'aliment
Des êtres que le ciel doua de sentiment :
Mais ceux-ci par leur mort changent-ils de nature ?
Ils vont aux végétaux servir de nourriture.
Il n'est rien de durable ; & tout être, à son tour,
Sort du néant, y rentre, & reparoît au jour.
Rien n'est indépendant ; mais toutes les parties,
Se rapportant au tout, au tout sont assorties :
L'ame de l'univers, leur force & leur soutien,
Entr'elles les unit par un même lien.
L'homme prête à la brute un secours salutaire,
Et la brute à son tour à l'homme est nécessaire.
Tout donne, tout reçoit du secours ici-bas ;
Et le foible & le fort l'un à l'autre ont recours.
Cette chaîne se suit ; répons, où finit-elle ?
Qui peut t'en informer ? la puissance immortelle.
Homme présomptueux, quelle erreur te séduit ?
Crois-tu que pour toi seul l'univers soit produit ?
Dieu n'a-t-il travaillé que pour ta nourriture,
Pour ton amusement, ton bien ou ta parure ?
Pour soulager ta faim, la main qui dans les champs
Engraisse des agneaux les troupeaux bondissans,
Leur donne, comme à toi, les besoins de la vie ;
Et de gazon pour eux embellit la prairie.
Crois-tu que pour toi seul, formant de doux concerts,
Le tendre rossignol fait retentir les airs ?
Il cède aux doux transports de l'ardeur qui le presse,
Il chante ses plaisirs, il chante sa tendresse.
Ce superbe coursier qui, docile à ta voix,
Marche pompeusement sous un riche harnois,

Est sensible aux beautés qu'il tient de la nature,
Et partage avec toi l'orgueil de sa parure.
Crois-tu que pour toi seul tant de grains différens
Couvrent de leurs trésors la surface des champs!
Les oiseaux avant toi revendiquent leur proie,
Et jouissent des dons que le ciel leur envoie.
Est-ce encor pour toi seul qu'en la riche saison
Les rayons du soleil font jaunir la moisson?
Pour prix de ses travaux ta main reconnoissante
En distribue au bœuf une part abondante.
Mais combien d'animaux rébelles à tes loix,
Et dédaignant le joug, habitent dans les bois!
Arbitres de leur sort, sans travail & sans peine,
Ils vivent, malgré toi, des fruits de ton domaine.
La nature, attentive à leurs justes besoins,
Entre tous ses enfans a partagé ses soins.
Un roi dans les hyvers s'arme de la fourrure
Qu'à l'ours, contre le froid, a donné la nature.
Tandis que pour lui seul l'homme croit tout formé,
Et que du créateur il se croit seul aimé,
« Voyez à me servir combien l'homme s'empresse,
» Dit un vil animal qu'avec soin l'on engraisse;
» L'homme est fait pour moi seul ». Il ne peut pénétrer
Que l'homme ne le sert que pour le dévorer.
Que pensez-vous de l'homme? Est-il plus raisonnable?
Et ne tombe-t-il pas dans une erreur semblable,
Lorsqu'à ses seuls besoins croyant tout destiné,
Il ne voit pas qu'au tout il est subordonné?
Aux êtres sans raison, le ciel, par indulgence,
De leur dernière fin cache la connoissance.
L'homme sait, il est vrai, qu'il est né pour mourir:
Mais lorsqu'à son esprit cet arrêt vient s'offrir,

D'un avenir heureux son ame possédée
Joint un espoir flatteur à cette affreuse idée.
Un nuage éternel lui dérobant le jour
Où la mort doit venir l'enlever sans retour,
Cet objet menaçant est d'autant moins terrible,
Qu'éloigné de ses yeux, il est presqu'invisible.
De concert avec nous, habile à se cacher,
Il approche toujours sans paroître approcher.
Miracle qui du ciel signale la puissance!
Sans cette illusion le seul être qui pense,
Sachant que tous ses pas le mènent à la mort,
Pourroit-il sans horreur envisager son sort?
Le Dieu dont le pouvoir sur les êtres préside,
Soit que le seul instinct, ou la raison, le guide,
A pris un tendre soin de partager entre eux
Ce qui pouvoit les rendre aussi parfait qu'heureux.
Il leur donne un attrait, une règle certaine,
Dont l'insensible effort au bonheur les entraîne,
Et les porte toujours à remplir leur destin,
Soit par réflexion, soit même sans dessein.
Si, par l'heureux secours d'une main invisible,
La brute dans l'instinct trouve un guide infaillible;
Qu'a-t-elle à desirer? Voudrois-tu qu'un Docteur
Lui dictât des leçons, devint son conducteur?
La raison est pour l'homme un serviteur habile,
Mais un serviteur froid, paresseux, indocile;
Il le faut appeler dans les pressans besoins,
Et forcer sa lenteur à nous donner ses soins.
L'instinct sans cesse agit, presse, avertit, excite
Et pour se présenter n'attend pas qu'on l'invite;
Il ne manque jamais, il est pour tous les tems;
La raison ne nous sert que dans quelques instans.

L'instinct, sans hésiter, prompt, docile & fidèle,
Va droit au but marqué par la cause éternelle :
De ce but la raison libre de s'écarter,
Sort de l'ordre prescrit, ose lui résister.
En vain de la raison tu vantes l'excellence,
Doit-elle sur l'instinct avoir la préférence ?
Entre ces facultés quelle comparaison !
Dieu dirige l'instinct, & l'homme la raison.
Sans jamais les tromper, quelle lumière sûre
Apprend aux animaux à trouver leur pâture,
A choisir le remède, à laisser le poison ;
A changer de demeure en changeant de saison ;
A prédire le vent, les frimats & l'orage ;
A résister aux flots qui battent le rivage ;
A former en commun de solides travaux,
Pour établir en paix leur séjour dans les eaux ?
Sans règle & sans compas, qui montre à l'araignée
A tracer avec art une toile alignée ?
Moivre, par le secours de divers instrumens (7),
Met-il plus de justesse & d'ordre dans ses plans ?
Qui montre tous les ans à la prudente grue
A chercher dans l'hiver une terre inconnue ?
Qui préside au conseil, où l'on fixe le jour
Et l'instant du départ, & celui du retour ?
Le moyen d'être heureux sans sortir de soi-même,
Chaque être l'a reçu de la bonté suprême.
Mais le bonheur du tout étant le grand objet
Que Dieu s'est proposé dans tout ce qu'il a fait,
Du besoin mutuel le concours nécessaire
D'un bonheur réciproque est la source ordinaire.
Cet ordre unit entr'eux tous les êtres divers,
Destinés à peupler cet immense univers.

La nature produit, par sa flamme féconde,
L'esprit vivifiant qui conserve le monde.
L'attrait est général; l'homme, les animaux
Qui vivent dans les bois, dans les airs, dans les eaux,
Commencent par s'aimer d'une ardeur mutuelle;
Mais bientôt cette ardeur devenant naturelle,
Chaque sexe pour l'autre éprouve un feu commun,
Qui les réunissant, des deux n'en forme qu'un.
De ce second amour un autre prend la place,
Ils transmettent leur sang, ils s'aiment dans leur race.
Les bêtes, les oiseaux, par cet amour poussés,
A servir leurs petits se montrent empressés.
La mère les nourrit, & plein de vigilance
Le père prend sur lui le soin de leur défense.
Sont-ils devenus grands, ces nourrissons si chers,
Ils courent habiter les bois, les champs, les airs.
L'instinct s'arrête alors, le père ni la mère
Ne reconnoissent plus cette troupe étrangère,
Si-tôt qu'à leurs petits leurs soins sont superflus,
Les nœuds qui les lioient pour toujours sont rompus.
   Mais des tristes humains les maux & la foiblesse,
Une enfance sans force, une infirme vieillesse,
Leurs rapports mutuels, leurs différens besoins
Demande plus d'égards, exigent plus de soins.
Ces soins multipliés augmentent la tendresse,
L'un à l'autre à l'envi se lie & s'intéresse:
La raison & le tems nous montrent chaque jour
A resserrer encor les nœuds de cet amour.
Si le penchant au mal d'un côté nous incline,
De l'autre la raison au bien nous détermine;
L'intérêt, secondé par les réflexions,
Fait naître les vertus au sein des passions.

Des besoins satisfaits naît la reconnoissance ;
A l'amour naturel se joint la bienveillance.
Ces tendres sentimens gravés au fond du cœur,
Des pères aux enfans transmettent leur douceur.
A peine ces derniers en prennent l'habitude,
Que déja leurs parens dans la décrépitude,
Viennent leur demander, foibles & languissans,
Les soins qu'ils ont pris d'eux dans leurs plus jeunes ans.
Le fils, se rappelant le tems de son enfance,
Jusques dans l'avenir porte la prévoyance ;
Il console son père, & lui rend des secours
Qu'il attend pour lui-même à la fin de ses jours.
Les services reçus, joints à ceux qu'on espère,
Sont ainsi des humains le lien ordinaire ;
Et de tous ces motifs le mélange divers
Les porte à concourir au bien de l'univers.
Croyez-vous que sorti des mains de la nature,
L'homme, marchant sans frein, erroit à l'aventure ?
Dieu même en cet état étoit son conducteur,
Éclairoit son esprit, & dirigeoit son cœur.
L'amour-propre regnoit ; mais soumis & tranquile,
Du bonheur mutuel il étoit le mobile.
Sans le secours des arts par l'orgueil inventés,
La nature étaloit ses naïves beautés.
Avec les animaux l'homme d'intelligence,
A l'ombre des forêts vivoit en assurance.
On ne le voyoit point ensanglanter sa main
Pour défendre son corps du froid ou de la faim.
La terre sans travaux, sans soins & sans culture,
Leur donnoit même lit & même nourriture ;
L'homme & les animaux réunissant leurs voix,
Pour louer leur auteur s'assembloient dans les bois :

Ces bois étoient leur temple : un culte fanguinaire
N'en déshonoroit point l'augufte fanctuaire.
L'or au fein de la terre, ignoré des mortels,
N'éclatoit point alors jufques fur les autels;
Sans fafte, fans éclat, le prêtre irréprochable,
Par fes feules vertus s'y montroit refpectable;
Le ciel gouvernoit tout en maître univerfel,
Et par-tout fignaloit fon amour paternel.
L'homme fur la nature exerçoit fon empire,
Pour y maintenir l'ordre, & non pour le détruire.
O ! combien différent, & de goûts & de mœurs,
L'homme dégénéra de fes premiers auteurs!
Il remplit de terreur l'air, les mers & la terre;
Aux foibles animaux il déclara la guerre.
Tantôt leur meurtrier & tantôt leur tombeau,
Il fe couvrit les yeux d'un coupable bandeau;
Aux cris de la nature il devint infenfible;
Le fang n'effraya plus fon courage inflexible;
Cruel aux animaux, injufte pour les fiens,
Avec fon innocence il perdit tous fes biens.
De ce luxe effréné l'affreufe tyrannie,
Par un jufte retour fut auffi-tôt punie;
La fièvre, la douleur, une foule des maux
Sortirent à l'envi du fang des animaux.
De ce fang étranger la fougue impétueufe
Mit dans les paffions une ardeur furieufe;
Et malgré fes remords, dans le crime affermi,
L'homme trouva dans l'homme un farouche ennemi.
La nature indignée alors fe fit entendre:
« Va, malheureux mortel, va, lui dit-elle, apprendre
» Des plus vils animaux l'induftrie & les foins
» Qu'exigent ta foibleffe & tes divers befoins:
» Va parcourir les bois; que les oifeaux t'inftruifent

» Et te montrent les fruits que les buissons produisent.
» Observe dans les champs les pas des animaux,
» Leur instinct t'apprendra l'art de guérir tes maux.
» Voudrois-tu des saisons braver l'intempérie?
» De l'abeille en sa ruche imite l'industrie;
» Que la taupe t'apprenne à labourer les champs;
» Que l'exemple du ver forme des tisserands.
» Vois-tu le nautilus sans rame, sans boussole (8),
» Sur le vaste océan conduire sa gondole?
» Qu'il te montre à voguer sur l'humide élément,
» A maitriser les flots, à profiter du vent.
» Ici les animaux, par des règles certaines,
» Construisent avec art des cités souterraines:
» Là, bâtissant en l'air sur des arbres flottans,
» Ils savent se parer de l'injure des tems.
» De leurs sociétés les différentes formes
» Toujours à leurs besoins te paroîtront conformes,
» T'apprendront, mais trop tard, quelles heureuses loix
» Font la félicité des peuples & des rois.
» Tu vois de la fourmi la sage république;
» L'abeille offre à tes yeux un état monarchique;
» Compare leur génie & leur gouvernement:
» L'une pour le public toujours en mouvement,
» Enrichissant les siens, elle-même enrichie,
» Possède l'art d'unir l'ordre avec l'anarchie.
» L'autre, quoique soumise aux volontés d'un roi,
» N'en est pas moins heureuse & moins libre chez soi;
» Contente dans le fond de sa chère cellule,
» Elle jouit en paix des biens qu'elle accumule.
» Grave dans ton esprit les immuables loix,
» Qui mettent à couvert leur état & leurs droits;
» Loix qui de la nature ont les sceaux respectables;
» Loix, que l'arrêt du ciel rendit irrévocables.

» Ta frivole raison, pour régler les humains,
» En vain multipliera ses décrêts incertains,
» En vain contre la fraude armera la justice;
» Tu verras sous son nom triompher la malice,
» Et victime des loix & de son défenseur,
» Le pauvre succomber sous le riche oppresseur.
» Va cependant, mortel, sans loix, sans règles sûres,
» Va soumettre à ton joug toutes les créatures,
» Et que le plus habile attirant tout à lui,
» Commande à ses égaux & leur serve d'appui;
» Que sachant adoucir leurs mœurs encor sauvages,
» En leur portant des arts les divers avantages,
» Il soit, par les bienfaits que répand sa bonté,
» Obéi comme un roi, comme un dieu respecté ».
Par ces mots la nature excita l'industrie,
Et de l'homme féroce enchaîna la furie.
On vit de toutes parts s'élever des cités,
Et les mortels s'unir par des sociétés.
D'un état commençant la police nouvelle
Aux peuples ses voisins sert bientôt de modèle;
Et tous deux à l'envi s'augmentant chaque jour,
Ils s'unissent entr'eux par crainte ou par amour.
L'un offre-t-il aux yeux l'agréable & l'utile?
Le soleil y rend-il la terre plus fertile?
L'autre est-il arrosé de paisibles ruisseaux?
Voit-on dans ses vallons abonder les troupeaux?
Chacun d'eux attiré par cette douce amorce,
Contre l'état voisin veut employer la force.
Le jour de la raison leur déssille les yeux,
Et bannit de leur cœur ces transports odieux;
Ce qu'ils alloient ravir par la force des armes,
Ils l'obtiennent bientôt sans combats, sans alarmes.

D'un commerce réglé les retours assurés
Leur apportent chez eux ces biens si desirés.
L'intérêt satisfait, la paix est rétablie;
Chacun à son voisin de plus en plus se lie.
Dans ces jours où regnoient les mœurs, la bonne-foi,
Où la pure nature étoit l'unique loi,
Où le cœur s'exprimant sans art & sans contrainte,
Découvroit son amour & sans honte & sans feinte;
Dans ces jours fortunés l'union & la paix
Avoient pour les humains d'invincibles attraits.
Les villes, les états prirent ainsi naissance.
Arbitre de son sort, & dans l'indépendance,
L'homme ignoroit encor ce pouvoir redouté,
Qui dans les mains d'un seul place l'autorité.
Mais bientôt ce pouvoir devenant nécessaire,
On cherch a dans un roi moins un maître qu'un père,
Un mortel généreux, par ses soins, sa valeur,
Du public qu'il aimoit faisoit-il le bonheur?
Admiroit-on en lui les qualités aimables
Qui rendent aux enfans les pères respectables?
Il commandoit sur tous, il leur donnoit la loi,
Et le père du peuple en devenoit le roi.
Jusqu'à ce tems fatal, seul reconnu pour maître,
Tout patriarche étoit le monarque, le prêtre,
Le père de l'État qui se formoit sous lui;
Ses peuples, après Dieu, n'avoient point d'autre appui.
Ses yeux étoient leurs loix, sa bouche leur oracle;
Jamais ses volontés ne trouvèrent d'obstacle;
De leur bonheur commun il devint l'instrument;
Du sillon étonné tira leur aliment;
Et leur porta les arts, leur apprit à réduire
Le feu, l'air & les eaux aux loix de leur empire;

Fit tomber à leurs pieds les habitans des airs,
Et tira les poissons de l'abîme des mers.
Lorsqu'enfin abattu sous le poids des années,
Il s'éteint & finit ses longues destinées;
Cet homme, comme un Dieu si long-tems honoré,
Comme un simple mortel par les siens est pleuré.
Jaloux d'en conserver les traits & la figure,
Leur zèle industrieux inventa la peinture.
Leurs neveux, attentifs à ces hommes fameux
Qui, par le droit du sang, avoient regné sur eux,
Trouvent-ils dans leur suite un grand, un premier père,
Leur aveugle respect l'adore & le révère.
Cependant la raison venant leur retracer
Que la terre & les cieux avoient dû commencer,
Ce principe certain conservé d'âge en âge,
Apprit à distinguer l'ouvrier de l'ouvrage;
Mais un seul ouvrier sans égal, sans adjoint:
En admettre plus d'un, c'est n'en admettre point.
Avant que l'esprit faux, rebelle à la lumière,
De ce dogme constant eût franchi la barrière,
L'homme usoit des présens dont le ciel est l'auteur,
Sans jamais y trouver un piége séducteur.
Loin de regarder Dieu comme un maître sévère,
Il le voyoit toujours sous l'image d'un père;
L'amour de ses devoirs étoit sa seule loi,
Et par ce seul amour il lui marquoit sa foi.
Le droit divin étoit le droit de la nature;
Il présentoit à tous une lumière pure.
De l'être souverain ils n'appréhendoient rien;
Ils ne voyoient en lui que le souverain bien.
Ces deux puissans ressorts, la foi, la politique,
Rouloient également sur un principe unique;

Elles avoient pour but d'unir, dans notre cœur,
A l'amour des humains, l'amour du créateur.
Quel barbare mortel à des ames esclaves,
A des peuples captifs dans de dures entraves,
Enseigna le premier, malgré l'ordre commun,
Que tous en général n'étoient faits que pour un?
Énorme opinion! exception cruelle
Aux points les plus précis de la loi naturelle!
Tu renverse le monde, anéantis les loix,
Enfante les tyrans, & dégrade les rois!
De la fureur aveugle à l'injustice unie,
Dans le trouble & l'horreur naquit la tyrannie.
Bientôt, pour affermir sa domination,
Avec elle parut la superstition.
La cruelle, employant son zèle fanatique,
S'étendit à l'abri du pouvoir despotique;
Érigea lâchement les conquérans en dieux,
Et courba leurs sujets sous un joug odieux.
Elle les asservît aux plus folles chimères;
Fabriqua de ses mains des dieux imaginaires,
Dieux foibles, dieux changeans, injustes, emportés,
Jouets des passions, amis des voluptés:
Formés par les tyrans, ils en eurent les vices,
Et de leurs noirs forfaits devinrent les complices.
L'amour-propre effréné voulut tout envahir;
Du juste & de l'injuste habile à se servir,
Il soumit ses égaux à des loix arbitraires;
Fit valoir pour lui seul des droits imaginaires,
S'empara des honneurs, des biens & des plaisirs,
Et se crut tout permis pour flatter ses desirs.
Mais ce même amour-propre est la première cause
Des digues qu'à son cours la politique oppose.

Si l'objet que je cherche avec empressement,
Les autres comme moi l'aiment uniquement;
D'un bien dont cent rivaux veulent la jouissance,
Je voudrois vainement flatter mon espérance;
Des prières, des pleurs, un impuissant courroux
Pourront-ils me sauver de leurs efforts jaloux?
Au défaut de la force, une coupable adresse,
Pour enlever mes biens emploira la finesse.
Ainsi la raison veut que pour ma sûreté,
Je souffre que la loi gêne ma liberté.
L'intérêt est égal, alors chacun conspire
A garder de concert ce que chacun desire;
Pour leur propre avantage à la vertu forcés,
Les rois mêmes, les rois furent intéressés
A regner par douceur & non par violence;
A régler les desirs de l'avide puissance;
Et l'amour-propre fit un habile trafic
Du bien particulier contre le bien public.
Alors le ciel forma des hommes magnanimes,
Poëtes, orateurs, philosophes sublimes:
Les uns pleins de respect pour la divinité,
Les autres, par amour de la société,
Trouvèrent cette foi, cette morale pure,
Que leurs premiers auteurs tenoient de la nature;
Ils marchèrent au feu de cet ancien flambeau,
Trop sages pour vouloir en chercher un nouveau:
Cherchant du créateur à rétablir l'ouvrage,
Ils en tracèrent l'ombre au défaut de l'image.
On dût à leurs avis ces salutaires loix,
Qui règlent le devoir des sujets & des rois.
Ils leur apprirent l'art d'user de leur puissance,
Et sans trop de rigueur, & sans trop d'indolence;

Malgré l'ordre inégal & des biens & des rangs,
Ils lièrent entr'eux les petits & les grands.
Un seul est opprimé ? des rapports infaillibles
Rendent à son malheur tous les autres sensibles.
D'un désordre apparent vint un ordre réel ;
De divers intérêts le choc continuel
Produisit de soi-même un concert agréable,
Et l'État prit enfin une forme durable.
Tel est de l'univers l'harmonieux accord,
Où par leur union, par leur commun effort,
Dans un ordre constant les différentes causes,
Aux desseins du très-haut ramènent toutes choses.
Sans pouvoir se soustraire à ses pressantes loix,
Hommes, anges, animaux, maîtres, esclaves, rois,
Courent au même but, d'une vîtesse égale,
Et servent de concert à la fin générale.
  Que les spéculatifs recherchent follement
Quel plan est le meilleur pour le gouvernement.
  Tel qu'il soit, le meilleur, c'est le plus équitable,
Et dont le bien public est l'objet immuable.
Laissons les faux zélés dans leur prévention,
Parler aveuglément de la religion.
Tout ce qui contredit cette fin principale,
Que Dieu se propósa pour sa loi générale,
Porte visiblement l'empreinte de l'erreur.
Mais la religion, qui corrigeant le cœur,
Seule procure à l'homme un bonheur véritable,
Ayant Dieu pour auteur, est seule respectable.
  L'homme, ainsi que la vigne, a besoin de support,
Il lui faut des liens pour le rendre plus fort.
Comme ces feux du ciel, ces planètes brillantes,
Qui roulant sur leur axe en leurs marches constantes,

Du même mouvement, qui ſubſiſte toujours,
Vont autour du ſoleil continuer leur cours;
Ainſi par des rapports réels, mais inſenſibles,
Quoiqu'oppoſés entr'eux, cependant compatibles,
L'homme éprouve en ſon cœur des mouvemens divers,
Dont l'un tend à lui-même, & l'autre à l'univers.
Par l'ordre merveilleux qui regne en ſes parties,
Qui pour la même fin les tient aſſujetties,
L'amour-propre & l'amour de la ſociété,
Tous deux de même eſpèce, ont même utilité.

*Fin de la troiſième Épître.*

# ESSAI
## SUR L'HOMME.

### *ÉPITRE QUATRIÈME.*

O Bonheur, le mobile & la fin de tout être !
Sous quel nom aux humains te ferai-je connaître?
Tranquillité, douceur, plaisir, contentement,
Charmant je ne sais quoi, qu'un secret sentiment,
Qu'un soupir éternel incessamment appelle!
Toi, dont l'espoir flatteur, dans leur course mortelle,
Endurcit les humains contre les coups du sort,
Qui leur fais sans pâlir envisager la mort.
Objet fixe & changeant dont les fous & les sages,
Se forment tour-à-tour de confuses images;
Qui toujours près de nous, trompes notre desir,
Et fuis dans le moment où l'on croit te saisir !
Plante, qui dans les cieux as pris ton origine,
Si portée ici-bas, par une main divine,
Tu juges des mortels dignes de t'élever,
Dis-nous en quel climat ils peuvent te trouver !
Est-ce aux rayons trompeurs d'une cour opulente,
Qu'on voit s'épanouir ta beauté ravissante ?
Sors-tu des lieux profonds qui dérobent aux yeux
De l'or du diamant, les trésors précieux ?

Peut on, dans les transports d'une savante ivresse,
Te trouver sur les bords qu'arrose le Permesse ?
Ou doit-on te chercher à l'ombre des lauriers,
Que la gloire promet aux travaux des guerriers ?
Quels sont les champs heureux où tu te plais à naître ?
Quels sont les tristes lieux où tu crains de paroître ?
Quand, pour te voir fleurir, nous travaillons en vain,
Accusons la culture & non pas le terrain.
Le plus affreux séjour, le lieu le plus tranquile,
Au bonheur tout-à-tour peuvent servir d'asile.
Ou l'on ne doit jamais le voir & le goûter,
Ou par-tout sur nos pas il doit se présenter.
L'or, ce grand séducteur, sur lui n'a point d'empire ;
Le mérite lui plaît, & la vertu l'attire ;
S'il dédaigne des Rois la fastueuse cour,
Il a chez toi, Milord, établi son séjour.
Au solide bonheur quel chemin peut conduire ;
Philosophes fameux, daignez nous en instruire.
Mais vous ne débitez que songes incertains ;
L'un veut que je me livre à servir les humains ;
L'autre veut qu'en secret une vie inutile,
Me rende, sans emploi, satisfait & tranquile.
Celui-ci, moins sensé, me répond vaguement,
Qu'il place le bonheur dans le contentement :
Celui-là, du plaisir esclave volontaire,
Le croit pour le bonheur un secours nécessaire :
Un autre, condamnant jusqu'au moindre desir,
Croit qu'en vivant sans peine, on vit avec plaisir.
Honteux égarement ! trop aveugle ignorance !
Jamais du vrai bonheur ils n'ont connu l'essence.
D'autres doutent de tout ; & par un fier dédain,
Refusent de chercher un bonheur incertain.

De ces guides trompeurs fuyez la route obscure,
Et suivez constamment les pas de la nature.
Oui, sur tous les esprits & sur tous les états,
Le bonheur fait briller ses solides appas.
Au gré de nos desirs il s'offre de lui-même,
Et dédaigne toujours ce qui tend à l'extrême.
Qui possède un sens droit, qui possède un bon cœur;
A dans son propre fond la source du bonheur.
Chacun se plaint du ciel, & follement l'accuse
De prodiguer à l'un, ce qu'à l'autre il refuse:
La raison est pour tous, & ce riche présent
Est pour les rendre heureux un moyen suffisant.
Mortels, je le répète, une loi générale
Détermine toujours la cause principale:
Vous voulez que ses soins ne s'attachent qu'à vous;
Elle veut le bonheur, non d'un seul, mais de tous.
Dans les dons différens que le ciel distribue,
Sa profonde sagesse a ce principe en vue.
« Pourquoi, me direz-vous, le bonheur des mortels
» Étant l'unique objet des décrêts éternels,
» Pourquoi dans tous les biens un inégal partage?
» Pourquoi ne pas donner à tous même avantage? »
L'ordre, cet inflexible & grand législateur,
Qui des décrêts du ciel est le premier auteur;
L'ordre veut que les uns brillent par la sagesse,
Les autres par le rang, ceux-ci par la richesse,
Ceux-là par leurs talens; tandis qu'abandonnés,
Sans aucun de ces dons la plupart semblent nés.
Quiconque du bonheur connoîtra la nature,
Et bravera des sens l'agréable imposture,
Ne pensera jamais qu'il ne puisse être heureux,
Sans le fragile appui de ces biens dangereux.

De l'être souverain l'éternelle sagesse,
Pour tous également agit & s'intéresse;
Et de ses dons divers le partage inégal
Devient le fondement du bonheur général.
C'est par ce seul motif qu'elle le fait dépendre
Des secours mutuels que nous devons nous rendre;
Et chacun, attaché par ce secret lien,
Fait le bonheur commun en travaillant au sien.
Ce mélange étonnant qui regne en la nature,
Des monts & des vallons l'inégale structure,
Et du chaud & du froid les contrastes divers,
Ne concourent-ils pas au bien de l'univers?
Des différens états la trompeuse apparence
Ne met dans le bonheur aucune différence.
Il ne change jamais, il est le même en soi,
Dans le plus vil sujet & dans le plus grand roi.
Lorsque de l'éternel la sagesse infinie
Souffla sur les mortels un principe de vie,
Il mit en même-tems, dans le fond de leur cœur,
Un principe secret, d'où coule le bonheur.
Mais que, distribuant les biens de la fortune,
Il en forme pour tous une masse commune,
De cette égalité naîtroient mille débats;
L'homme seroit en proie à d'éternels combats.
S'il est vrai qu'au bonheur tout mortel peut prétendre,
Et que d'un juste choix le ciel l'ait fait dépendre;
L'aura-t-il donc placé dans des biens superflus,
Plutôt dûs au hazard qu'à nos propres vertus?
A ses adorateurs la fortune propice,
Dispense ses présens au gré de son caprice:
Selon qu'elle est facile, ou rébelle à leurs vœux,
Le vulgaire les nomme heureux ou malheureux.

Laissons-le s'éblouir d'une fausse apparence,
Le ciel les rend égaux dans sa juste balance.
Vous verrez les premiers par la crainte agités,
Tandis que les seconds par l'espoir sont flattés.
Les biens, les maux présens que le ciel leur envoie,
Ne font point des mortels la tristesse ou la joie;
Mais la crainte ou l'espoir qu'ils ont de l'avenir,
Font toujours en secret leur peine ou leur plaisir.
O! quelle est votre erreur, vils enfans de la terre?
Osez jusques aux cieux porter encor la guerre;
Allez, & par des monts sur les monts entassés,
Retracez des géans les projets insensés.
Mais d'un bras immortel la foudre vengeresse,
De vos honteux efforts confondra la foiblesse;
Votre rébellion, vos projets, votre orgueil,
Sous ces rochers brûlans vous ouvrent un cercueil.
Sachez que tous les biens dont la nature sage,
En nous donnant le jour nous procure l'usage,
Le charme séducteur dont s'ennivrent les sens,
Les plaisirs de l'esprit, encor plus ravissans,
Ces biens, qui du bonheur portent le caractère,
Sont la santé, la paix, le simple nécessaire.
Lorsque sur la nature on règle ses besoins,
Combien s'épargne-t-on de travaux & de soins?
Cherche à suivre, en tout point, la sage tempérance;
Un corps robuste & sain en est la récompense.
Pour vous, ô paix du cœur, digne fille des cieux,
Vous êtes du bonheur le gage précieux.
La fortune, en suivant un aveugle caprice,
Aux bons comme aux méchans peut se montrer propice,
Mais en vain de ses dons nous sommes possesseurs;
S'ils ne sont mérités, ils n'ont plus de douceurs.

Comparez deux rivaux dans leur pourſuite ardente,
Des biens & des honneurs ils ont la même attente :
L'un veut y parvenir à force de vertus,
L'autre par des forfaits ; qui des deux riſque plus ?
Contemplez par le ſort la vertu pourſuivie,
Aux plus funèſtes coups ſans relâche aſſervie ;
Voyez regner le vice au gré de ſes deſirs ;
Triomphant dans le ſein des biens & des plaiſirs ;
Qui des deux eſt pour vous un objet reſpectable ?
Qui des deux, dites-moi, vous paroît miſérable ?
Ces biens & ces plaiſirs, ou vains, ou dangereux,
Qui flattent baſſement l'orgueil du vice heureux,
Ou la vertu les fuit, redoutant leur ſurpriſe,
Ou ſa noble fierté les hait & les mépriſe :
Ce mépris, cette haine empoiſonne les biens,
Dont jouit un méchant par d'indignes moyens ;
Il manque à ſon bonheur de ne pouvoir prétendre
Au reſpect que les bons refuſent de lui rendre.

Funeſte égarement ! trop aveugles mortels,
Que vous connoiſſez mal les décrets éternels !
La vertu, ſelon vous, n'eſt qu'un triſte avantage ;
Selon vous, le malheur en eſt tout l'apanage :
Tandis qu'en ſes projets le vice fortuné,
A jouir du bonheur vous paroît deſtiné.
Qui ſait ſe renfermer dans de juſtes limites,
Toujours ſoumis aux loix que le ciel a preſcrites,
Attentif à régler ſon eſprit & ſon cœur,
Eſt dans le vrai chemin qui conduit au bonheur.

Vois TURENNE, arrêté dans ſa noble carrière,
Par un coup foudroyant couché ſur la pouſſière,
Vois ſon digne rival, ce cœur plein d'équité ;
Dans l'horreur du tombeau BARWIK précipité (9) ;

Vois SIDNEY, vois FALKLAND (10), si fiers dans les
alarmes (11),
Tous couverts de leur sang, nous demander des larmes.
Parle, est-ce la vertu qui termine leur sort,
Ou le noble mépris qu'ils ont fait de la mort?
Cher DIGBY, digne objet des pleurs de ta patrie (12),
Est-ce donc la vertu qui t'arrache à la vie?
Des traits les plus brillans après t'avoir orné,
Comme une jeune fleur t'a-t-elle moissonnée?
Si la vertu du fils hâta ses destinées,
Pourquoi, comblé d'honneurs & surchargé d'années,
Le père jouît-il d'un destin glorieux?
Lorsqu'aux champs de Marseille un air contagieux
Portoit l'affreuse mort sur ses rapides aîles,
Pourquoi, toujours en butte à ses flèches mortelles,
Un Prélat, s'exposant pour sauver son troupeau (13),
Marche-t-il sur les morts sans descendre au tombeau?
Pourquoi le juste ciel, dans cette courte vie,
Qui par tant d'accidens nous est souvent ravie,
Aux pauvres, comme à moi, préparant des secours,
D'une mère que j'aime épargne-t-il les jours (14)?
Qu'est-ce qu'un mal physique? un changement contraire
Aux loix de la nature, en son cours ordinaire.
Qu'est-ce qu'un mal moral? un triste égarement
De notre volonté, qui change à tout moment.
Dieu seul, auteur du bien, en formant toute chose,
Du désordre & du mal ne peut être la cause;
Sa sagesse immuable, en formant l'univers,
Laisse un mouvement libre à ses êtres divers.
L'homme voit dans le mal une flatteuse amorce,
L'admettant dans son sein, il en accroît la force.

Lorsqu'un

Lorſqu'un fils, en naiſſant, rapporte un mal caché,
Fruit honteux des plaiſirs d'un père débauché ;
Vous en blâmez le ciel : blâmez donc ſa juſtice,
Lorſqu'il permet qu'Abel, le juſte Abel périſſe.
Ne penſez pas que Dieu, comme un timide roi,
Changeant à votre gré ſa primitive loi,
Pour quelques favoris qu'il adopte & qu'il aime,
Dans ce vaſte univers dérange le ſyſtême.
Quoi ! pour céder aux cris d'un ſage infortuné (15),
D'un tourbillon de feu par-tout environné,
L'impétueux Ethna rappellant ſon tonnerre,
Le renfermera-t-il dans le ſein de la terre ?
BETHEL ! lorſque l'hyver tu te ſens oppreſſé (16),
Cédant à tes vertus, le ciel ſera fo[illegible]
De fixer des ſaiſons l'inconſtance ordinaire,
Pour rendre en ta faveur l'air doux & ſalutaire :
Suſpendra-t-il en l'air un rocher ébranlé,
Parce que ſous ſon poids tu peux être accablé ?
Ira t-il révoquer la loi qui détermine
Chaque corps à tomber du côté qu'il incline ?
Faudra-t-il d'un vieux temple affaiſſé par les ans,
Raffermir tout-à-coup les piliers chancelans ;
Attendre que CHARTERS y porte un front coupable (17)
Et qu'en ce même inſtant une voûte l'accable ?
Que ſi vous condamnez dans vos injuſtes vœux,
L'arrangement d'un monde où le crime eſt heureux ;
Suivons pour un moment votre aveugle manie,
Mettons dans l'univers plus d'ordre & d'harmonie.
J'en conviens avec vous ; des hommes vertueux
Méritent le projet que nous formons pour eux.
De juſtes ſeulement compoſons un empire ;
Mais dans le fond des cœurs, Dieu ſeul a droit de lire.

Hé ! quel autre qu'un Dieu pourra nous révéler
Ces justes que vos soins prétendent rassembler ?
L'un croit voir dans Calvin un organe céleste ;
Comme un monstre infernal un autre le déteste.
Ce qui pour une secte est une vérité,
Comme un dogme trompeur par l'autre est rejetté ;
Des divers préjugés nos ames possédées,
Sur les mêmes sujets ont diverses idées.
Ce qui fait mon plaisir deviendroit ton tourment,
Le prix de ma vertu seroit ton châtiment.
Les plus sages toujours ne pensent pas de même :
Seroient-ils donc heureux par un même systême ?
Que chacun des mortels en ait un différent,
On verrait [illegible] naître un désordre plus grand.
Tout est bien comme il est ; l'arrangement du monde
Prouve de l'Éternel la sagesse profonde :
A César criminel ce monde abandonné,
Au vertueux Titus ne fut-il pas donné ?
Qui fut le plus heureux, l'un dont l'ame hautaine
Fit gémir dans les fers la liberté romaine ;
Ou l'autre dont les vœux n'étoient point satisfaits,
S'il ne marquoit ses jours par autant de bienfaits ?
  La vertu, direz-vous, froidement admirée,
A la triste indigence est quelquefois livrée ;
Et le vice orgueilleux jouit du superflu.
Quoi ! l'abondance est-elle un prix de la vertu ?
C'est le prix du travail ; les soins, la vigilance,
Doivent même aux méchans procurer l'abondance ;
C'est bien la mériter, que d'affronter les mers,
Où, pour l'avidité tant d'écueils sont couverts.
Le sage est quelquefois ami de l'indolence,
Et d'un œil dédaigneux regarde l'opulence ;

Le ſeul contentement eſt l'objet de ſes vœux.
Mais donnons-lui du bien, le croirez-vous heureux ?
« Non, ſans doute, il lui faut la ſanté, la puiſſance ;
» C'eſt-là de ſes vertus la juſte récompenſe ».
Ajoutons, j'y conſens, & puiſſance & ſanté ;
Qu'il ait ce qui peut plaire à la cupidité.
« Pourquoi, me direz-vous, lui donner des limites ?
» Aux dons qu'il doit prétendre en eſt-il de preſcrites ?
» Voulez-vous que d'un autre il reçoive la loi ?
» Pour prix de ſes vertus, je prétends qu'il ſoit roi ».
Mais pourquoi de ſes droits reſtraindre l'étendue
Aux biens extérieurs qui brillent à la vue ?
Demandez qu'il ſoit Dieu, demandez qu'à ſes yeux
La terre offre l'éclat & le plaiſir d[illegible]
De deſirs en deſirs votre aveugle manie
Épuiſeroit de Dieu la puiſſance infinie :
Pourroit-elle jamais raſſaſier un cœur,
Qui, dans ce qu'il n'a pas, veut chercher le bonheur !
  Le calme d'un cœur pur, les délices d'une ame,
Qu'aucun trouble n'émeut, qu'aucun deſir n'enflamme,
Bonheur que l'univers ne ſauroit procurer,
Que tout l'effort humain ne ſauroit altérer ;
Bonheur qui dans nous ſeuls doit prendre ſa naiſſance,
Voilà de la vertu la digne récompenſe.
Voulez-vous qu'en un char fait pour la vanité,
De ſuperbes courſiers traînent l'humilité ?
Qu'à conſerver nos droits la juſtice occupée
Porte du conquérant la criminelle épée ?
Et que la vérité, ſimple dans ſa candeur,
Se pare de la pourpre & marche avec ſplendeur ?
Que l'amour généreux qui défend la patrie,
Prenant le ſceptre en main, ſe change en tyrannie ?

De ces dons la vertu connoissant le danger,
Ou les fuit, ou du moins, gémit de s'en charger:
Tel qui dans son printems étoit plein de sagesse,
Gâté par sa fortune, a terni sa vieillesse.
Commençons par l'attrait qui, sur le cœur humain
A pris plus que tout autre un pouvoir souverain:
La richesse jamais n'eut un droit légitime
De gagner notre amour, d'attirer notre estime.
Des Parlemens entiers, à la honte des loix,
Ont quelquefois vendu leur criminelle voix;
Mais l'estime & l'amour, libres dans leurs suffrages,
A la seule vertu présentent des hommages.
Ce mortel vertueux, dont le cœur & l'esprit
Le font chéri des siens autant qu'il les chérit;
Qui porte en un corps sain une ame encor plus saine;
Le croirez-vous l'objet de la céleste haine;
Parce qu'au nécessaire étroitement borné,
A d'amples revenus il n'est point destiné?
Et la honte & l'honneur sont dans les mains des hommes;
Ils ne dépendent point de la place où nous sommes.
Le ciel en divers rangs voulut nous établir:
Le véritable honneur est de les bien remplir.
La fortune, à juger par la seule apparence,
Entre tous les mortels met quelque différence.
L'un, dans un riche habit, nous cache sa fierté;
L'autre, sous des lambeaux, cache sa vanité.
Couvert d'un tablier, l'artisan se pavanne;
Le prêtre s'applaudit dans sa longue soutane.
Un moine de son froc se couvre gravement,
La couronne est d'un roi le superbe ornement.

Quoi ! s'écriera quelqu'un, le froc & la couronne !
Rien n'est plus différent. Mon discours vous étonne ?
Apprenez qu'à mes yeux les vices, les vertus,
Le sage & l'insensé different encor plus.
Que d'un lâche artisan imitant la bassesse,
Le prêtre comme lui se plonge dans l'ivresse ;
Qu'à l'exemple d'un moine, un monarque indolent
N'apporte à ses conseils qu'un esprit nonchalant ;
Et le prêtre & le roi n'ont rien de respectable ;
C'est un vil artisan, un moine méprisable.
Par le mérite seul on peut être élevé ;
Tout est bas & rampant quand on en est privé.
L'état le plus abject, comme le rang suprême,
Sont les dehors de l'homme, & non pas l'homme même.
Les rois, & plus souvent les maitresses des rois,
Te pourront illustrer sans raison ni sans choix.
Du sang de tes ayeux tu vantes la noblesse ?
Je veux qu'il ait coulé de Lucrèce en Lucrèce (18) ;
Mais ne m'étale point leurs titres fastueux ;
Il faut me les montrer constamment vertueux,
Dignes par leurs travaux de vivre dans l'histoire,
Si tu veux sans rougir te parer de leur gloire ;
S'ils ont vécu sans mœurs, sans courage & sans foi,
Le nom qu'ils t'ont laissé ne parle plus pour toi.
Vainement leur noblesse, où ton orgueil se fonde,
Remonteroit au tems du naufrage du monde ;
Ce nom qu'ils ont terni, bien loin de t'illustrer,
Aux yeux de la raison doit te déshonorer.
D'un cœur ignoble & bas rien n'efface les taches,
Rien ne peut ennoblir ni des sots ni des lâches,

Et fuſſent-ils iſſus du premier des Talbots (19),
Je ne reſpecte point des lâches ni des ſots.
Contemplons la grandeur, d'où prend-elle naiſſance?
Qui la fait éclater? la valeur, la prudence.
Politiques profonds! rapides conquérans!
L'univers ébloui vous place aux premiers rangs.
Que pour en mieux juger la raiſon nous éclaire;
Les guerriers ſont marqués au même caractère,
Depuis ce furieux de carnage altéré,
Du beau titre de Grand par la Grèce honoré,
Juſqu'à ce roi du nord, dont la valeur extrême
Ne fut pas moins funeſte aux autres qu'à lui-même.
Un héros cherche à vaincre, & ne peut s'en laſſer,
Tant qu'il lui reſte encor un peuple à terraſſer.
Un héros ſur ſes pas ne tourne point la tête,
Il court rapidement de conquête en conquête,
Et ſans ceſſe de ſang arroſe ſes lauriers,
Seul & frivole objet de ſes travaux guerriers.
Voilà le conquérant. Quel eſt le politique?
Un mortel circonſpect, dont tout l'eſprit s'applique
A lire dans nos cœurs par ſes tours captieux,
Sans que jamais le ſien ſe dévoile à nos yeux;
Il cherche à nous tromper. Nommerons nous ſageſſe
Un art qui n'eſt fondé que ſur notre foibleſſe?
Mais enfin j'y conſens, que des ſuccès heureux
Les conduiſent au but où tendent tous leurs vœux;
Que l'un nous aſſerviſſe, & l'autre nous abuſe,
L'un par la force ouverte & l'autre par la ruſe;
L'artifice pervers, l'homicide valeur.
Seroient-ils, ſelon vous, les ſources de l'honneur?
Non, celui qui ne prend que la vertu pour guide,
Qui s'élève aux honneurs dont il n'eſt point avide;

Celui qui, fait gémir dans l'exil, dans les fers,
Conferve fa grandeur au milieu des revers,
Soit que par fes vertus aimé de fa patrie,
Sage comme Antonin, il défarme l'envie;
Soit que perfécuté par un injufte fort,
Ferme comme Socrate, il reçoive la mort,
Celui-là feul eft grand, & digne qu'on l'admire.
  Cette immortalité, que notre orgueil defire,
Que par tant de travaux nous voulons acheter,
N'eft qu'une illufion qui doit peu nous flatter.
Le tems de notre vie eft le tems de la gloire:
Celle que vous voulez retrouver dans l'hiftoire,
N'eft qu'un frivole amas d'éloges fuperflus;
Un vain consert de voix que vous n'entendrez plus.
Milord, quand le deftin, bornant votre carrière,
Viendra, malgré nos vœux, vous ravir la lumière,
Que vous fervira-t-il qu'un fuffrage incertain
Se partage entre vous & l'orateur romain?
Du bruit doux & flatteur qu'on nomme renommée,
Notre ombre chez les morts peut-elle être charmée?
Ce plaifir fe termine à voir autour de nous
Des amis fatisfaits, ou des rivaux jaloux.
Le refte des humains confufément admire
Céfar qui ne vit plus, Eugène qui refpire,
Sans diftinguer les lieux, ni le tems, ni le nom,
L'un traverfant le Rhin, l'autre, le Rubicon (20).
Tel eft le trifte fort du plus ferme courage.
  Les talens de l'efprit ont-ils plus d'avantage?
Les honneurs paffagers d'un ftérile laurier,
Sont le prix du favant, ainfi que du guerrier.
Un mortel vertueux, un mortel vraiment fage,
De la main du Très-Haut eft le plus bel ouvrage,

Et le seul dont le nom justement respecté,
Soit digne de passer à la postérité.
Cet intime plaisir qui naît de l'innocence,
Que la vertu produit, qui fait sa récompense,
N'est-il pas plus touchant que ces cris redoublés
Qu'exhale la faveur des peuples assemblés?
Quel seroit ton bonheur, lorsque la renommée
D'un encens imposteur t'offriroit la fumée,
Si ton cœur démentant ses éloges pompeux,
T'accabloit en secret de reproches honteux?
Marcellus est rempli d'une plus vive joie (21)
Dans cet illustre exil où le tyran l'envoie,
Que César triomphant en voyant à ses pieds
Le peuple & le sénat ramper humiliés.
Les funestes [illegible] d'une trahison noire,
D'un parricide affreux, sont placés dans l'histoire.
Quels noms sont plus connus, plus souvent répétés?
Mais plus ils sont fameux, plus ils sont détestés.

Les sublimes talens furent votre partage;
Apprenez-nous, Milord, quel en est l'avantage?
Qu'apportent-ils à l'homme? un triste désespoir;
Il voit que plus il sait, plus il reste à savoir.
Ils éclairent nos yeux sur les défauts des autres,
Et nous font ressentir plus vivement les nôtres.
Occupé nuit & jour dans les premiers emplois,
Un esprit transcendant en soutient tout le poids;
Si l'amour des beaux-arts le conduit au Parnasse,
Quel Juge y trouve-t-il pour y régler sa place?
En bute aux traits malins d'un rival envieux,
Plus il acquiert d'éclat, plus il blesse ses yeux.
Veut-il, d'un plus beau zèle animant son courage,
De l'état en danger prévenir le naufrage?

Loin de le ſeconder dans ſes nobles tranſports,
Ou l'on blâme, ou l'on craint ſes généreux efforts,
O ! funeſte bonheur ! triſte prééminence !
Que donnent aux mortels l'eſprit & la ſcience !
Trop ſages pour goûter ces frivoles plaiſirs,
Qui du foible vulgaire amuſent les deſirs;
D'un côté la raiſon, & de l'autre l'envie,
Les privent tour-à-tour des douceurs de la vie.
    Parcourons d'un coup d'œil les différens objets
Où ſe portent nos vœux, où tendent nos projets;
D'abord, réduiſons-les à leur juſte meſure,
Et peſons le bonheur que chacun d'eux procure.
Toujours l'un prend ſur l'autre, & ſouvent le détruit;
La peine les précède, & le dégoût les ſuit.
A quel prix leur douceur nous eſt-elle donneé?
De combien d'amertume eſt-elle empoiſonnée?
Si de leur faux éclat tes yeux ſont faſcinés,
Vois donc à quels mortels ces biens ſont deſtinés.
Voudrois-tu te changer contre ces ames baſſes
Sur qui le ſort ſe plaît à répandre ces graces?
Si l'éclat d'un ruban, vaine marque d'honneur,
En flattant ton orgueil te paroît un bonheur;
Vois ſi cet ornement donne un air de nobleſſe
Au Chevalier SANDERS, à Milord PATELESSE.
L'or ſeroit-il l'objet de tes deſirs jaloux ?
Jette les yeux ſur LISE & ſur ſon triſte époux.
De briller par l'eſprit auriez-vous la manie ?
Rappelle-toi BACON, ce ſublime génie (23),
Cet homme ſi profond, ſi grand dans ſes écrits,
Devient par ſa conduite un objet de mépris.
De l'immortalité ſi le deſir te touche,
Si tu veux que ton nom paſſe de bouche en bouche,

Songe que de CROMWEL le nom & les forfaits,
Devenus immortels, ne périront jamais.
De ces différens biens, si le riche assemblage,
Du solide bonheur te présente l'image,
Prends de leur fausseté l'histoire pour garand;
Vois-y l'homme d'état, & le riche, & le grand,
Et les guerriers fameux, séduits par l'apparence,
De ces fragiles biens pleurer l'insuffisance.

Qu'un courtisan sans foi, par son art imposteur,
D'un maître qu'il trahit ait su gagner le cœur;
Crois-tu qu'il soit heureux, quand l'intrigue & la ruse
Sont les honteux appuis d'un rang dont il abuse?
Dans sa propre grandeur il trouve son tourment,
Quand la honte & la fraude en sont le fondement.
Ainsi des vils roseaux d'une rive fangeuse,
On vit jadis sortir Venise l'orgueilleuse.

Vois parmi les héros, vois, malgré leur splendeur,
Marcher d'un pas égal le crime & la grandeur:
En vain de ce beau nom le vulgaire les nomme,
Ce qui fait le héros dégrade souvent l'homme.
Dans le plus grand éclat de leurs exploits guerriers,
Regarde-les couverts d'équivoques lauriers,
Lauriers toujours le fruit d'une ardeur sanguinaire,
Et quelquefois le Prix d'un trafic mercenaire.
Contemple-les enfin, épuisés de travaux,
Ou perdus de molesse, & consumés de maux:
On ne voit plus en eux que d'illustres coupables:
Dans leur propre palais devenus méprisables,
Ils traînent sans honneur le reste de nos jours.
La mort vient-elle enfin en terminer le cours?
Une femme hautaine, un héritier avide,
Se font de leur trépas une douceur perfide;

Et loin de soulager leurs mortelles langueurs,
Du sort qui les accable, augmentent les rigueurs.
Hélas! par leur midi, que ta vue éblouie
Ne te séduise pas sur le jour de leur vie,
De leur matin obscur, de leur soir ténébreux,
Rappelle à ton esprit les momens malheureux.
Eh! que restera-t-il de tant de renommée,
Qu'un souvenir confus, qu'une vaine fumée,
Où leur gloire & leurs crimes également tracés,
L'un par l'autre seront tour-à-tour effacés?
Apprends, foible mortel, & qu'à cette science
Se borne, s'il se peut, toute ta connoissance;
Apprends donc qu'il n'est point ici-bas de bonheur,
Si la vertu ne règle & l'esprit & le cœur.
La vertu fait trouver le seul point immuable,
Elle rend le bonheur aussi parfait que stable;
Des traits de la fortune elle brave l'effort,
Et nous met au-dessus des caprices du sort.
Sans flatter notre esprit d'une vaine espérance,
Elle donne à chacun sa juste récompense,
Soit que sa main reçoive ou verse des bienfaits,
Son plaisir est égal, ses vœux sont satisfaits.
En proie à la douleur, seule dans sa retraite,
Elle goûte toujours une douceur secrette:
Le vice en ressent moins au milieu des plaisirs;
Ils ne font qu'irriter, & tromper ses desirs.
Du plus affreux objet, du lieu le plus sauvage,
La vertu sans effort tire quelqu'avantage
Sans jamais se lasser, toujours en mouvement;
Toujours prête sans trouble à tout événement;
Que ses rivaux jaloux tombent dans la disgrace;
Qu'un revers imprévu confonde leur audace;

Qu'ils montent par le crime au comble des honneurs,
Elle voit du même œil leur gloire & leurs malheurs.
Soumise aux loix du ciel, & jamais empressée
A former de projets une chaîne insensée,
Elle étouffe ou bannit tous desirs superflus;
Les siens sont satisfaits aussi-tôt que conçus.
Tel est le vrai bonheur, la divine sagesse
En a fait aux humains une égale largesse;
Il est le seul sensible aux plus grossiers esprits,
Le seul dont tous les cœurs puissent sentir le prix.
Bonheur que les méchans, pauvres dans l'opulence,
Et malgré leur savoir, plongés dans l'ignorance,
Recherchent nuit & jour sans pouvoir l'acquérir,
Tandis que de lui-même aux bons il vient s'offrir.
A l'homme vertueux l'espérance fidelle
Fait briller pour lui seul sa lumière immortelle,
Jusqu'à cet heureux jour, où l'ardeur de la foi
La remplisse, l'absorbe, & la confonde en soi.
Jour heureux, où de Dieu notre ame pénétrée,
Sera du vrai plaisir pour toujours enivrée.
La nature nous porte en ces terrestres lieux,
A rechercher les biens qui s'offrent à nos yeux:
Tandis que de la foi les arrêts infaillibles,
Nous montrent le bonheur dans des biens invisibles,
Les animaux guidés par l'attrait de leurs sens,
Bornent tous leurs desirs aux seuls besoins présens.
Mais l'homme, que le ciel doua d'intelligence,
S'étend dans l'avenir, aidé par l'espérance;
La nature & la foi, par l'appas du bonheur,
Tournent à la vertu les desirs de son cœur,
Redressent doucement sa pente tortueuse,
Brisent des passions la fougue impétueuse,

Et

Et le portant ſans ceſſe à tendre vers le bien,
Dans le bonheur d'autrui lui font trouver le ſien.
Ainſi donc l'amour-propre eſt rendu ſociable,
Aux yeux même du ciel il devient agréable;
Par lui l'homme ſe rend doux, bienfaiſant, humain,
Et ne ſauroit s'aimer qu'il n'aime ſon prochain.
Des nobles ſentimens dont ton ame eſt pourvue,
Eſt-ce trop, ſelon toi, reſſerrer l'étendue?
Juſqu'à tes ennemis, par de plus grands efforts,
Porte de ton amour les généreux tranſports.
Sur celle de ton Dieu régle ta bienveillance;
Que ton cœur s'intéreſſe à tout être qui penſe,
A tout être qui vit, à ces mondes divers,
Qui forment avec toi cet immenſe univers.
De l'amour-propre en nous l'impétueuſe flamme
Anime à la vertu les puiſſances de l'ame;
Comme on voit une pierre, en tombant dans les eaux,
Y former à l'inſtant des cercles inégaux,
Qui croiſſant par dégrés de diſtance en diſtance,
A mille autres bientôt donnent encor naiſſance.
De même l'amour-propre agiſſant ſur le cœur,
Fait chérir le parent, l'ami, le ſerviteur;
Après eux, la patrie attire ſa tendreſſe;
A tout le genre humain enfin il s'intéreſſe,
Et ſuivant de ſon cœur les premiers mouvemens,
Il en répand par-tout les vifs épanchemens.
Plus l'homme vertueux devient ſenſible & tendre,
Plus il ſent ſon bonheur s'aggrandir & s'étendre;
Et quand ſon feu s'épure & devient charité,
Il met enfin le comble à la félicité.
Arbitre de mes chants, mon génie & mon maître,
Seconde les tranſports que toi-même as fait naître.

Tandis qu'en liberté variant mes accens,
Je m'élève tantôt, & tantôt je descends;
Que ma muse de l'homme expose la noblesse,
Ou découvre au grand jour le fond de sa bassesse;
Qu'animé par le feu de tes doctes leçons,
Je prenne, comme toi, tous les airs, tous les tons,
Que selon le sujet, par un sage contraste,
Je tombe sans bassesse, & m'élève sans faste;
Que je puisse, imitant mon style ingénieux,
Passer du grave au doux, du vif au sérieux,
Dans les traits les plus forts éviter la rudesse;
Dans le plus grand effor conserver la justesse,
Et donner de la grace à mes raisonnemens,
Sans affoiblir leur poids par de vains ornemens.
O! tandis que ton nom, recueillant notre hommage,
Sur le courant du tems passera d'âge en âge;
Dis-moi, puis-je espérer que mon frêle vaisseau,
Accompagne de loin un triomphe si beau?
Qu'avec toi partageant le vent qui te seconde,
Mon nom avec le tien vole un jour dans le monde?
Lorsqu'enfin les héros, les ministres, les rois,
De l'implacable mort auront subi les loix;
Que les fils rougiront, informés que leurs pères,
Jaloux de ton éclat, furent tes adversaires:
Perçant de l'avenir les voiles ténébreux,
Ces vers apprendront ils à nos derniers neveux,
Que m'ouvrant les trésors de la philosophie,
Tu fus le soutien & l'honneur de ma vie?
Qu'encouragé par toi, je cherchai dans mes chants,
Non le charme des sons, mais la beauté du sens?
Que j'osai négliger les peintures brillantes,
Pour présenter au cœur des vérités touchantes?

Qu'éteignant de l'erreur le vulgaire flambeau,
Je fis sur les mortels briller un jour nouveau?
Que de l'orgueil humain confondant l'imposture,
J'appris que tout est bien dans toute la nature?
Que de nos passions les prompts élancemens
Prêtent à la raison d'utiles instrumens?
Que l'amour-propre au fond, loin d'être méprisable,
Fait le bonheur de l'homme & le rend sociable?
Qu'il ne peut ici bas être vraiment heureux,
Si la seule vertu n'est l'objet de ses vœux;
Et que, pour un mortel, la science suprême
Est enfin de savoir se connoître soi-même?

*Fin de la quatrième & dernière Épître.*

# NOTES

## DE L'ESSAI SUR L'HOMME.

(1) HENRI Saint-Jean, Comte de Bolingbroke, qui fut Secrétaire & Ministre d'État de la Reine Anne. On peut voir l'éloge de ce Seigneur à la fin de la quatrième Épître.

(2) *Dans l'un l'agilité compense la foiblesse.* C'est un axiome reconnu par tous les Anatomistes, dit l'Auteur, que l'agilité des animaux diminue à proportion de leur force, comme leur force au contraire augmente à proportion qu'ils ont moins d'agilité.

(3) *La lionne poursuit la biche intimidée.* Lorsque les lions des déserts de l'Afrique vont, dit l'Auteur, à l'entrée de la nuit chercher leur proie dans les forêts, ils poussent d'abord de grands rugissemens, qui effraient les autres bêtes, & leur font prendre la fuite. Les lions, attentifs au bruit qu'elles font en fuyant, les poursuivent, non par l'odorat, mais par l'ouïe.

(4) *Que dans Catilina je vois avec horreur.* Homme

qui porta les vertus & les vices jusqu'aux derniers excès. Il avoit formé une conspiration qui auroit causé la ruine de sa patrie, si la prudence & la fermeté de Cicéron n'avoient arrêté ses pernicieux desseins. Il fut tué les armes à la main, en combattant avec un courage digne d'une meilleure cause.

(5) *Me charme en Décius ; me ravit & m'étonne.* On compte trois Consuls de ce nom, qui, en se jettant les armes à la main dans le plus fort de la mêlée, périrent en trois différentes batailles, après s'être, avec certaines cérémonies, dévoués aux dieux infernaux pour le salut de leurs concitoyens.

(6) *Quand Curtius par elle à la mort s'abandonne.* Chevalier Romain, qui eut assez d'amour pour sa patrie, & assez bonne opinion de lui-même, pour se précipiter dans un gouffre qui s'étoit entr'ouvert dans l'enceinte de Rome. L'Oracle consulté sur ce prodige qui effrayoit le peuple, avoit répondu que ce gouffre ne se refermeroit point, qu'on n'y eût jetté ce que Rome avoit de meilleur.

(7) *Moivre, par le secours de divers instrumens.* M. de Moivre, étoit François d'origiue, très-connu en Angleterre, & même en France, par la profonde connoissance qu'il avoit de l'Algèbre & des Mathématiques. Il étoit fort estimé du célèbre Newton.

(8) *Vois-tu le nautilus sans rame, sans boussole.*

C'est un petit poisson, dit l'auteur, qu'Oppien, *liv. j.*, décrit de cette manière : il renverse sa coquille, qui ressemble au corps d'un navire, & nage sur la surface de la mer; il élève en l'air deux de ses pattes, qui lui tiennent lieu de mâts; entre ces deux pattes est une membrane qu'il étend en forme de voile; & il se sert de ses deux autres pattes comme de deux rames. On voit communément ce poisson dans la Méditerranée.

(*) *L'abeille offre à tes yeux un état monarchique.* On a voulu nous faire regarder les sociétés des abeilles comme l'exemple du parfait gouvernement monarchique, comme si toujours conduites par un chef, par un roi, elles ne travailloient aux différens ouvrages auxquels elles s'occupent, que pour exécuter ses ordres. On a vanté leur admirable subordination. Tout ce que nous savons pourtant, c'est qu'elles travaillent en commun avec beaucoup d'industrie à différens ouvrages. Leur roi est devenu une reine, & ensuite plusieurs reines ou femelles, que nous savons être prodigieusement fécondes; mais assurément, nous ignorons si elles donnent des ordres à tant d'ouvriers; & rien ne conduit à le penser, malgré ce que nous en a rapporté le plus grand des Poëtes Latins. *Réaumur*, *premier Mémoire pour servir à l'Histoire des Insectes*, *Tome I.*

(9) *Dans l'horreur du tombeau* BARWIK *précipité.* J'ai cru qu'il me seroit permis d'ajouter M. le Maréchal de Barwik aux grands hommes dont parle ici M. Pope. Je n'ai pu m'empêcher de rendre cet hom-

mage à la mémoire d'un héros qui a tant fait d'honneur aux armes & à la religion, & dont les vertus me font d'autant plus préfentes, que j'avois été chargé de prononcer fon oraifon funèbre.

*His fàltem accumulem donis, & fungar inani munere.*

(10) *Vois* SIDNEY, *vois* FALKLAND, *fi fiers*, &c. Philippe Sidney eft compté parmi les plus grands hommes de lettres, de guerre & d'état, qu'ait produit l'Angleterre. Il fit dans fa jeuneffe un roman, intitulé *l'Arcadie* : ouvrage qui eft regardé par les Anglois comme le meilleur qu'ils aient en ce genre. Il traduifit une partie du *Traité de la Religion Chrétienne*, par Philippe de Mornay, & plufieurs autres pièces. La grande réputation qu'il s'étoit acquife dans fom ambaffade auprès de l'Empereur & dans les Pays-Bas, où il commandoit une partie des troupes que la Reine Élifabeth avoit envoyées au fecours des Hollandois, engagèrent les Polonois à jetter les yeux fur lui pour la couronne de Pologne; mais la Reine ne voulut pas lui permettre de fe prêter à leur bonne volonté. Elle le nomma Gouverneur de Fleffingue & de Ramekins. Il mourut avec de grands fentimens de piété, d'une bleffure qu'il reçut dans le combat de Zutphent, contre les Efpagnols.

(11) *Vois* FALKLAND, *fi fiers dans es alarmes.* Le Vicomte de Falkland étoit Secrétaire d'État du Roi Charles I. Il n'étoit âgé que de trente-trois ans lorf-

qu'il fut tué à la bataille de Newbury, contre les rébelles. Il conserva toujours à la Cour, & au milieu des plus grands emplois, une probité & une droiture dignes des premiers tems. Il ne put jamais gagner sur lui d'employer, ni de récompenser des espions, ni d'ouvrir les lettres qui venoient des personnes suspectes, d'entretenir des correspondances dangereuses à l'État, ni en général de se porter à aucuns de ces artifices que la foiblesse ou la méchanceté des hommes rendent nécessaires à ceux qui gouvernent. Il étoit versé dans la connoissance des meilleurs Auteurs Grecs & Latins, tant sacrés que profanes. Il mourut, dit Clarendon, avec toute l'innocence des mœurs que l'on conserve dans la première jeunesse, & avec toutes les connoissances & les vertus qui ne sont ordinairement que le fruit d'une longue vieillesse. *Clarendon*, 2 *part. of the history of the rebellion. Vol.* 3.

(12) *Cher* DIGBY, *digne objet des pleurs de ta patrie.* Il étoit fils du Milord de ce nom, qui fut dans une très-grande considération, quoiqu'il ne posséda aucunes charges ni aucuns emplois à la Cour; il vécut encore long-tems après la mort de son fils.

(13) *Un Prélat s'exposant pour sauver son troupeau.* C'étoit Henri-Xavier de Belsunce, nommé à l'Évêché de Marseille en 1709.

(14) *D'une mère que j'aime épargne-t-il les jours ?* La

mère de M. Pope vivoit encore lorſque ſes Épîtres parurent : elle eſt morte en 1733, âgée de 93 ans. Elle étoit diſtinguée par ſa piété & par ſon amour pour les pauvres. Il en parle plus au long dans une Épître en vers adreſſée au célèbre Docteur Arbuthnot, pièce d'autant plus curieuſe, qu'elle contient une apologie des Écrits & de la perſonne de l'Auteur. Il y donne auſſi de grandes marques de reſpect pour la mémoire de ſon père, qui étoit d'une famille noble, originaire de la Comté d'Oxford. Il mourut en 1715, à l'âge de 75 ans. Quel dommage! que M. Pope, regardé comme le premier Poëte de ſa Nation, n'ait pu pouſſer ſa brillante carrière plus lo[illegible]6 ans. Il eſt mort d'une hydropiſie de poitrine, en 1744.

(15) *Quoi! pour céder aux cris d'un ſage infortuné.* L'Auteur fait ſans doute alluſion à la triſte fin de Pline l'ancien. Ce célèbre Naturaliſte ayant voulu examiner de trop près le fameux embrâſement du mont Véſuve, qui arriva l'an 79 de Jéſus-Chriſt, fut tout-à-coup enveloppé d'un tourbillon de cendres & de vapeurs ſulphureuſes, qui le ſuffoquèrent.

(16) *Béthel! lorſque l'hyver tu te ſens oppreſſé.* C'étoit un gentilhomme particulier, qui vivoit à Londres dans une grande réputation de vertu & de probité; il étoit d'une conſtitution très-foible. M. Pope, dans une de ſes Épîtres morales en vers, le loue *de ce qu'il dit toujours ce qu'il penſe, & de ce qu'il ne penſe jamais que ce qu'il doit penſer.*

(17) *Attendre que* CHARTERS *y porte un front coupable*. François Charters a peut-être été le seul homme qui ait trouvé le secret de tromper sans jamais employer le masque de la vertu & de l'honneur. A l'exception de la prodigalité & de l'hypocrisie, il s'étoit rendu infâme par toutes sortes de vices ; son extrême avarice l'avoit garanti du premier, & son impudence sans égale, ne lui permettoit pas de recourir au second. Étant enseigne en Flandres, il fut chassé de son Régiment, & banni ensuite de Bruxelles & de Gand pour différens vols. Après avoir, par ses friponneries, gagné considérablement au jeu, il se mit à prêter à grosse usure, qu'il exigeoit avec une rigueur excessive, & fit de sa demeure une de ces maisons dont le nom seul est infâme. Enfin, par une attention continuelle à profiter des vices, des besoins & des folies des hommes, il amassa des biens immenses pour un particulier. Il fut deux fois mis en justice pour crime de viol ; mais ses richesses le mirent à l'abri de la sévérité des loix, & il en fut quitte pour quelques mois de prison. Il est mort en Écosse en 1731, âgé de 62 ans. La corruption de ses mœurs l'avoit rendu si odieux, qu'à son enterrement la populace se mutina, brisa son cercueil, & voulut jetter son corps à la voirie. *Voyez M. Pope, Third Ethik Epistle.*

(18) *Je veux qu'il ait coulé de Lucrèce en Lucrèce.* On peut voir par ce vers, & par plusieurs autres du même Auteur, que les Poésies de Despréaux lui sont familières.

(19) *Et fussent-ils issus du premier des Talbots.* C'est le nom d'une des plus grandes maisons d'Angleterre, d'où sont sortis les Seigneurs de Grafton, depuis Comtes de Schrewbury.

(20) *L'un traversant le Rhin, l'autre le Rubicon.* Le Rubicon, aujourd'hui le Pisatello, coule dans la Romagne. Il est fameux dans l'Histoire, parce que César leva l'étendart de la guerre civile, & se déclara ouvertement contre Pompée, ou plutôt contre la République, en conduisant ses légions au-delà de ce fleuve, qui servoit de bornes à son gouvernement des Gaules.

(21) *Marcellus est rempli d'une plus vive joie.* Il avoit été exilé à Athènes après la défaite de Pompée, dont il avoit pris le parti; mais César le rappela à la prière du Sénat, & ce fut à cette occasion que Cicéron prononça la fameuse harangue *pro Marcello.*

(22) *Rappelle-toi Bacon, ce sublime génie.* François Bacon, Baron de Vérulam, Vicomte de Saint-Albans, & Grand-Chancelier d'Angleterre, fut encore plus illustre par l'étendue de son savoir, que par l'éclat des dignités dont il fut revêtu. Il avoit trouvé l'art d'allier ce que la Théologie, la Jurisprudence & la Philosophie ont de plus profond & de plus abstrait, avec ce que la connoissance de l'Histoire, de la Poésie & des Belles-Lettres ont de plus agréable & de plus instructif. Sa foiblesse & son extrême libéralité

firent le malheur de sa vie. Il se vit réduit à une si grande pauvreté, que peu avant sa mort, il écrivit à Jacques I, pour lui demander quelques secours, de peur, lui disoit-il, *qu'après n'avoir souhaité de vivre que pour étudier, je ne sois obligé d'étudier pour vivre.*

# ESSAI SUR LA VIE HUMAINE.

*Traduit par M * * *.*

Le plaisir nous séduit par un nom aussi vain qu'important; il semble toujours varier, & il est toujours le même. Toute son adresse se réduit à nous distraire; il s'affoiblit par l'usage, & il se perd en idée. La jeunesse qui dissipe, & l'âge qui accumule, l'extravagance qui sacrifie les objets aux mots, l'orgueil, l'esprit, la beauté, tout se réunit dans un seul goût: c'est le luxe des sens ou du cœur. Funeste état de la nature, condamné à des peines infructueuses, à désirer toujours, à manquer de tout, & à ne jamais parvenir à l'objet de ses vœux. Nous vivons inquiets, & nous mourons désespérés, sans cesse malheureux, sans savoir ni comment, ni pourquoi.

La raison nous présente peut-être sa main généreuse; cette raison qui ne trahit jamais ses lumières! Qu'elle nous guide dans ce fatal labyrinthe, qu'elle nous dirige dans les perplexités de cette vie mortelle. Mais cette orgueilleuse raison n'est-elle donc pas susceptible de foiblesse? Ne participe-t-elle pas à nos misères? Peut-

elle appliquer avec un art toujours victorieux, le baume ſalutaire ſur la partie malade ? corriger ces erreurs que produit l'emportement des paſſions, & inſtruire la volonté dans les loix de la ſageſſe ? Hélas ! une triſte expérience ne montre que trop que l'homme peut agir contre le ſentiment qui l'éclaire. Mais entraîné par la mode, ou ſéduit par des preſtiges, à quoi lui ſert de diſcerner des déſordres qu'il ne peut éviter ? C'eſt l'ivreſſe qui gouverne ſous le nom de la raiſon ; tous les hommes ſe précipitent avec ardeur dans le torrent ſéducteur qui les perd, & leurs idées varient ſuivant les caractères des voluptueux.

Eſt-ce par amour pour l'équité, ou par horreur pour l'injuſtice, que l'homme d'État ſe fatigue, ou que le guerrier combat. Eſt-ce pour faire l'opulence de ſa patrie que le brave matelot défie le corſaire inhumain ou l'onde menaçante ? Eſt-ce le zèle de la ſageſſe qui applique les efforts du Philoſophe à la recherche des vérités obſcures qu'il veut déterminer ? Se propoſe-t-il de nous mettre entre les mains le fil d'Ariadne, pour nous tirer du ſombre dédale où elles ſont enſevelies ? Non, le deſir & l'eſpoir ſont ſes aiguillons ; c'eſt ainſi que les ſpéculations les plus importantes ont leur ſource dans les vues les plus abjectes.

L'amour-propre, quoique pallié, quoiqu'abſurde, quoique mal-entendu, eſt toujours pour les petites âmes le bien ſuprême ; la vertu ou la ſageſſe ne ſont que des prétextes ; elles peuvent éclairer nos pas, mais les paſſions commandent. Homme préſomptueux, condamné par la nature au bien ou au mal, comment vantes-tu la liberté ? Toutes ces pompeuſes maximes, ces leçons faſtueuſes de la ſtérile école des ſages,

quelles ressources nous offrent-elles? Ton art peut-il frustrer l'empire de la création, s'opposer aux loix de la nature, ou suspendre son cours? Vole dans les sables brûlans de la barbare Afrique, & change la couleur de ses peuples; ou bien crée une race de Nègres dans les campagnes riantés de l'Europe, renverse l'ordre des marées, ordonne aux flots de s'arrêter, & aux saisons d'être uniformes dans ce vaste univers. Esclave de ton cœur, dans le tems que tu es maître de tout, dompte ta foiblesse, ou proscris ton orgueil.

Cette Puissance souveraine qui a d'abord formé le tout, qui a donné des entraves à ses différentes productions; voilà le mo[illegible] lequel tout gravite; c'est dans ce centre que s'opèrent toutes les révolutions. Chaque créature, qui sort de la main de l'Éternel, a son poste fixe dans l'harmonie générale. L'homme réclame le premier rang, parce qu'il m'assure qu'il est plus noble : quelle est cette prétention, quelle philosophie pourra résoudre ce problême? C'est au tribunal seul de la raison qu'il porte sa vanité; les espèces inférieures se taisent devant lui, & baissent la tête. Il parle, donc il est le seul être raisonnable. Sur le même principe l'insolente Grèce méprisoit jadis tous les autres mortels, & condamnoit à la barbarie tous les peuples qu'elle n'entendoit pas.

Parcours cette immense création, vois comment toutes ses parties se rassemblent à la voix de leur Auteur. A ses ordres la terre ouvre son sein fécond, la mer présente ses trésors, des variétés de sels, car c'est la chymie de la nature, elle verse les rosées, les neiges, les pluies, qui couvrent tour-à-tour la face du globe. Vois les animaux & les reptiles conspirer au

même syſtême, & ſe prêter aux différentes fonctions de leurs eſpèces. Mais l'homme plus ſage mépriſe ce rôle ſubalterne; chez lui la nature doit toujours céder à l'art: vain dans ſes penſées, il ſe targue d'une habileté imaginaire, & deſpote impérieux, il veut régir le monde à ſon gré, tantôt fier & cruel, tantôt doux & débonnaire; toutes ſes démarches ſe rapportent à ſon tour d'eſprit. Il eſt aujourd'hui ami zélé, demain barbare implacable; pétri de bile ou de bienveillance, l'humeur ou l'intérêt l'enchaînent ſucceſſivement; le hazard ſeul le détermine, & ſa raiſon n'eſt que caprice.

Demandez au fier Républicain, ou au lâche eſclave, ce qui rend l'un abject & l'autre plein de valeur, ce qui donne aux ſots de la bonne-foi, & des ſtratagêmes aux fripons, ce qui inſpire aux cyniques le goût des infâmes voluptés, & des ſouris aux flatteurs? Il faut convenir de ce principe éternel, c'eſt qu'il y a toujours quelque paſſion dominante, cachée dans le cœur de tous les hommes. Ils l'appellent du nom ſpécieux de foibleſſe, mais c'eſt toujours cette foibleſſe qui commande à tout.

On pallie avec une lâche adreſſe les ſources des actions: ainſi l'avarice ſordide paſſe pour prudence; la fureur ſe transforme en zèle; l'ambition ne s'occupe que du bien public, & le vil hypocrite porte le maſque de la ſainteté.

Aguerris à la fauſſeté, nous nous en impoſons à nous-mêmes; nous affectons ſouvent de croire ce qui fait l'objet de nos vœux; nous nommons jugement ce qui n'eſt que volonté, & nous apprenons à raiſonner auſſi mal que nous agiſſons. Comme les caffards qui ſe

battent pour leurs différens symboles, nous attachons toujours des argumens victorieux au systême de notre cœur.

La mode ou l'intérêt gouvernent tout le genre humain; il y a toujours quelque travers qui s'insinue dans l'esprit, & qui, pareil à une glace fausse & flatteuse, semble changer la nature des choses qui se présentent sous les yeux. Les mêmes objets s'offrent sous des points de vue différens, & il n'y a que les couleurs qui les relèvent. L'erreur & la fraude émanent de cette grande source; tous les foux sont à la mode, & tous les fripons sont sages. Quel est l'homme qui ne s'applaudisse de quelque mé[illegible] quoiqu'il soit peut-être le seul qui en convienne? Chaque individu cajole son vice favori; l'orgueuil a ses couronnes, & la débauche son paradis. Bonze, Prêtres & Dervis, tous conviennent que le ciel doit être pompe ou volupté; l'homme esclave des sens, ne se figure pas de plus noble félicité; il mesure constamment les objets supérieurs avec ceux qui rampent sur la terre; ses joies, sa perspective ont toujours le même aspect, comme le tems prorogé se confond dans les espaces éternels.

Quelle chimère, que cette science qui nous intéresse, avilie par la foule, utile au petit nombre, puisque tous nos travaux échouent dans la recherche de la vérité. Qui ne sait que l'ignorance est notre plus grand ami? La vanité de nos efforts ne fait que montrer davantage notre foiblesse, & semblable à un misérable Argyrophile, nous sommes pauvres au milieu de nos trésors; une grande érudition reste dans les ténèbres, comme les débris antiques de nos ameublemens, ou se précipite dans les cahos du doute & des conjectures.

Quoique la Grèce altière vante ses Sages, il n'en reste que les noms, la race en est perdue. De même les Satyres & les Centaures peuvent avoir vécu autrefois, car les anciennes annales le certifient; mais ce siécle incrédule en pourroit douter. Qui a produit un Centaure ou un Sage ? c'étoient les premiers Essais de la Nature, les jeux de sa jeunesse. Ces derniers tems ne montrent pas de semblables merveilles; ceux qui étoient alors des géans sont aujourd'hui des pygmées.

De toutes les pénibles folies des hommes, la fureur de chercher constamment ce qu'ils ne peuvent découvrir, est la plus absurde; on la peut comparer aux tentatives infructueuses de celui qui travaille sur un sol stérile. Si nos vœux se portent au-dessus de notre sphère, dans le systême général, les moyens doivent être frivoles lorsque nous nous égarons sur l'objet. L'orgueil nous inspire de vastes projets, il nous commande d'être grands, sages & heureux; mais la cruelle expérience nous ouvre le livre des Destins, & ne nous donne la connoissance de nous-mêmes que lorsqu'il est déja trop tard.

L'erreur est un désordre de l'esprit, difficile à guérir, parce qu'il est difficile à trouver. Mêlée & confondue dans la boue, dont nous sommes formés, elle brave toutes nos mesures, & se couvre du nom de la raison. C'est esprit de faction dans les sujets, insolence dans les Rois; les uns & les autres donnent avec emportement dans les extrêmes; les premiers dans l'anarchie, & les seconds dans la violence; ils aspirent également à ce qui consommeroit leur malheur s'ils réussissoient, c'est-à-dire, à la frénésie politique, ou au despotisme des tyrans.

Le ſage doit pénétrer dans le ſanctuaire de la nature, & l'homme foible croire ſans ſavoir ni comment, ni pourquoi. On peut avancer que dans tous les cas nous ſommes en proie à l'illuſion, tant celui qui ne doute de rien, que celui qui doute de tout. Profane ou religieux, nous avons la même hypocriſie, & nos motifs ſont la terreur, l'avidité ou la fièvre de la gloire. L'opinion n'eſt que l'intérêt en maſque; le bien ou le mal ne conſiſtant que dans la force des parties.

Les uns veulent être heureux, & ne ſavent ni ſouffrir les beſoins, ni pourvoir aux circonſtances: cependant la verité ſe cache au milieu de la route, & les extrêmes ne ſont que des abſurdités.

Un mauvais tour d'eſprit eſt le plus fatal préſent de la création; il empire tous les jours; on voit continuellement les objets ſous un faux jour. Pour les génies de ce caractère, le vrai devient erreur, & l'erreur eſt vérité: faſtueux, ſages & ardens dans les frivolités, ils mépriſent le grand comme frivole; ils careſſent leurs perſécuteurs, ils évitent leurs amis, ils s'engouent du commerce des lâches qui les perdent; ſourds à tous les avis, ou raiſonnant à contre-ſens; ils font hardiment des ſottiſes en dépit de la raiſon, & rampant ſous des prétextes obſcurs, ils ſont les antipodes du ſens-commun.

Voudriez-vous perſuader à un miſérable avide de tréſors, de ne pas ſe laiſſer périr d'inanition? quoiqu'il ſoit barbare pour les autres, de défendre au moins ſon ſquelette aride contre les rigueurs des ſaiſons, & de ne pas paroître auſſi paſſionné pour de vils haillons qu'il ne l'eſt pour ſon or? Non, il a trop d'eſprit pour s'accommoder de ces petites vues; vous

voudriez qu'il fut comme vous, pauvr & brillant; mais malgré l'envie, il accumule sans relâche, & tyrannise le luxe des tables & de la parure. Demandez à l'ambitieux pourquoi il prodigue ses beaux jours à lutter dans un dédale incertain, pourquoi il ne jouit pas en paix des douceurs de l'abondance? Mais c'est ainsi que vit l'obscur, le foible & l'indolent; les grandes ames, s'écrie-t-il, aspirent à de plus nobles perspectives, & ne connoissent d'autre félicité que le travail & un nom immortel.

Eh bien! qu'il convienne aux cœurs sublimes & élevés de remplir les devoirs que la patrie exige d'un généreux citoyen, sans donner dans les factions, sans baiser honteusement les chaînes d'un maître couronné, sans dépendre d'un grand coupable, il s'arme généreusement pour les loix & la liberté, content de périr dans la cause de l'État. Mais le rayon de la faveur étincelle, & je le vois changer de principes; ses amis, ses premières maximes tombent dans les ténébres de l'oubli, & pour récompense, il obtient l'opprobre & des pensions.

Ces petites ames, dont la joie ne porte que sur les maux publics, qui haïssent les hommes, mais sur-tout les sages & les vertueux, fières de leur honte, tirent vanité de leurs intrigues perverses, & appliquent tous leurs talens à faire l'iniquité; mais des craintes qui s'élèvent de leur bassesse, anéantissent souvent le systême forcéné qu'elles trament, & les plôngent dans le mépris.

Il feroit infini d'indiquer toutes les routes tortueuses où les caractères corrompus exercent leur fatale sagacité; de faire voir comment l'indigence voudroit

maſquer ſes beſoins, & la baſſeſſe affecter un air de dignité; comment les fourbes ſont ingénieux à leurs dépens, & les imbéciles pleins de ſuffiſance. Abſurde projet de jouer ſur la ſcène du monde un rôle auquel le deſtin refuſe de nous appeler! L'art de déguiſer cette foibleſſe n'eſt pas moins abſurde. La prudence ſeule peut nous inſtruire à faire le bien, & à prévenir le mal. La vraie ſageſſe conſiſte plus en pratique qu'en maximes, car de quel uſage les leçons ſont-elles pour les ſtupides. Parlez tant que vous voudrez de l'eſprit & de la raiſon, celui qui ſe gouverne avec plus de circonſpection, eſt le premier des hommes.

Toutes les ſituations de la vie ont un plan qui leur eſt propre; il y a par-tout du faux & du vrai. L'uſage & le but de la Philoſophie eſt de fixer ce point critique; tous nos ſuccès portent ſur cette démarche eſſentielle; mais les mépriſes à cet égard ne ſont jamais de peu d'importance; le moindre faux-pas fait crouler tout l'édifice. Quelque près qu'on s'avance de la barrière, ſi l'on n'y touche pas, tout eſt perdu: qui s'embarque ſans choix eſt à moitié plongé dans les naufrages. L'erreur a pluſieurs ſentiers; le vrai n'en a qu'un. En appréciant mal les objets, on fait toujours de fauſſes démarches. Qui eſtime davantage l'opulence ou le pouvoir, que celui qui prodigue ou qui opprime? que peut-on dire autre choſe ſur ces caractères, ſinon que le ciel irrité les jette ſur la terre pour ſervir à ſa vengeance.

Les fous, toujours ſuperbes, prétendent à l'éclat & aux diſtinctions, & s'imaginent que la frénéſie eſt la route de la gloire. Qu'importe par quel moyen l'immortalité les couronne, par le ſaccagement de l'univers

ou par l'embrâsement des temples (1)? tout passe à la postérité, aussi-bien les crimes d'un Néron que les vertus d'un Trajan. Les moyens sont indifférens, il faut atteindre au terme, même en dépit des vertus. Richard (2) fut coupable, mais quoi? il regna. Prétendez-vous être tout à la fois honnête homme & illustre? chimères; il ne s'agit pas de mériter la grandeur, mais de l'arracher. La fortune est inconstante, elle vole rapidement, & celui qui prend le plus long chemin arrive trop tard.

Est-ce là donc, ô grandeur du siécle, ton faste imposteur, d'étonner les hommes & de s'en faire détester? On te cherche par mille attentats, & on te possède en tremblant; le vulgaire applaudit à tes trophées, & le vulgaire les renverse. Dis-moi, politique ambitieux, qui doit l'emporter, ou des promesses du courtisan, ou du mensonge d'un peuplé adulateur? Des avantages futiles récompensent toutes les mœurs d'un fourbe banqueroutier & d'un grand perfide.

Tu dis que le scélérat, organe des loix, & le coupable qu'il juge, ont l'un & l'autre autant d'honnêteté; mais que le premier est plus sage. Au reste, en quoi différent-ils? dans un seul point; c'est qu'un plus haut rang est une plus grande infamie: ce malheureux chargé de chaînes va monter sur un gibet, tandis que ce grand, tout couvert de forfaits, vivra pour être la terreur des hommes.

La pompe, les trésors & la puissance ne sont que

---

(1) *Érostrate, qui brûla le Temple d'Éphèse.*
(2) *Richard l'Usurpateur.*

des futilités, quand on les achette au prix de son caractère. Le hazard peut trahir le sage, & vaincre le héros; mais ils le corrigent & le mettent au-dessus du sort; au lieu que la confiance une fois perdue, ne peut plus se réparer. Combien peu d'hommes s'en rapporteront au perfide qui les a trompés. Le fourbe ne travaille que sous terre, & semblable à cet animal immonde qui ne bâtit que dans la fange & fuit la lumière, il disparoît aux rayons du soleil, & on l'écrâse quand on le trouve.

Notions & raisonnemens déplacés : sophismes à deux faces : l'étourdi & le vulgaire se laissent séduire, parce qu'ils jugent des hommes par les succès. Les illustres rivaux de Borgia succombent-ils sous ses ténébreuses cabales? Un Machiavel prostituera à ce monstre le nom de grand. Une imposture heureuse met le méchant au nombre des sages; fraudes, injustices, assassinats, tout est politique. Le même désespoir qui précipita le vertueux Caton dans le tombeau, donne à César l'empire du monde. Si l'équité, & non le destin, eût décidé de son dernier combat, Rome conservoit Caton & ses loix. La fortune prodigue la magnificence sur les plus vils des mortels, pour faire sortir davantage leur bassesse & leur infamie. C'est ainsi que le vain triomphe du frénétique Caligula, fait voir que toutes ses conquêtes ne sont que des grandeurs criminelles. Le vrai mérite brille de son éclat naturel, tandis que le faux blesse la vûe & n'éblouit que pour un tems; semblables à ces noires vapeurs qui s'élancènt du sein de la nuit, il ne jette qu'une lumière sépulcrale, & ne doit sa splendeur odieuse qu'aux ténèbres. Les sages Égyptiens, à la

mort de leurs Monarques, jugeoient son regne par l'oracle constant de la vérité, alors le faste séducteur, l'opulence & le pouvoir ne pouvoient corrompre l'arrêt de l'Aréopage ; il n'y avoit plus rien à craindre ni à espérer; alors ces furieux conquérans, prodigues du sang de leurs sujets ; ces Princes, énervés par la mollesse, bons par indolence, qui livrent le peuple à l'ambition d'un favori, dont les concussions tranquilles sont plus funestes que les horreurs de la guerre ; tous ces mauvais maîtres de la terre, dis-je, étoient condamnés pour toujours à l'opprobre & à l'infamie.

Vous trouvez la fortune chez l'insensé, & l'esprit chez le trompeur; mais la vertu sociale réside dans la grande ame de l'ami de l'humanité; il est au-dessus du petit manège, des prétextes insipides de l'artificieux; point de masque, c'est au crime à se cacher. Que le sombre politique le porte, mais le véritable honneur prend sa source dans le sentiment.

Que l'Histoire nous montre qui a le mieux servi sa patrie, ou d'un criminel Clodius, ou d'un vertueux Orateur Romain ? Il y a des travers dans ces deux caractères, mais voici leur différence ; Clodius avoit des vues, & Cicéron avoit de l'orgueil. Le citoyen instruit dans les devoirs de la société, & qui l'aime, ne croit jamais trop acheter l'avantage d'être utile.

Jugurtha fut assassin, corrupteur, & monta de la poussière jusques sur le trône : mais tremblant au milieu des grandeurs, en lui l'homme étoit misérable, quoique le Monarque fut fameux. Ainsi Cromwel fut intrépide dans les hazards des combats, mais pâle & tremblant au lit de la mort.

La passion est sans loix, & la jeunesse effrénée, & cependant

cependant la nature ne varie ni en bien ni en mal. Des mêmes cauſes découlent les mêmes effets; la vérité n'eſt pas différente de ce qu'elle fut toujours. La mode du préjugé change ; mais les eſſences vraies ſont des êtres opiniâtres ; elles ne flattent ni les favoris ni les Rois.

Rome avoit ſon Céſar, & l'Angleterre a eu ſon Cromwel, tous deux égaux en fortune, en puiſſance & en infamie, & ſi de nouveaux Céſars ou Cromwels reparoiſſoient ſur la ſcène, ils ne pourroient que jouer les mêmes ſanglantes Tragédies : ennemis de la nature, d'eux-mêmes & des vertus, grands pendant leur vie, & des monſtres dans le tombeau.

Ce n'eſt pas aux fous à connoître la gloire qu'ils pourſuivent, c'eſt au noble courage que cette prérogative eſt réſervée. Ce n'eſt pas celui qui met ſa patrie dans les fers, & qui triomphe en bourreau de ſes concitoyens, que l'on doit nommer grand; mais le héros, dont la valeur ſauve un état chancelant; voilà le caractère que les Annales de la poſtérité nommeront à la gloire.

Contemple ce monde, ô mortel ! & ſaiſis cette vérité qui lui coûte bien cher : c'eſt que le bonheur n'eſt que le ſonge de la jeuneſſe. L'état parfait n'eſt pas le partage de l'homme, quoique cette idée précieuſe rempliſſe ſon cœur; il eſt en lui-même un mal, tandis qu'il tend au bien : il échoue dans un cercle d'écueils : ſa poſition ſur le théâtre des choſes humaines eſt incertaine, ou mêlée tout au plus de quelques légers avantages ; l'eſprit de conduite fait quelque choſe, & le deſtin le reſte. O Deſtin ! fantôme funeſte, toujours aveugle au mérite, tandis qu'il ſe livre à la

lie du genre humain. Jugez par l'apparence des choses, & vous tombez infailliblement dans l'erreur ; l'apparence entraîne toujours & trompe constamment : car la troupe du vulgaire doit s'étonner d'abord & croire ensuite.

Celui qui voit l'enjoué Codrus, traîné dans un char brillant avec une nombreuse suite, & une contenance importante, peut-il s'imaginer que tout cet appareil couvre un malheureux pétri de folies, de crimes & d'orgueil ; avide d'amasser autant que dissipateur, insolent parmi ses vassaux, rampant avec ses maîtres, bon par accident, pervers par habitude, spécieux dans ses spéculations, & forcené dans sa conduite ?

On fronde les Princes pour leur bienfaisance mal placée, on crie contre l'élévation d'un méchant, & peut-être contre la disgrace d'un homme de bien. Que leur rôle est triste ! lorsqu'une foule d'ames vendues à la faveur, conspire à les aveugler ! qu'il est difficile de trouver le sentier de la justice dans un labyrinthe inextricable ! Nous voyons sans surprise les enfans de la fortune s'élever par des démarches absurdes & stupides. Les évènemens, comme des atomes, se choquent par tourbillons, & produisent ces merveilles au hasard, comme cet univers.

Parcourez les Fastes de l'Antiquité pour mettre en parallele les premiers siècles avec les modernes ; rapprochez tous les âges sous un seul point de vue ; ce sont les mêmes nuances sous différentes dates ; & les profonds décrêts du destin qui régit tout. La folie réussira où la sagesse circonspecte échoue, & l'histoire est plus extraordinaire que les sottises des Féeries. La rai-

ſon cherche en vain le fil caché & perdu dans ce ſombre Dédale.

Au reſte, quel prodige, ſi les ſiècles poſtérieurs ne varient que dans les eſpèces de crimes. Ces âges célèbres d'or, d'argent, d'airain & de plomb, qu'eſt-ce autre choſe que les emblêmes des faits? toujours des objets auſſi bas, obtenus par différens moyens, tels que la fureur, la cupidité ou la ſottiſe.

En vain le grave Moraliſte, avec une adreſſe impoſante, diſtingue minucieuſement le bien & le mal, & les ſources de la ſcience des mœurs. Le monde ſe conduit par des maximes moins embarraſſantes; les ſuccès marquent les ſages ou les fous; les cauſes ſont ſecrettes, mais les effets ſe montrent; il èſt peu d'hommes qui puiſſent juger, mais tous peuvent voir & entendre.

Chaque ſiècle doit s'adapter aux modes regnantes, & adorer même le Diable, quand on en fait un Dieu; appeler la rapine induſtrie, la diſtraction bon ſens, & la ſtupide prodigalité magnificence; il n'eſt point d'attentats, d'ineptie ou de caprice qu'on n'admire, quand ils ont les livrées de la mode.

Voyez les mêmes notions reçues différemment; Légendes, impoſtures, tout eſt cru; voyez des prêtres & des tyrans obtenir une obéiſſance rampante, & le ſacré jargon mettre l'univers ſous le joug. Contemplez enſuite avec étonnement un autre extrême; cet imbécille qui ſe proſternoit devant une ſtatue, nie à préſent un Dieu. Des eſclaves arrachés à leurs fers devenus préſomptueux, ne mettent plus de bornes à la fureur de la liberté, impies ou dévôts, ils blaſphêment ou prient tour-à-tour.

Nous végétons au hazard; tantôt juſtes, tantôt ſans principes; toujours dans des excès, & conſéquemment dans des inégalités continuelles. La vertu trop auſtère s'adoucit graduellement, & ſe change en hypocriſie; quand elle commence une fois à s'altérer, ſa chûte eſt rapide; elle dégénère enfin en crime & en proſtitution. Le vice, quoiqu'oppoſé, remplit les grandes vues de l'Éternel; les variations des mœurs changent la face des Empires; les États ſe précipitent par la licence, comme ils s'élèvent par les loix. Tel eſt le cercle des choſes humaines; elles brillent dans un ſiécle & s'anéantiſſent dans le ſuivant. La vertu ſeule, ſage & invariable, commande à la fortune: quoique livrée aux humiliations, à l'indigence, au mépris, les tyrans effrayent les Empires; mais pour elle, modeſte & tranquille, elle ne ſent ni les ſerpens de l'envie, ni la crainte de la perſécution; elle parcourt d'un œil ſtoïque ce vaſte théâtre, où le bien eſt répandu ſuperficiellement, & le mal prodigué.

# ESSAI SUR LA CRITIQUE.

## CHANT PREMIER.

Il est sur l'Hélicon deux sommets différens,
Où chacun à l'envi brigue les premiers rangs.
L'un, courageux auteur, prétend par ses ouvrages,
Du public dédaigneux entraîner les suffrages:
Et l'autre, du bon goût rigide défenseur,
Réforme le Parnasse, & s'érige en censeur.
Qui des deux risque plus; & qui pourroit me dire
S'il est plus dangereux de juger que d'écrire?
Mais, si le froid auteur est toujours ennuyeux,
Un injuste critique est-il moins odieux?
Je pardonne sans peine à l'Écrivain vulgaire,
Dont la muse m'endort en cherchant à me plaire
Mais ce guide trompeur, qui prompt à censurer,
Après de longs détours, ne fait que m'égarer,
Je le hais d'autant plus qu'il me commande en maître.
Tout n'est pas Despréaux, & chacun prétend l'être.
Chacun, content de soi, suit sa foible raison,
Et des arts qu'il ignore, ôse donner leçon.

Cet âge, ſi fécond en pédans didactiques,
A moins de ſots auteurs que d'ignorans critiques.
Le jugement, le goût, grand mots mal entendus,
Sont par-tout prononcés, & par-tout confondus.
Mais ce goût, cet inſtinct, cette lumière ſûre (1),
Que l'art ingénieux puiſe dans la nature,
Cette flamme qui brûle au ſein des grands auteurs,
Doit être le flambeau qui guide les cenſeurs.
Il faut également que le ciel les inſpire,
Les uns pour critiquer, les autres pour écrire.
L'homme le plus groſſier n'eſt point ſans jugement,
Il diſcerne le vrai, du moins par ſentiment:
Dans l'eſprit le moins clair l'équitable nature
Répand avec bonté quelque lumière obſcure,
Y grave d'heureux traits, quoiqu'à demi-touchés;
Tels ſont de Raphaël les deſſins ébauchés.
Mais irai-je altérer leurs empreintes légères
Par un amas confus de couleurs étrangères?
Charger mon foible ſens du poids d'un faux ſavoir,
Étouffer ma raiſon, m'aveugler pour mieux voir?
Tel eſt devenu fat à force de lecture (2),
Qui n'eût été que ſot en ſuivant la nature.
Ceux-ci, du merveilleux inſenſés partiſans,
Pour courir à l'eſprit s'écartent du bon ſens:
Mais laiſſés d'être en butte aux traits des ſatyriques,
L'eſpoir de ſe venger les transforme en critiques;
Trop foibles pour jamais égaler leurs rivaux,
Aſſez forts pour ternir l'éclat de leurs travaux:
Quelques-uns dévorés d'une impuiſſante envie,
A rimer pour eux ſeuls paſſent leur triſte vie:
Qu'en dépit d'Apollon Mævius ait écrit,
S'il compoſe ſans verve, ils jugent ſans eſprit.

D'autres, à la faveur de quelques chanſonnettes,
Paſſent pour beaux eſprits, & bientôt pour poëtes;
Le beau ſexe ſur eux forme ſes jugemens,
Et les voit comme amis, & ſouvent comme amans.
Montrent-ils au grand jour leurs frivoles remarques?
On rit du foible orgueil de ces faux Ariſtarques (3).
Que ces demi-ſavans ſont communs parmi nous!
Telle on voit près du Nil, dans un tems calme & doux,
D'inſectes mal formés une engeance inutile,
Couvrir de leurs eſſaims la campagne fertile:
Oubli de la nature, animaux imparfaits,
Ils n'ont point de vrais noms, n'ayant point de vrais traits.
Pour les déſigner tous il me faudroit vingt pages,
Et j'ennuirois peut-être autant que leurs ouvrages.
Vous donc, qui de critique oſant porter le nom,
Voulez, plein d'un beau feu que guide la raiſon,
Donner & mériter une gloire ſuprême;
Connoiſſez vos talens, connoiſſez-vous vous-même:
En vain en croyons-nous une ſotte fierté,
Le plus vaſte génie eſt toujours limité.
Tous n'ont pas obtenu tous les dons en partage (4);
Mais chacun a le ſien (5): qui le connoît eſt ſage.
Quand la mer ſur nos bords ſe répand à grands flots,
Le rivage oppoſé voit décroître ſes eaux;
Si d'un ſavant altier la mémoire fidelle
Obéit à l'inſtant que ſon orgueil l'appelle,
Son eſprit, ſurchargé d'un immenſe tréſor,
Eſt pauvre en ſa richeſſe, & prend en vain l'eſſor.
Si, prompte à s'enflammer, trop vive ou trop féconde,
L'imagination en mille objets abonde,

Le jugement languit & ſe laiſſe emporter
Par un torrent fougueux qu'il ne peut arrêter.
Préſomptueux mortels ! une ſeule ſcience
Épuiſe votre vie & votre intelligence ;
Tant l'art eſt étendu, tant l'eſprit eſt borné (6).
Le ſublime Damon, pour le tragique né,
A vu ſur le comique expirer ſon génie (7).
N'allez pas imiter la funeſte manie (8)
De ces Rois qui, jaloux d'aggrandir leurs États,
Perdent en un ſeul jour le fruit de cent combats.
Pourquoi courir après une gloire étrangère,
Tandis que vous pouvez regner en votre ſphère ?
Des aveugles humains éternel ſéducteur,
L'orgueil, le conſolant, mais dangereux flatteur,
Eſt des petits eſprits le vice inſéparable.
Inégale en ſes dons, la nature équitable (9);
Pour faire à peu de frais tous les hommes contens,
Leur rend en vanité ce qu'elle ôte en talens.
De même dans les corps qui manquent de ſubſtance,
Du ſang & des eſprits le vent remplit l'abſence.
Des ſentimens d'orgueil ſans ceſſe renaiſſans,
Occupent chez les ſots la place du bon ſens ;
Mais au premier inſtant qu'à travers ce nuage,
La pure vérité peut s'ouvrir un paſſage,
L'orgueil jette le maſque, & fuit à ſon aſpect.
Tout auteur pour ſoi-même eſt un juge ſuſpect.
En vain ſur vos défauts un ami vous éclaire (10),
Un ennemi jaloux eſt un mal néceſſaire (11).
C'eſt peu d'être ſavant, ſi vous n'êtes profond ;
Renoncez aux Beaux-Arts, ou ſachez les à fond.
Qu'un deſir paſſager jamais ne vous entraîne
Sur les bords dangereux qu'arroſe l'Hypocrêne :

Ses ſubtiles vapeurs ennivrent le cerveau :
Mais la raiſon revient quand on voit en pleine eau.
Dans les premiers tranſports d'une vive jeuneſſe,
Ébloui par l'éclat des nymphes du Permeſſe,
Et flatté par l'eſpoir d'attirer leurs regards,
On ſe livre ſans crainte au plus noble des arts :
Sa grandeur ſe dérobe à notre foible vue ;
L'eſprit eſt trop borné pour ſa vaſte étendue :
Après de longs travaux on eſt ſurpris de voir
Que plus on ſait, & plus il en reſte à ſavoir.
Sans craindre leur hauteur, & plein de confiance,
Vers les Alpes ainſi le voyageur s'avance :
Les cieux ſemblent d'abord s'abaiſſer ſous ſes pas ;
Mais quel lointain affreux ! des neiges ! des frimats !
Des rochers eſcarpés ! Ses yeux confus ſe troublent,
Et les monts entaſſés ſur les monts ſe redoublent.
Là même en tous les tems, toujours brillante aux yeux,
La nature répand un éclat radieux :
C'eſt de nos jugemens la ſeule règle ſûre ;
Pour qui ſait l'écouter, ſa voix n'eſt pas obſcure :
C'eſt la règle, la fin, le principe de l'art :
Sans elle tout eſt faux, tout brillant n'eſt que fard :
Point de génie heureux que celui qu'elle inſpire (12) :
Avec elle tout plaît, tout vit & tout reſpire.
L'art dans ce riche fond a droit de s'aſſortir :
Il ordonne, il fait tout ſans ſe faire ſentir ;
Il ſe cache toujours, & toujours il domine (13) :
Telle dans un beau corps, cette flamme divine,
L'ame en ſecret fournit les eſprits, la chaleur,
Forme les mouvemens, donne aux nerfs leur vigueur,

Sans paroître au-dehors par ses effets sensible ;
Aux seuls yeux de l'esprit elle se rend visible.
Loin d'ici tout auteur qui sur ses vains écrits,
Prétend fixer le goût, & régler les esprits.
La plus commune route est toujours la plus sûre ;
Les préceptes de l'art sont ceux de la nature ;
Son pouvoir absolu, comme celui des rois,
Ne peut être restreint que par ses propres loix.
La Grèce pour les arts fut du ciel inspirée :
Par ses doctes leçons votre muse éclairée,
Saura quand il convient de voler jusqu'aux cieux,
Quand il faut rallentir ce vol ambitieux.
Sur les endroits choisis des plus fameux modèles,
La sagesse forma ses règles immortelles,
Et pour guide assuré, dans le sacré vallon,
Envoya la critique aux enfans d'Apollon :
Elle y rétablit l'ordre, en bannit le caprice,
Et dans leurs jugemens fit regner la justice.
La muse par ses soins vit croître sa beauté,
Et ne se para plus d'un éclat emprunté.
Dans les siècles suivans, des hommes sans génie,
Qu'agitoit de rimer l'incurable manie,
Piqués de voir la muse insensible à leurs feux,
A la critique enfin adressèrent leurs vœux :
Dès-lors, pour assouvir leurs vengeances secrètes,
Ils s'unirent entr'eux pour perdre les poëtes,
Et de l'abeille active indignement jaloux,
L'inutile frélon lui fit sentir ses coups.
Qu'on ne s'étonne plus si le nom de critique
Est aujourd'hui l'objet de la haine publique ;
C'est la faute de l'homme, & non celle de l'art.
C'est que loin de le suivre, on décide au hazard,

O ! combien de cenſeurs, conduits par le caprice,
Paroîtroient ſans eſprit, s'ils étoient ſans malice !
Sur le vrai, ſur le faux, ſouvent indifférens,
Scrupuleux & chagrins, plutôt que pénétrans,
Habiles à railler, incapables d'inſtruire (14),
Ils n'établiſſent rien ; leur but eſt de détruire.
Les uns aux anciens prêtent des tours nouveaux (15);
Et pour les corriger les mettent en lambeaux :
C'eſt en vain que le tems reſpecte leurs ouvrages,
Leurs ſacrilèges mains en mutilent les pages.
D'autres, ſans ſe connoître en nobles fictions,
Débitent ſéchement leurs froides viſions,
Et du poëme épique enſeignent la *recette*.
Ceux-ci, pour étaler leur ſcience indiſcrette,
Par un vain commentaire énervent un auteur,
Et le font méconnoître à l'habile lecteur.
De préjugés confus leurs ames poſſédées
Ne ſe forment jamais que d'injuſtes idées.
Critiquer, ſelon eux, c'eſt ne pardonner rien ;
Groſſir toujours le mal, & déguiſer le bien.
Vous, qui ſur cette mer ſi fameuſe en orage,
Redoutez ſagement la honte du naufrage,
De ces premiers auteurs qu'admire l'univers,
Connoiſſez le génie & les talens divers ;
Leur fable, leur ſujet, & les mœurs de leur âge ;
Leur culte, leur pays, mais ſur-tout leur langage.
Si de vos jeunes ans les travaux journaliers
Ne vous ont point rendu ces objets familiers ;
Vous m'égayez en vain par vos traits ſatyriques,
Non, je ne vous mets point au rang des vrais critiques (16).

Concevez pour Homère un véritable amour (17);
Méditez-le la nuit, lisez-le tout le jour;
Lui seul peut vous conduire à ces grottes sacrées,
Où sont loin des mortels les Muses retirées.
Quand on sait bien l'entendre, on sait bien l'admirer,
Lui-même avec lui-même il faut le comparer;
Et que le seul Virgile en soit le Commentaire.
Un jour qu'il prétendit en jeune téméraire,
Chanter d'un ton pompeux les rois & leurs combats (18),
Apollon l'avertit de prendre un ton plus bas.
Sans le secours de l'art guidé par la nature,
Il vouloit que l'esprit lui tint lieu de lecture;
Mais enfin plus instruit, & moins ambitieux,
Il vit, quand la raison eut dessillé ses yeux,
Qu'Homère & la nature étoient la même chose.
Jaloux de l'imiter, d'abord il se propose
De former sur son goût ses durables écrits;
Bientôt il osera leur disputer le prix.
Suivre les anciens, c'est suivre la nature:
Qui respecte leurs loix ne craint point la censure.
Voyez sur leurs autels les lauriers encor verds,
Braver également l'envie & les hyvers;
Voyez tous les savans leur rendre un juste hommage,
Et vanter leurs travaux en différent langage.
Que leurs vains ennemis, à leur char enchaînés,
Soumettent à leurs loix leurs esprits obstinés.
Héritiers immortels d'une gloire constante,
Poëtes triomphans, souffrez que je vous chante;
Esprits grands & divins, nés dans de meilleurs temps (19),
Le respect qu'on vous doit, s'augmente avec les ans.

Comme

Comme on voit les Ruiſſeaux, dans une longue courſe,
S'étendre & ſe groſſir en fuyant de leur ſource;
Des nations à naître, & des mondes nouveaux,
Célébreront un jour vos noms & vos travaux.
De votre feu divin qu'une ſeule étincelle,
M'inſpire tout-à-coup une force nouvelle;
Sans redouter les traits de mille vains eſprits,
Je combattrois pour vous armé de vos écrits:
Et réduiſant l'orgueil à garder le ſilence,
Je préviendrois du goût l'entière décadence (20).

*Fin du premier Chant.*

# ESSAI
# SUR LA CRITIQUE.

## *CHANT DEUXIÈME.*

Il eſt des agrémens qu'on ne doit point à l'art;
On les tient du génie, & d'un heureux hazard (21).
Quelquefois dans les vers comme dans la muſique,
Ce qui va droit au cœur, un trait brillant qui pique,
Eſt un je ne ſais quoi qui ne peut s'expliquer,
Mais que les maîtres ſeuls ſavent bien remarquer.
Les règles n'ont été par les ſavans tracées (22),
Que pour donner de l'ordre & du jour aux penſées,
Si donc il arrivoit qu'à les ſuivre obſtiné,
Votre ouvrage parût languiſſant ou gêné,
D'une licence heureuſe uſez avec prudence;
C'eſt une règle alors, & non une licence.
Ce n'eſt qu'en s'éloignant des chemins fréquentés,
Que l'eſprit peut trouver de ſublimes beautés.
Je vois les favoris des filles de Mémoire,
Confondant la Critique étonné de leur gloire,
Loin des bornes de l'art ſaiſir ces heureux traits,
Que de vulgaires yeux n'apperçurent jamais:
Leur Cenſeur obſtiné blâmant ce qu'il ignore,
Les perd ſoudain de vue & les condamne encore;

Tandis que, sans souscrire à ce faux jugement,
Le public entraîné les sent par sentiment (23).
  Ce qui charme souvent dans une perspective,
C'est parmi les rochers une onde fugitive,
Une caverne informe, un précipice affreux,
Que la nature a fait dans un caprice heureux.
J'aime dans le Poëte un aimable délire,
Pourvu que la raison le conduise & l'inspire.
  Laissez les anciens, à l'exemple des Rois,
Législateurs heureux, braver leurs propres loix.
Un moderne éclairé, que conduit la prudence,
N'attend point du public la même complaisance:
Ne l'exigez jamais sans un juste sujet,
En violant la loi, respectez-en l'objet,
Et qu'un autre avant vous ait pris cette licence:
Si vous n'alléguez point ces motifs de défense,
Aux termes de la loi, vous êtes criminel,
Et le censeur malin vous juge sans appel.
  Je sais qu'il est souvent de timides génies,
Qui traitent de défauts les beautés trop hardies.
Si vous considérez un colosse de près,
Trop voisin de l'objet, vous confondez ses traits;
Mais, lorsque dans son jour par dégrés on se place,
On y trouve d'accord la force avec la grace.
Un guerrier, en rangeant ses bataillons épars,
Ne s'astreint pas aux loix de l'*École de Mars* (24):
Mais selon son terrein il change de méthode;
A ses projets, aux tems, aux lieux il s'accommode;
Un stratagême heureux qui le rendra vainqueur,
Ne paroîtra d'abord qu'imprudence & qu'erreur;
D'un désordre apparent naîtront mille merveilles:
Homère ne dort pas, c'est toi seul qui sommeilles (25).

Tout poëme qui plaît n'est jamais mal écrit;
Rarement sur le goût le cœur trompa l'esprit.
Sophiste pointilleux, je ris de ta censure (26):
Je ne t'écoute point où parle la nature.
J'aime mieux un auteur sublime & véhément,
Qui tombe quelquefois, mais toujours noblement,
Que ces rimeurs craintifs, gênés dans leur justesse,
Où, si rien ne déplaît, rien aussi n'intéresse (27):
Pour écouter leurs chants, je fais de vains efforts,
Et sans les critiquer, je baille & je m'endors.
Dans les efforts de l'art, dans ceux de la nature,
Quelques traits excellens semés à l'aventure (28).
N'excitent point en nous ce vif ravissement,
Que la beauté parfaite inspire en un moment.
Est-ce une joue, un œil, une lèvre riante,
Dont le brillant éclat nous pique & nous enchante?
Non: mais de tous les traits un ordre harmonieux
Seul donne à la beauté l'air noble & gracieux.
La merveille de Rome & de l'architecture,
Ce dôme *, si hardi dans sa rare structure,
Plaît moins par le détail qu'il offre aux curieux,
Que par l'accord du tout qui fait charmer les yeux.
On n'admire d'abord ni sa vaste étendue,
Ni ses murs si vantés qui percent dans la nue;
De l'édifice entier le juste assortiment,
Plaît en chaque partie, & brille également.
Ne vous réglez jamais que sur les grands modèles;
Dédaignez d'obéir aux maximes nouvelles,
Qu'un critique de mots débite hardiment:
Combien de faux esprits entêtés sottement,

---

* Le dôme de Saint Pierre.

D'imaginations toujours mal aſſorties,
Font dépendre [illegible] tout d'une de ſes parties (30) !
Ils parlent en ſavans des préceptes de l'art,
Et dans leurs vains écrits les laiſſent à l'écart :
Ils font de leur raiſon un honteux ſacrifice,
Et décident toujours au gré de leur caprice.

Le fameux Chevalier que la Manche a produit,
Par ſon humeur errante en certain lieu conduit,
D'un Poëte autrefois fit l'heureuſe rencontre;
Habile en ce métier auſſi-tôt il ſe montre;
Parle d'un air raſſis en termes pleins de ſens,
Des règles du théatre, & des pièces du tems :
Soutient que s'écarter des règles d'Ariſtote (31),
C'eſt parmi les écueils naviger ſans pilote.
D'un ſujet qu'au théatre il prétendoit donner,
Notre au[illegible] avec lui ſe mit à raiſonner :
Trop heure[illegible] s'il pouvoit mériter le ſuffrage,
Et ſuivre le [illegible]is d'un ſi grand perſonnage :
De ſa pièce il fit voir la ſage fiction,
Les mœurs, les mouvemens, l'intrigue & l'action :
Tout parut très-exact, la fable, l'ordonnance :
Une choſe déplut ; le rimeur par prudence
N'avoit pas dit un mot d'un combat en champ-clos
*Supprimer un combat !* s'écria le Héros.
Oui, ſans difficulté, quand on prétend écrire
Suivant les ſages loix du cenſeur de Stagire.
*Non*, dit le Chevalier, *non, de par tous les Dieux !*
*Ariſtote écrivoit & penſoit beaucoup mieux :*
*Chevaliers, Écuyers, leurs courſiers & leurs armes,*
*Embelliſſent la ſcène, & lui prêtent des charmes.*
Quel théatre aſſez grand pour un tel appareil ?
*Vous jouerez en plein champ, à l'aſpect du ſoleil.*

C'est ainsi qu'un censeur, épris de sa chimère,
Se sert pour s'égarer du savoir qui l'éclaire.
 Le style chez les uns tient toujours lieu d'esprit (32),
Pourvu qu'on paye en mots, du reste ils font crédit.
C'est par la diction qu'ils jugent d'un ouvrage;
Pour vanter un écrit, ils n'ont que ce langage:
Le style est merveilleux; mais à l'égard du sens,
Sur la foi de l'auteur ils s'en tiennent contens.
Tout écrit qui de mots offre un vain étalage,
Est un arbre étouffé sous un épais feüillage:
Le jardinier avide y cherche en vain du fruit.
Un frivole Écrivain, dont le brillant séduit
Par ses fausses couleurs, au prisme assez semblable,
Pour vouloir tout orner, rend tout désagréable (33):
La nature n'est plus reconnoissable aux yeux;
Tout est également riant & gracieux,
Comme on voit du soleil la féconde lumière
Répandre des beautés sur la nature entière,
Et sans les altérer dorer tous les objets;
Il faut orner ainsi jusqu'aux moindres sujets (34).
 Mais un génie outré, dans ses fougues altières,
Admet les faux brillans pour de vives lumières.
De ce qui peut flatter uniquement épris,
De traits vifs & nouveaux il sème ses écrits:
C'est un cahos luisant, un amas de pensées (35),
Et sans ordre, & sans choix, & sans goût entassées.
Vous voyez le Poëte & le Peintre ignorant,
Incapables du vrai, donner dans l'apparent:
S'il faut avec douceur peindre les Grâces nues,
Et présenter sans fard leurs beautés ingénues,
Ils chargent leurs portraits d'or & de diamans (36),
Et cachent leur peu d'art sous de faux ornemens.

Ce que j'appelle esprit, c'eft la vive peinture
Des naïves beautés qu'étale la nature :
Qui fait que d'un coup-d'œil le lecteur apperçoit
Un objet tout entier & tel qu'il le conçoit.
L'ombre, parmi les jours fagement répandue,
Anime la peinture, & trompe mieux la vue :
De même un ftyle uni dans fa fimplicité (37),
Des traits ingénieux fait fentir la beauté.
Comme trop de fang nuit & caufe la mort même,
Trop d'efprit quelquefois dépare un bon poëme.
O trop heureux Damis ! fi ton efprit fécond
Étoit accompagné d'un jugement profond ;
Si, dans tes vifs tranfports, fouvent trop d'abondance
De tes brillans tableaux ne gâtoient l'ordonnance !
Faut-il donc que l'efprit ne puiffe s'accorder
Avec le jugement qui doit le féconder ?
Pégafe, dans fon vol, n'a que trop de vîteffe ;
C'eft à régler fon feu que confifte l'adreffe.
Ainfi d'un fier courfier plus on retient l'ardeur,
Plus on retrouve en lui de nerf & de vigueur.
Que votre expreffion, naturelle & fenfée (38),
Par un jufte rapport s'uniffe à la penfée.
Orner un trait commun de mots majeftueux,
C'eft parer un faquin d'ornemens fomptueux.
Selon votre fujet il faut changer de ftyle,
Prendre un autre air aux champs, un autre air à la ville.
En formant de vieux mots un bizarre jargon
D'autres fe font flattés d'acquérir un renom :

Anciens seulement dans leurs phrases usées,
Modernes dans le tour de leurs froides pensées.
Des riens si travaillés déshonorent l'esprit;
Le sot en est la dupe, & le savant en rit.
Je m'imagine voir un cadet de Province
Étaler à la cour, d'un air content & mince,
Des habits hors de mode achetés de hazard.
Ces froids imitateurs des défauts de Ronsard,
Paroissent anciens, comme un singe comique
Ressemble à nos ayeux dans un pourpoint antique.
Montrez-vous circonspect dans le choix de vos mots (39):
Ils plaisent rarement, trop vieux, ou trop nouveaux.
Imitez sur ce point la prudente méthode,
Dont le Sage se sert à l'égard de la mode:
Vous ne le verrez point ardent à l'inventer
A la prendre trop prompt, trop lent à la quitter.
Qu'il est de vains auteurs dont l'étrange manie
Ne décide des vers que par leur harmonie (40)!
Sont-ils doux & coulans? dès-lors ils sont parfaits:
Ont-ils quelque rudesse? ils les jugent mauvais.
De mille attraits divers envain brille une Muse,
Sa voix, sa seule voix leur plaît & les amuse.
Apollon n'est pour eux que le Dieu des beaux airs;
Peu touchés des leçons qu'il mêle dans ses vers,
Leur esprit tout entier passe dans leur oreille.
Esclaves de leurs sens par une erreur pareille,
Au lieu de profiter d'un cantique touchant,
Ils ne sont occupés que des beautés du chant.

Frivoles amateurs d'une vaine cadence,
L'art de coudre des mots fait toute leur ſcience (41)!
Leurs vers vuides de ſens, montés au même ton,
Font bâiller le lecteur peu touché d'un vain ſon.
Jamais de tours nouveaux, jamais de traits ſublimes,
Mêmes expreſſions, & toujours mêmes rimes (42).
Par-tout où vous voyez couler *de clairs ruiſſeaux*,
Il faut vous préparer *au doux chant des oiſeaux*.
On apperçoit toujours *une jeune bergère*
Aſſiſe mollement *ſur la tendre fougère*.
Entendez-vous les eaux *murmurer & frémir?*
Vous n'êtes pas en vain menacé *de dormir*.
Et pour finir des vers dont la rime eſt uſée,
Vient un je ne ſais quoi, qu'ils appellent penſée (43);
Un rien embarraſſé dans un tiſſu de mots,
Un certain feu follet qui contente les ſots
Pour vous, abandonnez à leur monotonie,
Ceux qui n'aiment en vers qu'une froide harmonie;
Diſtinguez avec ſoin une mâle douceur,
D'avec un ſtyle mou qui fait languir le cœur.
Par des ſecrets cachés aux poëtes vulgaires,
Uniſſez dans vos vers les qualités contraires:
Auſſi doux que *Waller* (44), auſſi fort que *Denham* (45),
Soyez tout-à-la-fois & nerveux & touchant.
Que votre poéſie, & forte & naturelle (46),
Me ſoit de la Tamiſe une image fidelle:
Soyez profond, mais clair; ſoyez doux ſans lenteur;
Plein ſans vous déborder, rapide ſans fureur.

La danse met en œuvre & la force & l'adresse,
Et fait donner au corps la grâce & la souplesse:
De même un style aisé ne vient point du hazard,
Un bon esprit le doit aux préceptes de l'art (47).
Mais c'est peu dans un vers que de fuir la rudesse:
Il faut que le son même, avec délicatesse,
Fasse entendre au lecteur l'action qu'on décrit;
Et que l'expression soit l'écho de l'esprit (48).
Que le style soit doux, lorsqu'un tendre zéphire,
A travers les forêts s'insinue & soupire;
Qu'il coule avec lenteur quand de petits ruisseaux
Roulent tranquillement leurs languissantes eaux.
Mais les vents en fureur, la mer pleine de rage,
Font-ils d'un bruit affreux retentir le rivage?
Le vers, comme un torrent, en grondant doit marcher.
Qu'Ajax soulève & lance un énorme rocher,
Le vers appesanti tombe avec cette masse.
Voyez-vous des épics effleurant la surface,
Camille dans un champ qui court, vole & fend l'air (49)?
La Muse suit Camille, & part comme un éclair.
Par les divers accens du fameux Timothée (50),
Admirez comme l'ame, émue & transportée,
Quitte & prend tout-à-coup de nouveaux sentimens.
Quand il change de ton, différens mouvemens
Partagent à l'envi le grand cœur d'Alexandre:
Il s'anime, il s'irrite, il veut tout entreprendre:
Implacable guerrier, foible amant tour-à-tour,
La gloire dans son cœur combat avec l'amour;

Avec tranſport tantôt il demande ſes armes,
Et tantôt il ſoupire, & ſe baigne de larmes.
Un Grec ſut triompher du vainqueur des Perſans,
Et le maître du monde obéit à ſes chants.
Quel cœur n'éprouve pas ce que peut l'harmonie
Quand avec de beaux vers ſa force eſt réunie !

*Fin du deuxième Chant.*

# ESSAI SUR LA CRITIQUE.

## *CHANT TROISIÈME.*

En vain contre l'erreur s'arme-t-on de ſcience :
Le ſavant doit payer tribut à l'ignorance,
Toujours quelque défaut obſcurcit ſes écrits;
Tel eſt le triſte ſort des plus rares eſprits.
  Conſultez donc le but qu'un auteur ſe propoſe;
S'il tient ce qu'il promet, que faut-il autre choſe?
Si ſon deſſin eſt bon, s'il eſt exécuté,
Si le ſtyle eſt correct & plein de netteté,
N'effacez point ſon nom du temple de mémoire;
Quelques traits négligés n'ôtent rien à ſa gloire.
  Évitez tout excès en parlant d'un auteur:
J'abhorre un envieux, je mépriſe un flatteur (51).
Condamner un écrit ſur une minutie (52),
C'eſt négliger le fond pour la ſuperficie.
Voyez le tout en gros : que le plaiſir malin
De répandre avec art un dangereux venin,
Ne vous dérobe pas ce plaiſir ſi louable,
Que donne aux bons eſprits un ouvrage admirable.
Mais auſſi n'allez point, par un autre défaut,
Au moindre trait d'eſprit, vous récrier trop haut.

Un sot sans cesse admire, un homme sage approuve;
Au travers d'un brouillard le voyageur éprouvé
Que les objets confus en paroissent plus grands;
Tout s'apprandit de même aux yeux des ignorans (53).

Différens préjugés entés sur la nature (54),
Du jugement humain corrompent la droiture:
Les uns pour nos auteurs affectent du mépris,
Les autres des François rejettent les écrits;
Aux modernes ceux-ci donnent la préférence (55),
Ceux-là des anciens adorent l'excellence:
Toute secte prétend avoir seule la foi;
Tout peuple sur le goût veut seul donner la loi.
On voudroit que le ciel, du bon sens trop avare,
En eût fait aux humains un don encor plus rare;
Qu'arrêtant du soleil les rayons bienfaisans,
Cet astre, moins fécond, eût borné ses présens.
Les peuples du midi, vantés pour leur science,
Ne ressentent pas seuls sa bénigne influence;
Et, s'il échauffe moins les habitans du Nord,
Leur esprit, moins bouillant, est plus mûr & plus fort.
C'est le même flambeau qui luit dans tous les âges,
Il donne à notre tems des savans & des sages;
Il en prépare encor pour les siécles futurs.
Les jours tantôt plus clairs & tantôt plus obscurs,
Des choses d'ici-bas éprouvant l'inconstance,
Ont leur accroissement comme leur décadence:
Tous les siècles ainsi plus ou moins éclairés (56),
Par de rares esprits ne sont pas illustrés.
Réglez sur le vrai seul votre juste suffrage,
Et sans chercher leur nom, leur pays ou leur âge,

Prisez les bons auteurs, & blâmez les mauvais.
D'eux-mêmes quelques-uns ne prononcent jamais:
Actifs à ramasser ce que pense la ville,
Chez eux le jugement est un meuble inutile :
Tout faux raisonnement est par eux adopté;
Ils en font les honneurs sans l'avoir inventé.
Et d'autres plus légers, sans chercher davantage,
Sur le nom de l'auteur décident de l'ouvrage (57);
C'est donc telle personne, & non pas tel écrit,
Que leur censure approuve, ou bien qu'elle proscrit.
Mais je hais encor plus l'insipide arrogance
D'un homme né sans goût & plein de suffisance,
Qu'on souffre dans le monde, à titre de savant:
Critique insatiable à la table d'un grand,
Il doit compte à *Milord* des doctes bagatelles,
Dont les jolis esprits amusent les ruelles.
Oh ! que ce madrigal seroit de bas alloi,
S'il étoit d'un auteur tel que Silvandre ou moi !
Qu'un Seigneur libéral s'en déclare le père (58),
Il devient un chef-d'œuvre, on loue, on exagère,
Le tour en est charmant, & le style épuré :
Tout défaut disparoît devant son nom sacré.
Le préjugé conduit le crédule vulgaire;
Mais les savans, trompés par un abus contraire,
Combattent la raison pour être singuliers,
Et se piquent d'avoir leurs goûts particuliers:
Ils ont, pour la plupart, vieilli dans l'habitude
De chercher le bon sens loin de la multitude ;
Et si, par un hazard, le peuple pensoit bien,
Ils raisonneroient mal pour ne le suivre en rien:
De même, en s'éloignant du simple catholique
Par un excès d'esprit se perd le schismatique.

D'autres, toujours changeans, flottent dans leur
  favoir;
Et blâment le matin ce qu'ils vantent le foir :
Ils traitent une Muse ainfi qu'une maitreffe;
Tantôt fon fol amant l'adore & la careffe;
Et tantôt il l'outrage aux yeux de fes rivaux ;
Ils tiennent tour-à-tour pour le vrai, pour le faux:
A préfent vos amis, bientôt vos adverfaires,
Le même jour les voit dans deux partis contraires.
Du fiècle où nous vivons aveugles partifans,
C'eft le feul, felon nous, où régna le bon fens:
Nos pères étoient bons, mais fans goût, fans fi-
  neffe,
Nos enfans, héritiers de la même foibleffe (59),
Prétendront à leur tour en favoir plus que nous,
Et se croiront en droit de nous traiter de fous.
  Notre Isle, de tous tems, féconde en fanatiques,
Autrefois fourmilla de fougueux fcholaftiques (60):
La fcience des mots faifoit tout leur favoir;
Il fembloit que la foi foumife à leur pouvoir (61),
Ne fut que pour fournir, aux combats de l'école,
Des chicanes fans fin la matière frivole:
Chacun d'eux, à couvert dans fa fubtilité,
Montroit trop peu de fens pour être réfuté.
Et fcotifte & thomifte aujourd'hui font tranquilles;
La raifon a mis fin à leurs guerres civiles.
  Si donc, felon les tems, quoique la même en foi,
Sous différens dehors on a montré la foi,
Faudra-t-il s'étonner que l'efprit s'accommode
Au bizarre pouvoir de l'inconftante mode?
Souvent du naturel les auteurs s'écartans,
Sont forcés d'obéir au mauvais goût du tems.

Le bon ſens les contraint de ſuivre la folie,
Qui malgré la raiſon, s'eſt enfin établie:
Trop ſatisfaits de voir leurs ouvrages durer,
Tant qu'il plaît à des ſots de lire & d'admirer.
Tout homme de parti n'eſtime d'ordinaire (62),
Que ceux de ſon état, ou de ſon caractère,
Et s'arroge le droit d'obliger l'univers
A ſuivre aveuglément ſes caprices divers.
On croit aimer les bons, hélas! dans d'autres hommes,
C'eſt nous que nous aimons, aveugles que nous ſommes.
Les ſavans diviſés en partis différens,
Sont doublement aigris contre leurs concurrens.
Sur l'illuſtre *Dryden* l'orgueil & la malice (63)
Épuisèrent long-tems leur amère injuſtice:
Son bon ſens triompha de leurs fades bons mots;
Et *Dryden* à ſon char enchaîna ſes rivaux.
Le vrai mérite enfin l'emporte ſur l'envie;
Si par un coup du ciel il reprenoit la vie,
Des *Blakmores* nouveaux (64), des *Milbournes* jaloux (65),
Pour le perdre armeroient les méchans & les fous.
Qu'Homère renaiſſant vienne chanter Achille,
Les enfers irrités vomiront un Zoïle (66).
Comme l'ombre fait voir la vérité du corps,
Ainſi la pâle envie avec ſes vains efforts,
Au mérite éclatant ajoute un nouveau luſtre;
Tout auteur envié devient bientôt illuſtre.
A peine le ſoleil paroît ſur l'horiſon,
Qu'auſſi-tôt de vapeurs s'élève un tourbillon,
Mais ſes rayons puiſſans en forment des nuages,
Dont les vives couleurs, les bizarres images

Augmentent la ſplendeur de ſon char radieux,
Et d'un jour plus brillant embelliſſent les cieux.
Montrez-vous le premier à louer le mérite;
Si-tôt qu'à l'applaudir le public vous invite,
Votre éloge tardif a perdu tout ſon prix:
Hélas! tel eſt le ſort des plus fameux écrits,
Sont-ils victorieux des efforts de l'envie?
Leur beauté par le tems leur eſt bientôt ravie.
Un langage correct au tems de nos ayeux (67)
Eſt aujourd'hui pour nous un jargon ennuyeux.
*Dryden*, à qui le ſtyle a coûté tant de veilles,
Bientôt comme *Chaucer*, bleſſera nos oreilles (68).
Au bout de ſoixante ans à l'oubli condamné,
L'écrivain le plus pur paroîtra ſuranné.
Ainſi que le pinceau dans la main des grands maîtres,
Sur la toile à leur gré forme de nouveaux êtres;
Que toujours attentive & prompte à leurs ſouhaits,
La nature s'empreſſe à conduire leurs traits;
En vain de leur couleur la brillante harmonie
Devient avec le tems plus douce & plus unie:
En vain chaque figure en ſa perfection,
Semble remplie aux yeux de vie & d'action;
Les fragiles couleurs par dégrés ſe terniſſent,
Et tant d'objets vivans avec elles périſſent.
Ah! que du bel eſprit le ſort eſt malheureux!
De tous les dons du ciel c'eſt le plus dangereux.
Compenſe-t-il jamais les maux que fait l'envie?
Par ſes trompeurs attraits la jeuneſſe éblouie,
S'enivre d'un encens, dont le parfum flatteur
Se diſſipe à l'inſtant, peu durable impoſteur.
C'eſt une tendre fleur que le printems fait naître,
Qui meurt dans le moment qu'elle vient de paroître.

Qu'est-ce donc que l'esprit dont on fait tant de cas?
Une coquette aimable, & brillante d'appas,
Qui, prodiguant ailleurs sa joie & sa tendresse,
Ne porte à son époux qu'une froide tristesse.
S'il nous donne le pas sur de foibles rivaux,
Il faut, pour le garder, redoubler ses travaux.
Plus on donne au public, plus le public exige (69).
Nuit & jour un auteur médite, écrit, corrige;
Et dans l'espoir d'un nom travaille incessamment:
Il l'obtient avec peine, & le perd aisément (70).
Sûr d'être critiqué, mais incertain de plaire;
Haï des vicieux, & suspect au vulgaire;
Abandonné des bons, attaqué par les sots,
Il succombe souvent sous leurs lâches complots.
Si l'esprit souffre tant de la folle ignorance,
Qu'il trouve un sûr asyle auprès de la science.
Autrefois dans leur art les hommes excellens,
Voyoient récompenser leurs soins & leurs talens.
Que dis-je! un noble effort avoit aussi sa gloire.
Le triomphe, il est vrai, pour prix de sa victoire,
N'étoit qu'au général par les loix décerné;
Mais le soldat vainqueur y marchoit couronné.
Dans ce siécle envieux les maîtres du Parnasse,
Jaloux d'occuper seuls cette éclatante place,
Font de honteux efforts pour en précipiter
Les poëtes naissans qui tentent d'y monter.
Tandis que chaque auteur, plein d'une bile amère,
Dans son jaloux transport déchire son confrère,
Les beaux esprits aux mains sont le jouet des sots:
Toujours mauvais amis: s'ils vantent leurs rivaux,
C'est grimace affectée, & pure bienséance.
Tout auteur peu loué, loue avec répugnance (71).

Eſt-il lâche moyen, eſt-il honteux détour,
Que ne ſuggère pas l'inſatiable amour
De ce rien ſéduiſant, qu'on nomme Renommée (72)?
Ah! qu'une telle ſoif dans votre ame allumée,
Ne vous inſpire point cette horrible noirceur.
Qu'on retrouve toujours l'homme dans le cenſeur.
Le bon ſens, du bon cœur, doit être inſéparable;
Un grand & noble eſprit eſt indulgent, affable;
Errer tient du mortel, pardonner eſt divin.
Mais ſi d'un cœur outré l'impétueux levain
Vous force d'exhaler ſa brûlante furie,
Portez le zèle ardent d'une colère aigrie
Sur mille autres excès plus noirs & plus crians:
On n'en trouve que trop en ces coupables tems.
Point de grace, ſur-tout, à ces infâmes rimes (73)
Dont les traits libertins autoriſent les crimes:
Rejettez tout auteur qui, dans l'obſcénité,
Cherche un honteux remède à ſa ſtérilité.
Mais un eſprit poli qui rend le vice aimable,
S'il eſt moins odieux, en eſt-il moins coupable?
Au milieu des douceurs de la proſpérité,
D'obſcènes Écrivains le royaume infecté,
Vit regner dans nos vers une affreuſe licence.
Le Monarque endormi dans ſa molle indolence (74),
Se livroit tout entier aux charmes de l'amour.
Une maitreſſe alors régloit tout à la cour,
Vendoit à prix d'argent ou la paix ou la guerre,
Et du Prince à ſon gré gouvernoit le tonnerre.
Le Miniſtre d'État, bravant le ſpectateur (75),
D'une pièce ſans mœurs ſe déclaroit l'auteur.
Les belles, ſans rougir d'un ſpectacle lubrique,
Écoutoient hardiment un poëte cynique:

D'un modeste éventail on ne se couvroit plus,
Pour goûter en secret les endroits dissolus;
Et des filles osoient approuver d'un sourire,
Des traits qu'avant ce tems elles n'auroient pu lire,
Sans montrer sur le front une chaste pudeur.
L'esprit regnoit alors, mais aux dépens du cœur.
Un savoir éclatant tenoit lieu de naissance;
Quoique jeune, un Seigneur cachoit son ignorance;
La Cour, par ses présens, flattoit les beaux esprits,
Et tous, avec ardeur, polissoient leurs écrits.
  Sous le règne suivant vint une autre licence;
Un Monarque étranger, du lieu de sa naissance (76),
Apporta parmi nous les dogmes de Socin:
On but avidement son dangereux venin.
  A l'Église, à l'État une étoile fatale (77),
Nous fit des Hollandois adopter la morale;
Ils prirent tout notre or, nous leur religion.
Des prédicans sans foi parmi la nation,
Vinrent par intérêt annoncer la réforme:
Aux penchans de leurs cœurs, leur doctrine conforme,
Nous fournit des moyens de salut plus aisés:
Les humains par le ciel leur parurent lésés,
Et dans leurs libertés, & dans leur conscience:
Ils devoient plus user de leur indépendance,
Dans la crainte que Dieu, sans égard pour leurs droits,
D'un joug trop absolu, ne fit sentir le poids.
La chaire, devenue aux prêcheurs complaisante,
Ne fit plus retentir qu'une voix nonchalante:
Le vice fut surpris d'y trouver des fauteurs;
Et rendu moins timide à l'abri des flatteurs;
De modernes tyrans, par d'horribles blasphêmes,
Osèrent sans remords attaquer les cieux mêmes.

La presse nous transmit leurs funestes écrits,
Et la contagion gagna tous les esprits (78).
Contre ces corrupteurs, contre ces frénétiques,
Tournez votre fureur, vifs & bouillans critiques :
Percez-les de vos traits, qu'ils tombent sous vos coups ;
Je ne condamne point un si juste courroux.
Mais n'allez pas aussi, vainement ridicules (79),
Méditer un auteur avec trop de scrupules,
Et soupçonner par-tout quelque venin caché.
Tout semble également de pustules taché :
Une simple rougeur est un charbon funeste,
Aux yeux du Médecin qui veille sur la peste.

*Fin du troisième Chant.*

# ESSAI SUR LA CRITIQUE.

## *CHANT QUATRIÈME.*

Du ſage & vrai critique apprenez la morale;
Qu'à travers les détours d'un frauduleux dédale,
Un ſavant Magiſtrat trouve la vérité,
En jugera-t-il mieux, s'il manque d'équité?
Ce n'eſt donc pas aſſez, que plein d'intelligence,
Le critique poſsède une vaſte ſcience;
Que la nature & l'art uniſſant leurs efforts,
Daignent verſer ſur lui leurs plus riches tréſors:
Dans ſes déciſions qu'une candeur aimable,
Aux dures vérités donne un tour agréable:
C'eſt peu par votre eſprit de vous faire eſtimer,
Je veux que le public s'empreſſe à vous aimer.
En vain votre critique eſt ſavante & ſincère.
De bruſques vérités, un langage ſévère,
Font ſouvent plus de mal qu'un menſonge poli (80).
Pour ſe faire écouter, un critique accompli
Dépoſe adroitement l'air & le ton de maître (81).
Veut-il être inſtructif? il feint de ne pas l'être;
Il fait avec douceur entrer dans vos raiſons;
Vous diriez que de vous il reçoit des leçons.

L'austère vérité n'est pas sans politesse :
L'orgueil n'écoute point un censeur qui le blesse :
Je souffre avec chagrin qu'on me fasse la loi,
Et je hais tout esprit qui veut régner sur moi (82).
Dans le doute, jamais ne rompez le silence ;
Certain d'avoir raison, un air de défiance
Fera mieux recevoir vos modestes avis.
Lorsque dans un travers donnent certains esprits,
Les plus fortes raisons n'ont plus sur eux d'empire.
Mais pour vous quelquefois aimez à vous dédire (83) ;
Et sans vous aveugler sur votre grand savoir,
Critiquez le matin les ouvrages du soir.
  En vous quand un auteur place sa confiance ;
Gardez de le trahir par trop de complaisance :
Que dans tous vos avis règne la vérité ;
Préférez la justice à la civilité :
Et ne craignez jamais d'allumer la colère,
D'un homme que l'esprit distingue du vulgaire.
Tout Écrivain vraiment digne d'être admiré,
Écoute avec plaisir un censeur éclairé.
  Mais comment s'expliquer avec force & courage,
Lorsqu'un timide auteur, en lisant son ouvrage,
Le ton de voix tremblant, & les yeux égarés,
Frémit à chaque mot que vous y censurez ?
Critiquer un Seigneur, c'est lui faire une injure (84) ;
Il a droit, sans esprit, de braver la censure ;
Et peut, quand il lui plaît, se donner pour auteur,
Comme il peut, sans savoir, être reçu docteur.
Sincère, mais sans fiel, laissez à la satyre (85)
Le dangereux plaisir de mordre & de médire :
N'allez pas cependant, louangeur ennuyeux,
Lâchement prodiguer l'encens fastidieux (86).

Qu'un auteur importun, que la faim embarrasse,
S'épuise en traits flatteurs dans une dédicace;
Ses éloges forcés ne sont pas mieux reçus,
Que les sermens qu'il fait de ne composer plus.
Sur de vils Écrivains le mieux est de se taire;
Laissez les sots en paix dans leurs vers se complaire;
Leur orgueil enivré de mensonges flatteurs,
Se console aisément du mépris des lecteurs.
Le savoir ne peut rien contre leur ignorance,
L'esprit plein de projets, le cœur plein d'espérance,
Sourds aux cris du bon sens, ils vont toujours leur train;
Insensibles aux coups, on les déchire en vain:
C'est un sabot qui dort sous le fouet qui l'agite (87).
Par le mauvais succès leur courage s'irrite:
Tel on voit un joueur, que le malheur poursuit
S'animer par la perte au jeu qui le séduit.
Combien en voyez-vous, pleins d'une sombre ivresse,
Arriver en rimant jusques à la vieillesse?
D'un cerveau sans chaleur, pitoyables enfans (88),
Leurs vers secs & glacés n'ont ni feu ni bon sens:
Et dans les noirs accès de leur mélancolie,
Ils n'ont d'autre Apollon qu'un reste de folie:
Mais méprisés de tous, ils ne sont qu'ennuyeux.
Il est d'autres esprits bien plus pernicieux;
*Un pédant enivré de sa vaine science* (89),
*Tout hérissé de grec, & bouffi d'arrogance,*
*Qui d'excellens auteurs retenus mot pour mot,*
*Dans sa tête entassés souvent n'a fait qu'un sot.*
Croit qu'on pense de lui, comme lui-même en pense,
Et que tout doit céder à sa docte impudence.
Jusqu'aux contes d'*Urfey* (90), ce grand homme a tout lu,
Et toujours ce qu'il lit, est par lui combattu:

Les

Les auteurs, à l'entendre, achètent leurs ouvrages,
Ou les doivent ſouvent à de honteux pillages :
*Garth* du *Diſpenſary* (91) ne fut jamais l'auteur....
Parle-t-on d'un poëme ? il en eſt l'inventeur....
Et ſi l'on eût ſuivi.... Mais voit-on un poëte,
Corriger les écarts de ſa verve indiſcrète ?
Contre ces diſcoureurs aucun aſyle ouvert;
L'Égliſe ou le parvis, rien n'en met à couvert;
Fuyez juſqu'aux autels, leur auguſte préſence
Ne vous défendra point de leur impertinence :
Car un ſot ridicule oſera pénétrer,
Où les anges du ciel craignent même d'entrer.
Sagement circonſpect, ſouvent un peu timide,
Ce n'eſt qu'avec lenteur que le bon ſens décide;
Il aime à s'expliquer toujours en peu de mots;
On parle rarement, quand on parle à propos.
Mais par un fol orgueil la ſottiſe obſédée
Se répand en diſcours, ne ſuit que ſon idée;
Se parle, ſe répond, pouſſe ſon homme à bout,
Ne quitte point ſa priſe, & fait tête par-tout.
Où trouver un cenſeur, dont le juſte ſuffrage
Soit un garant certain du prix de votre ouvrage;
Toujours prêt à montrer l'exacte vérité;
Qui rempli de ſavoir, ſoit exempt de fierté;
Dont l'eſprit dégagé de faveur ou de haine,
Soit du faux & du vrai la meſure certaine;
Ferme dans ſes avis, mais ſans entêtement,
Sans être ſcrupuleux, plein de diſcernement;
Quoique ſavant, poli; quoique poli, ſincère;
Hardi, mais ſans hauteur; & ſans rigueur, ſévère;
Aſſez ami du vrai, pour blâmer ſon ami;
Aſſez droit, pour louer un rival ennemi;

D'un goût exact & fin, de science profonde,
Sachant également les livres & le monde;
Qui doux, officieux, & civil sans fadeur,
Aux talens de l'espr t joigne les dons du cœur?
Tels furent autrefois ces illustres critiques,
Dans des tems plus savans modèles presqu'uniques,
Qu'Athènes & que Rome ont vu jadis fleurir.
Aux contraintes de l'art, qu'il fut leur découvrir,
Aristote asservit l'audace des poëtes:
Il offrit à leurs yeux mille beautés secrètes,
Que la nature avare avoit, jusques alors,
Loin des foibles mortels, cachées dans ses trésors.
Les enfans d'Apollon, peuple fier & sauvage,
Nés dans la liberté, redoutant l'esclavage,
Vaincus par la raison qui parloit par sa voix,
En sentirent la force & reçurent ses loix.
Horace, dans le cœur puisant tout ce qu'il pense,
Par une gracieuse & douce négligence,
Sans trop affecter l'art, nerveux, vif & pressant,
Est par-tout instructif, par-tout intéressant;
C'est un ami prudent, mais sans cesse agréable,
Qui mène à la raison par une route aimable.
Chez lui le jugement, aussi grand que l'esprit,
Donne de la vigueur à tout ce qu'il écrit.
Ses ouvrages divers renferment la pratique
Des règles que prescrit sa brillante critique;
Il juge de sang froid, & compose avec feu:
Sur ce point nos censeurs lui ressemblent trop peu;
Leur esprit, aussi froid qu'un barbare apophtègme,
Critique avec chaleur, & compose avec flègme.
Denis, sans se parer d'un savoir affecté (92),
D'Homère à son lecteur fait sentir la beauté,

Habile à pénétrer dans l'esprit du poëte,
Il trouve en chaque vers quelque grace secrète.
Pétrone, plein de sel & d'un vif enjouement (93),
Instruit dans son ouvrage, & plaît également;
Avec l'air enchanteur de la cour & du monde,
Il unit d'un savant la science profonde.
Par l'ordre ingénieux qui règne en ses écrits,
Le grand Quintilien s'empare des esprits,
Ses préceptes, brillans d'une lumière pure,
Semblent être puisés au sein de la nature *.
C'est ainsi qu'avec art, dans les dépôts de Mars,
Sont rangés les drapeaux, les piques & les dards:
Non pour offrir aux yeux une parade vaine;
Mais placés avec ordre, on les trouve sans peine.
Pour toi, hardi Longin, les neuf Sœurs à-la-fois
Paroissoient inspirer & soutenir ta voix.
Malgré les fiers transports de ton feu poëtique,
Sage dans tes excès, ta pressante critique
Marchant toujours au vrai, jamais ne se dément,
Et, malgré nous, saisit notre consentement:
Des loix que tu prescris, observateur fidèle,
Toi-même, du sublime, es un rare modèle.
Les critiques long-tems conservèrent leurs droits,
Et malgré les abus firent régner les loix.
L'empire & la science eurent même fortune;
Égaux dans leurs progrès, leur gloire fut commune.
Par-tout où le Romain porta ses étendarts,
Sur les pas du vainqueur on vit marcher les arts:
Aux mêmes ennemis l'un & l'autre cédèrent;
Frappés des mêmes coups, Rome & les arts tombèrent.

* *De ratione discendi & docendi.*

Sous le joug des tyrans les peuples abattus,
Avec leur liberté, perdirent leurs vertus.
La superstition, fille de l'ignorance,
Bannit de l'univers le goût & la science.
On eut beaucoup de foi, mais très-peu de raison:
Être simple & grossier, s'appeloit être bon.
Un déluge nouveau vint encore détruire
Les débris du savoir avec ceux de l'empire;
Et les Moines marchant sur les traces des Goths (94),
Le monde alloit rentrer dans son premier cahos.
  Par le bien & le mal, illustre dans l'histoire (95),
Érasme, de l'Église & la honte & la gloire,
Contre tous, presque seul, porta le coup fatal
Au reste de ce goût gothique & monachal.
  (96) Au tems du grand Léon, tout prend une autre fa[illegible]
Tout, d'un nouvel éclat, brille sur le Parnasse;
Je revois les neuf Sœurs dans leurs premiers appas;
Une foule d'amans s'empresse sur leurs pas.
Le génie ancien de Rome la superbe,
Caché dans ses débris, ensevelis sous l'herbe,
Lève sa tête altière, & reprend ses honneurs:
La peinture renaît avec toutes ses sœurs:
On voit, entre les mains de l'adroite sculpture,
Le marbre s'animer, & vaincre la nature:
Déja tout retentit de sons harmonieux,
Le poëte reprend le langage des Dieux:
Des beaux-arts retrouvés, paroissent dans leur lustre,
Et donnent aux savans plus d'un modèle illustre.
Raphaël peint: Vida fait entendre sa voix (97):
Cet immortel Vida, qui joignit à la fois
Le lierre du critique au laurier du Poëte (98),
Des conseils éternels grand & sage interprète.

Mais bientôt l'Italie, en feu de toutes parts,
Vit passer dans le Nord la science & les arts.
Moins esclave qu'ami du pouvoir monarchique,
Le François remporta le prix de la critique;
Sous le joug de la règle il est en liberté.
Boileau, critique amer, mais plein de vérité,
Toujours dans ses leçons d'accord avec Horace,
Se rendit la terreur & l'amour du Parnasse.
Pour nous, avec le lait qui suçons le mépris
De tout ce qui paroît captiver les esprits,
Nous ne connoissons point ces règles étrangères;
Sans nous civiliser, obstinés, téméraires,
Ainsi qu'au tems passé nous bravons les Romains.
Quelques-uns cependant, plus instruits & moins vains,
Qui de la liberté distinguoient la licence,
Charmés des anciens, en prirent la défense,
Resserrèrent l'esprit dans ses premières loix;
Et des règles de l'art firent sentir le poids.
Tel étoit ce grand maître & de prose & de rime (99),
Qui soutint qu'un écrit en son genre sublime,
Où l'esprit, la raison, formoient un noble accord,
Étoit de la nature & la gloire & l'effort.
Tel étoit *Rescomon*, auteur dont la naissance (100)
Égaloit la bonté, l'esprit & la science.
Des Grecs & des Latins partisan déclaré,
Il aimoit leurs écrits, mais en juge éclairé;
Injuste pour lui seul, pour tout autre équitable,
Toujours au vrai mérite on le vit favorable.
Du Parnasse envieux, ce mortel si chéri,
Tel *Walsch*, des doctes Sœurs le juge favori (101),
Condamnoit sans aigreur, & louoit sans bassesse;
Cœur rempli de droiture, esprit plein de justesse,

Doux & compatissant pour les fautes d'autrui,
Il fut de la vertu le plus solide appui.
Chère ombre, recevez, pour prix de mon estime,
D'un cœur reconnoissant le tribut légitime :
Jeune, conduit par vous dans le sacré vallon,
Votre esprit lumineux me tint lieu d'Apollon :
Mais séparé de vous, sans ardeur, sans ressources,
Je ne hazarde plus que de légères courses :
Content si dans ces vers, négligés & sans fard,
Aux poëtes naissans je développe l'art :
Si des plus grands auteurs réglant la confiance,
Par d'utiles conseils j'affermis la science.
La satyre me trouve insensible à ses traits;
La gloire n'a pour moi que de foibles attraits (102);
Je loue avec plaisir, reprends avec courage,
Et fais grace à l'auteur, mais jamais à l'ouvrage.
Éloigné de médire autant que de flatter,
Entre ces deux excès je me fais arrêter;
Et, loin de m'aveugler sur mes propres caprices,
J'ose, jusque sur moi, faire la guerre aux vices.

*Fin du quatrième & dernier Chant.*

# NOTES
## DE L'ESSAI SUR LA CRITIQUE.

(1) *Mais ce goût, cet instinct, cette lumière sûre.* Un ouvrage où les règles essentielles sont violées, ne sauroit plaire : mais ce n'est point en raisonnant sur ces règles, dit Quintilien, qu'on juge des ouvrages dont le but est de toucher & de plaire ; on en juge par sentiment, par impression, par un mouvement intérieur qu'on ne peut expliquer ; c'est pour cette raison que la plupart des critiques de profession, qui suppléent par la connoissance des régles à la finesse du sentiment qui leur manque quelquefois, ne jugent pas aussi sainement des ouvrages excellens, que les esprits du premier ordre en jugent assez souvent sans rien entendre aux régles de l'art. *Voyez les Réflexions critiques sur la Poésie & la Peinture, tom. 2, pag. 305.*

(2) *Tel est devenu fat à force de lecture.* La science, comme les voyages, perfectionne les bons esprits, & met le comble à l'impertinence des sots : la multitude des choses qu'ils ont vues ou apprises, leur donne la confiance de parler de tout, quoiqu'ils ne puissent juger de rien.

(3) *On rit du foible orgueil de ces faux Aristarques.* L'exactitude avec laquelle le célèbre Aristarque, Gouverneur de Ptolomée-Évergète, revit les poésies d'Homère, & l'approbation que toute l'antiquité a donnée à l'édition qu'il en publia, a fait que son nom est devenu un éloge, & qu'on l'a employé dans la suite pour exprimer un critique judicieux & éclairé. Homère s'en sert dans le même sens,

*Arguet ambiguè dictum, mutanda notabit,*
*Fiet Aristarchus.*

(4) *Tous n'ont pas obtenu tous les dons en partage.* Non omnia possumus omnes. *Virg. Ec.* 8.

(5) *Mais chacun a le sien.* Les hommes sans aucun esprit sont aussi rares que les monstres, dit Quintilien; la nature a fait un partage inégal de ses biens entre ses enfans; mais elle n'a voulu déshériter personne; elle a choisi les uns pour leur donner les dispositions nécessaires pour réussir dans certaines choses impossibles aux autres, & ces derniers en ont reçu, pour des choses différentes, une facilité qu'elle a refusée aux premiers. L'homme entiérement dépourvu de toute espèce de talens, est aussi rare qu'un génie universel. *Voyez les Réflexions critiques sur la Poésie & la Peinture, tom.* 2, *page* 9.

(6) *Tant l'esprit est borné.* Ce qu'on appelle un génie étendu, n'est qu'un génie resserré dans des bornes moins étroites que celui des autres. L'art enseigne à les cacher, ces limites, mais il ne peut pas les reculer. *Optimus ille est qui minimis urgetur.*

(7) *A vu sur le Comique expirer son génie.* Tel poëte demeure confondu dans la foule, qui seroit au rang des poëtes illustres, s'il ne se fut point laissé entraîner par une émulation aveugle; & si content de briller dans les genres de poésie pour lesquels il étoit propre, il eût pu résister à la vanité de s'appliquer à des genres de poésie pour lesquels la nature ne l'avoit point formé. *Voyez les Réflexions critiques sur la Poésie & la Peinture, tom. 2, pag. 68.*

(8) *N'allez pas imiter la funeste manie.* L'envie d'être réputé un génie universel, dégrade bien des gens d'esprit. Quand il est question d'apprécier un auteur en général, on fait autant d'attention à ses ouvrages médiocres qu'à ses bons ouvrages; il court le risque d'être défini comme l'auteur des premiers, & par conséquent comme un médiocre auteur. *Ibid.*

(9) *Inégale en ses dons, la nature équitable.* Il semble que la nature, qui a si sagement disposé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait aussi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connoître nos imperfections. *Réflexions morales.*

(10) *En vain sur vos défauts un ami vous éclaire.* La beauté & la bonté d'un ouvrage consistent en tant d'excellentes parties, qu'il est impossible qu'il n'y en ait toujours quelques-unes qui ne soient défectueuses; & par conséquent tout écrivain a toujours besoin d'aides & de réformateurs. Mais il est quelquefois dangereux d'emprunter pour cela le secours de ses amis.

L'amitié est souvent aussi ingenieuse à les aveugler sur nos fautes, que l'amour-propre est habile à nous fermer les yeux sur nos propres défauts.

(11) *Un ennemi jaloux est un mal nécessaire.* C'est une vérité reconnue, que la louange a moins de force pour nous faire avancer dans le chemin de la vertu, que le blâme pour nous retirer de celui du vice. Il y en a beaucoup qui ne se laissent point emporter par l'ambition; mais il y en a peu qui ne craignent de tomber dans la honte, & d'apprêter à rire à leurs ennemis. *Sentimens de l'Académie sur le Cid.*

(12) *Point de génie heureux que celui qu'elle inspire.* L'art ne sauroit faire autre chose que de perfectionner les talens & les heureuses dispositions que nous avons reçues en naissant. Mais l'art ne sauroit nous donner le talent que la nature nous a refusé. L'art ajoute beaucoup aux talens; mais c'est quand on étudie un art pour lequel on est né. *Caput est artis decere quod facias. Ita neque sine arte, neque totum arte tradi potest*, dit Quintilien.

(13) *Il se cache toujours, & toujours il domine.* C'est la pensée du Tasse dans la description du palais d'Armide, Chant XVI. *L'arte è che tutto fa, è nullà si scoprè.*

(14) *Habiles à railler, incapables d'instruire.* Un esprit né caustique, reprend tout ce qui lui donne occasion d'exercer son talent favori, & fort souvent il censure un passage, non parce qu'il est défectueux,

mais parce qu'il lui fournit un bon mot. Il eſt ſi facile de réuſſir en cela, que ſouvent des génies médiocres, dès qu'il paroît un nouveau poème, ſe trouvent aſſez d'eſprit & de malignité pour en tourner en ridicule divers paſſages, & quelquefois même aſſez heureuſement. Quoique le lecteur judicieux n'en ſoit pas la dupe, ils ne laiſſent pas de faire impreſſion ſur l'eſprit du public, qui ne manque jamais de croire que tout ce qui eſt tourné en ridicule, avec quelque eſprit, eſt abſurde. *Voyez Remarques de M. Addiſſon ſur Milton, num.* 291.

(15) *Les uns aux anciens prêtent des tours nouveaux.* M. Pope attaque ici ces auteurs, qui, comme les Burmans, les Bentleys, & tant d'autres, font diſparoître le texte ſur lequel ils travaillent, pour y ſubſtituer des conjectures plus ingénieuſes que ſolides, changent des mots, ſouvent des phraſes entières, & tranſpoſent les périodes, ſans apporter d'autres raiſons de la liberté qu'ils ſe donnent, ſi ce n'eſt que le ſens en ſeroit meilleur & plus intelligible, ou le tour & l'expreſſion plus conformes au tems, & au génie des auteurs dont ils parlent.

(16) *Non, je ne vous mets point au rang des vrais critiques.* On ne peut mettre de ce nombre tout homme qui n'eſt habile que dans une ſeule ſcience, parce que le goût ne ſe forme que par une connoiſſance très-étendue ; & qu'il y a d'ailleurs peu de livres dans leſquels il n'y ait qu'une ſeule eſpèce de choſes à examiner. *Omnes artes quæ ad humanitatem pertinent, habent quoddam commune vinculum, & quaſi cogna-*

*tione quâdam inter se continentur.* Cicero pro Archia Poëta.

(17) *Concevez pour Homère un véritable amour.* L'émulation des modernes seroit dangereuse, dit M. de Fénélon, si elle se tournoit à mépriser les anciens, & à négliger de les étudier. Le vrai moyen de les vaincre, est de profiter de tout ce qu'ils ont d'exquis, & de tâcher de suivre encore plus qu'eux leurs idées sur l'imitation de la belle nature. Je crierois volontiers à tous les auteurs de notre tems que j'estime le plus :

*. . . . Vos exemplaria Græca*
*Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.*
Hor. de Art. Poët. Lettre à l'Académie Françoise.

(18) *Chanter d'un ton pompeux les Rois & les combats.* Ce trait est tiré de Virgile.

*Cùm canerem reges & prælia, cynthius aurem*
*Vellit.* Eclog. 6.

(19) *Esprits grands & divins, nés dans de meilleurs tems* Virgile avoit dit :

*Magnanimi heroës nati melioribus annis.*

(20) *Je préviendrois du goût l'entière décadence.* Il est à craindre, selon M. Rollin, que les jeux d'esprit, les pensées brillantes, & ces espèces de pointes qui sont aujourd'hui si à la mode, ne soient comme les avant-coureurs du mauvais goût. Il est vrai qu'elles sont soutenues dans quelques-uns de nos Écrivains,

par

par la solidité des choses, par la force du raisonnement, par l'ordre & par la suite du discours, & par une beauté de génie qui leur est naturelle : mais comme ces dernières qualités sont rares, leurs imitateurs courent risque de ne prendre de leur style, que ce qu'il a de moins estimable, comme firent ceux de Sénèque, qui n'ayant pris que ses défauts, se trouvèrent, dit Quintilien, autant au-dessous de leur modèle, que Sénèque lui-même étoit au-dessous de l'esprit des anciens. *Manière d'étudier & d'enseigner les Belles-Lettres*, *tom. 2*, *p. 407.*

(21) *On les tient du génie, & d'un heureux hazard.* Si cela est vrai, il faut dire d'une pensée fine & délicate, ce que M. de Tourreil disoit de la devise ; que c'est une bonne fortune, mais qui n'arrive jamais qu'à un homme d'esprit.

(22) *Les règles n'ont été par les savans tracées.* C'est l'avis de Quintilien, *Neque tam sancta sunt ista præcepta ; sed hoc, quidquid est, utilitas excogitavit. Non negabo autem sic utile esse plerumque : verum, si eadem illa nobis aliud suadebit utilitas, hanc, relictis magistrorum autoritatibus, sequamur.* L. 2, c. 13.

(23) *Le public entraîné les suit par sentiment.* L'esprit d'invention, le feu poétique, l'entousiasme, la fierté & la hardiesse des peintures nous forcent d'admirer dans le tems même que nous désaprouvons ; & font sur l'esprit la même impression que la lumiere du soleil fait sur les yeux. Nous ne sommes frappés

que de sa splendeur, & le brillant éclat qui l'environne ne nous laisse point appercevoir ses taches.

(24) *Les travaux de Mars.* C'est le titre d'un livre qu'on met ordinairement entre les mains des jeunes gens qui se destinent à la guerre. Cet ouvrage traite de toutce qui regarde l'art militaire, des campemens, de l'ordre des batailles, &c.

(25) *Homère ne dort pas, c'est toi seul qui sommeille.* Voudroit-on cependant, par une prévention manifeste, donner à l'antiquité plus qu'elle ne demande, & condamner Horace pour soutenir contre l'évidence du fait, qu'Homère n'a jamais aucune inégalité?

*Quandoque bonus dormitat Homerus.* Art. Poët. M. de Fénélon, Lettre à l'Académie Françoise.

(26) *Sophiste pointilleux, je ris de ta censure.* Pour moi, disoit Longin, je tiens qu'une grandeur au-dessus de l'ordinaire, n'a point ordinairement la pureté du médiocre; il en est du sublime comme d'une richesse immense, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de si près, & où il faut, malgré qu'on en ait, négliger quelque chose. Un esprit qui ne s'étudie qu'au grand, ne peut pas s'arrêter aux petites choses. Tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes, c'est qu'on ne peut être repris; mais le grand se fait admirer. Un seul de ces beaux traits & des pensées sublimes qui sont dans Homère & dans les autres auteurs célèbres, peut payer tous leurs défauts.

(27) *Où, si rien ne déplaît, rien aussi n'intéresse.* Pline le jeune, parlant d'un orateur de son tems, qui avoit beaucoup de justesse & d'exactitude, mais peu d'élévation & de feu, dit qu'il n'a qu'un défaut, c'est de n'en pas avoir. L'orateur, ajoute-t-il, *& à plus forte raison le Poëte*, doit s'élever, prendre l'essor, quelquefois entrer en fureur, & s'abandonner souvent, même côtoyer le principe. Il n'est ordinairement rien de haut & d'élevé qui ne soit près d'un abîme, le chemin est plus sûr par les plaines, mais il est plus obscur: ceux qui rampent ne risquent point de tomber, comme ceux qui concourent; mais il n'y a pour ceux-là nulle gloire à ne tomber pas, ceux-ci en acquièrent même en tombant. *L.* 9, *Ep.* 29.

(28) *Quelques traits excellens semés à l'avanture.* La beauté du style ne consiste ni dans les mots, ni dans l'arrangement de chaque phrase prise en particulier: mais dans un certain air du discours, où tout est naturel, où tout coule de source, où rien n'est affecté, & cependant où tout plaît, où les grandes & les petites choses sont dites avec une grace égale, quoique différente, où règne un certain sel & un assaisonnement qui en relève le goût, qui ne laisse rien d'insipide, qui se fait par-tout sentir au lecteur: qui pique sa curiosité, & qui, pour ainsi dire, excite sa soif, *ut non tam sit in singulis dictis, quam in toto colore dicendi.* Quintilien dans Rollin, manière d'étudier & d'enseigner les Belles-Lettres.

(29) *Qu'un critique de mots débite hardiment.* Un

grammairien auroit mauvaise grace de chicanner ce beau vers de Racine :

*Je t'aimois inconstant ; qu'eussai-je fait fidèle ?*

parce qu'en rigueur il faudroit dire, *je t'aimois lors même que tu étois inconstant ; qu'eussai-je fait si tu avois été fidèle ?* Cela se sous-entend sans peine, & ces sortes de petites licences de construction, bien loin d'être des fautes, font bien souvent un des plus grands charmes de la poésie : il est donc d'un habile critique, selon la pensée de Quintilien, d'ignorer, ou plutôt de paroître ignorer de semblables minuties. *Inter virtutes grammatici habebitur aliqua nescire.*

(30) *Font dépendre le tout d'une de ses parties.* Le fort des gens sans génie, comme l'a remarqué l'auteur des Réflexions critiques sur la poésie & la peinture, est de s'attacher principalement à quelque partie de l'art qu'ils professent, & de penser, après y avoir fait du progrès, qu'elle est la seule partie importante de l'art. Le poëte, dont le talent est de rimer richement, regarde comme médiocre tout poëme dont les rimes sont négligées, quoiqu'il soit quelquefois admirable par l'invention & par la nouveauté des pensées. Tous les hommes veulent que le genre de mérite qu'ils ont reçu du ciel, soit le genre de mérite le plus important dans la société. *Tom. 2, pag. 261.*

(31) *Soutient que s'écarter des règles d'Aristote.* Si, dans ces derniers tems, on a contesté à Ariste la qualité de Prince des Philosophes, on s'accorde assez à le reconnoître pour le prince des critiques. Le P. Rapin,

dans ses parallèles, avoit dit avant notre auteur, que sa poétique n'est, à proprement parler, que la nature mise en méthode, & le bon sens réduit en principes: il n'a cependant jamais été poëte; & si les vers que Diogène Laërce lui attribue, sont véritablement de lui, ils ne peuvent lui en mériter la réputation. M. Pope l'appelle, en deux endroits de ce poëme, le Stagirite, parce qu'il étoit né Stagire, petite ville de Macédoine, nommée aujourd'hui Lyba Nova.

(32) *Le style, chez les uns, tient toujours lieu d'esprit.* Quand vous voyez, disoit Sénèque, un ouvrage poli avec tant de soin & tant d'inquiétude, vous en pouvez conclure qu'il part d'un esprit médiocre & occupé de petites choses. Un écrivain qui a l'esprit grand & élevé, ne s'arrête point à de telles minuties, il parle & il pense avec plus de grandeur; & l'on voit dans tout ce qu'il dit, un certain air aisé & naturel, qui marque un homme riche de son propre fond, & qui ne cherche point à le paroître. N'attendez rien de grand & de solide de ces jeunes gens si frisés & si poudrés, *totos de pexide*, qui sont toujours devant le miroir, & à la toilette. Il en est de même de tout auteur, qui donne trop d'attention à la beauté du style, au choix & à l'arrangement des mots. *Ep.* 115.

(33) *Pour vouloir tout orner, rend tout désagréable.* Quintilien a dit de Sénèque, qu'il étoit rempli de défauts agréables, *abundat dulcibus vitiis*: mais on en pourroit dire avec autant de raison, qu'il est rempli de beautés désagréables par leur multitude, & par ce dessein qu'il paroît avoir eu de ne rien dire simple-

ment, & de tourner tout en forme de pointes. Il est impossible, dit le P. Jouvency, qu'il n'échappe une infinité de choses froides & puériles à tout homme qui affecte de donner un tour fin & délicat à tout ce qu'il écrit, & qu'il ne lui arrive enfin de perdre par un grand nombre de frais forcés & insipides, la réputation de bel esprit, qu'une ou deux pensées rares & ingénieuses lui avoient acquises. *Nicole, Traité de l'éducation d'un Prince, 2 Part., & Jouvency, de arte discendi & docendi.*

(34) *Il faut orner ainsi jusqu'aux moindres sujets.* Pour la poésie, comme pour l'architecture, il faut que tous les morceaux nécessaires se changent en ornemens naturels. Mais tout ornement qui n'est qu'ornement, est de trop. Retranchez-le, il n'y manque rien; il n'y a que la vanité qui en souffre. Fénélon, *Lettre à l'Académie Françaife.*

(35) *C'est un cahos luisant, un amas de pensées.* Un ouvrage qui est par-tout ajusté & peigné sans mélange & sans variété, où tout frappe, où tout brille, un tel ouvrage cause plutôt une espèce d'éblouissement qu'une véritable admiration. Il lasse & il fatigue par trop d'ornemens, & il déplaît à la longue, à force de plaire. Il faut, dit Cicéron, dans les ouvrages d'esprit, comme dans la peinture, des ombres, pour donner du relief, & tout ne doit pas être lumière. *De oratore apud Rollin, Lib. Laud.*

(36) *Ils chargent leurs portraits d'or & de diamans.* L'auteur fait ici allusion à ce que les anciens rappor-

tent d'un jeune peintre, qui ne pouvant exprimer les traits & les charmes d'Hélène, s'avisa de lui donner une draperie toute brillante d'or & de pierreries; ce qui fit dire à son maître qu'il l'avoit fait riche, ne l'ayant pu faire belle.

(36) *De même un style uni dans sa simplicité.* On doit craindre de prendre quelquefois pour bassesse cette admirable simplicité, la perfection de tout ouvrage, & l'embellissement, si j'ose ainsi parler, de la beauté même. Horace nous a donné cet avis, lorsqu'il veut que la manière de s'exprimer paroisse si naturelle, que d'abord on juge qu'il seroit fort aisé d'entrer dans le même tour; & qu'il n'y ait que la réflexion sur ce qu'elle a de fin & de délicat, qui découvre la difficulté de s'exprimer avec le même bonheur. *Saint Evremont.*

(37) *Que votre expression naturelle & sensée.* Comme les mots sont destinés pour exprimer les pensées, c'est d'elles qu'ils doivent naître. Les bonnes expressions sont ordinairement attachées aux choses mêmes, & les suivent comme l'ombre suit le corps. Cicéron, *de Oratore, Lib. 2.*

(39) *Montrez-vous circonspect dans le choix de vos mots.* En général, on doit être fort en garde contre les nouveaux mots. L'abondance n'est pas toujours une preuve de la perfection des langues. Elles s'enrichissent à mesure qu'elles se corrompent, si leur richesse consiste précisément dans la multitude des mots. Ce qui arrive par le peu de soin qu'on prend de

choisir les termes propres & usités, & par la liberté qu'on se donne de dire tout ce que l'on veut, sans avoir égard à l'usage ni au génie de la Langue. Ainsi, à mesurer la richesse de la Langue Latine par le nombre des locutions, elle étoit plus riche du tems de Domitien & de Trajan, que sous les premiers Empereurs. Bouhours, *Entretiens d'Ariste & d'Eugène sur la Langue Françoise.*

(40) *Ne décide des vers que par leur harmonie.* On ne peut nier que l'harmonie n'ait un pouvoir merveilleux pour plaire, même pour faire impression sur les esprits. Il n'est guère possible qu'une chose aille au cœur, quand elle commence par choquer l'oreille, qui en est comme l'entrée. Au contraire, l'homme écoute volontiers ce qui lui plaît; & il est conduit par le plaisir à croire ce qu'on lui dit. *Voluptate ad finem ducimur*, dit Quintilien.

(41) *L'art de coudre des mots fait toute leur science.* Les mots ne sont que pour les choses. Les expressions les plus choisies & les plus brillantes, si elles sont dépourvues de sens, ne doivent être regardées que comme un sens vuide & méprisable qui n'a rien que de ridicule & d'insensé. Au contraire, ajoute Quintilien, il faut faire cas des raisons & des pensées solides, quoique destituées de tout ornement; parce que la vérité par elle-même, de quelque manière qu'elle se montre, est toujours aimable.

(42) *Mêmes expressions & toujours mêmes rimes.*

Tout ce morceau eſt emprunté de M. de Saint-Évremond, dans la lettre au Maréchal de Créquy.

(43) *Vient un je ne ſais quoi qu'ils appellent penſée.* Quoique certains auteurs, dit M. Rollin, mettent une grande diverſité dans leurs penſées, il y règne cependant un certain tour un peu trop uniforme, qui termine la penſée par un trait court & vif en forme de ſentence, & qui ſemble avoir ordre de s'emparer de la fin des périodes, comme d'un poſte qui lui appartient, à l'excluſion de tout autre. Ces ſortes de traits étoient, ſelon Sénèque, inconnus à l'antiquité, & ſemblent par leur affectation étudiée, placés dans la ſeule vue de mandier l'applaudiſſement: ils ne laiſſent pas cependant de donner beaucoup de grace, & même beaucoup de force au diſcours, pourvu qu'on les y emploie avec retenue & avec diſcernement. *Manière d'étudier & d'enſeigner les Belles-Lettres. Tom.* 3.

(44) *Auſſi doux que Waller.* Ce poëte s'eſt fait généralement admirer par la délicateſſe & par l'élévation de ſon génie. Ses vers ont une douceur & une harmonie qui lui eſt particulière. Il étoit fort lié avec la Ducheſſe de Mazarin, & avec M. de Saint-Évremond. M. de la Fontaine, qui entretenoit auſſi commerce avec lui, l'appelle l'Anacréon d'Angleterre. Voluptueux comme ce poëte, l'amour qu'il avoit pour le plaiſir, ne lui permit jamais de faire de longs Ouvrages. Il ſembloit qu'il n'écrivît que pour ſon amuſement, celui de ſa maitreſſe & de ſes amis. Les Anglois le comptent parmi les poëtes lyriques, & le regardent en ce genre comme un des meilleurs de leur

nation. Il fit cependant sur la fin de sa vie, qui fut très-longue, un poème sur l'amour divin en six Chants, & quelques autres poésies pieuses. *Extrait de l'Abrégé de sa vie, qui se trouve à la tête de ses Œuvres.*

(45) *Aussi fort que Denham.* Denham s'est rendu célèbre par un poème intitulé : *Cooper's hill.* C'est la description des bords de la Tamise, aux environs de Londres, qu'on découvre du haut de la montagne, dont le poème tire son nom. Quelques critiques en trouvent le style dur & raboteux; mais tous conviennent que les pensées en sont d'une force & d'une élévation surprenante. Ses autres poésies ne sont pas de la même beauté.

(46) *Que votre poésie, & forte & naturelle.* Ces quatre vers sont de ce même Denham, & sont cités par M. de Voltaire dans son Essai sur le Poëme Épique. Ils m'ont paru si beaux, que j'ai cru qu'on ne seroit pas fâché de les retrouver ici.

(47) *Un bon esprit le doit aux préceptes de l'art.* C'est proprement pour l'élocution, dit Quintilien, que l'art est nécessaire, car le reste dépend plus de la nature. Mais quand on a étudié à fond la langue dans laquelle on écrit, que par une lecture exacte & sérieuse des bons auteurs, on s'est fait un fond de riches expressions, mais sur-tout qu'on s'est rempli l'esprit des connoissances nécessaires à son sujet, la diction ne coûte presque rien. Quand on compose, il en est alors des mots comme des domestiques dans une maison bien réglée; ils n'attendent pas qu'on les

appelle, ils se présentent d'eux-mêmes, & sont toujours prêts au besoin. *Liv.* 8, & *Cic. de Oratore*, *L.* 3.

(48) *Et que l'expression soit l'écho de l'esprit. Rebus accommodanda compositio, ut asperis asperos etiam numeros adhiberi oporteat, cum dicente æquè audientem exhorrescere.* D'où il est aisé de voir, comme le remarque ailleurs Quintilien, de qui j'ai tiré ce passage, qu'il n'y a point de mots, quelques durs qu'ils paroissent par eux-mêmes, qui, placés à propos par une habile main, ne puissent contribuer à l'harmonie du discours, comme dans un bâtiment les pierres les plus brutes & les plus irrégulières y trouvent leur place. *L.* 9, c. 4.

(49) *Camille dans un champ, qui court, vole & fend l'air.* M. Pope a tiré cette idée de Virgile.

*Illa vel intactæ segetis per summo volaret*
*Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas.*
Enéid. l. 7. v. 808.

(50) *Par les divers accens du fameux Timothée.* Il étoit Milésien, fils de Tersandre, aussi célèbre Musicien. Il ajouta à la Harpe la dixième & la onzième corde. Ce que M. Pope dit du pouvoir de la musique sur le cœur d'Alexandre, est confirmé par les anciens auteurs. Ils en rapportent encore plusieurs autres exemples, qui semblent si bien prouvés, qu'il n'y a que les Musiciens de nos jours qui aient intérêt de les révoquer en doute.

(51) *J'abhorre un envieux, je méprise un flatteur.*

Soyez ou plus, ou moins, ou aussi habile, écrivoit Pline le jeune à un de ses amis, vous avez également intérêt à louer celui qui vous surpasse, que vous surpassez, ou qui vous égale : celui qui vous surpasse, puisque vous ne pouvez mériter de louanges s'il n'en est pas digne : celui que vous surpassez ou qui vous égale, puisque la gloire qui lui revient rehausse nécessairement la vôtre. *Liv.* 6, *Épît.* 17.

(52) *Condamner un écrit sur une minutie.* Virgile en est-il moins admirable pour être tombé dans quelque méprise, comme lorsqu'il met des cèdres en Italie, des cerfs en Afrique, & des crins sur le cou des serpens, aussi-bien que sur ce qu'il dit du sacrifice de Didon, suivant l'usage des Romains, ou de l'immolation d'un taureau à Jupiter ? De semblables fautes n'échappent aux bons auteurs, dit le P. Rapin, que parce que leur esprit, occupé des grandes idées, ne peut descendre jusqu'aux petites.

(53) *Tout s'aggrandit de même aux yeux des ignorans.* Les merveilles, dit un auteur, fuient devant des yeux savans.

(54) *Différens préjugés entés sur la nature.* Les différentes passions des hommes, leur condition, leurs emplois, leurs qualités, leurs inclinations, leurs liaisons, leurs études, leur patrie & leurs engagemens, mettent de fort grandes différences dans les idées qu'ils conçoivent des choses, & leur font souvent penser aujourd'hui de très-bonne-foi le contraire de

ce qu'ils pensoient hier. Il est donc de la sagesse de bien connoître le caractère, la profession, & sur-tout les intérêts d'un Auteur, pour faire le discernement de ce qu'on peut attribuer à différens préjugés, d'avec ce que la liberté & le dégagement d'esprit, lui eût dicté en d'autres circonstances & en d'autres situations. *Jugement des Savans, Tome premier.*

(55) *Aux modernes ceux-ci donnent la préférence.* Les uns pleins de chagrin contre leur siècle, mettent les anciens bien haut uniquement pour rabaisser leurs contemporains. C'est d'ailleurs un moyen assuré de faire éclater son érudition : les louanges qu'on donne aux célèbres auteurs de l'antiquité, supposent qu'on les entend parfaitement. Les autres, au contraire, plus jaloux de la réputation de bel-esprit, que de celle de savant, croiroient faire tort à leur propre gloire, s'ils accordoient aux anciens quelque supériorité sur les modernes; & c'est ainsi que le même amour-propre jette les hommes dans des partis entièrement opposés. *Voyez Fontenelle, Digression sur les Anciens & les Modernes. & la Recherche de la Vérité, I. Partie.*

(56) *Tous les siècles ainsi plus ou moins éclairés.* Un auteur a remarqué que dans tous les siècles les grands hommes ont été contemporains, & que les arts & les sciences y sont arrivés à leur plus grande splendeur, par un progrès subit, & qu'ils ne se sont soutenus dans cet état florissant que pendant un petit nombre d'années: non-seulement les plus grands peintres de toutes écoles ont vécu dans le même-tems, mais ils ont été les contemporains des grands poëtes leurs compa-

triotes. Les tems où les arts ont fleuri se sont encore trouvés féconds en grands sujets dans toutes les sciences, dans toutes les vertus & dans toutes les religions. *Voyez Velleius Paterculus, Lib. I, & l'Auteur des Réflexions Critiques sur la Poësie & la Peinture, tom. 2, Sect. 3.*

(57) *Sur le nom de l'Auteur décide de l'ouvrage.* Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un ouvrage parfait, que d'en faire valoir un médiocre, par celui qu'on s'est déja acquis. *La Bruyère, Caractères de ce siècle.*

(58) *Qu'un Seigneur libéral s'en déclare le père.* L'idée qu'on a des Grands, de l'élévation de leurs sentimens, & sur-tout de leur éducation, en impose souvent sur leurs ouvrages : mais ce préjugé ne dure que pendant leur vie; la mort les remet dans l'égalité commune; & les critiques ne les épargnent pas plus que les autres, dès qu'ils n'ont plus rien à espérer d'eux.

(59) *Nos enfans, héritiers de la même foiblesse.* Il n'y a personne, dit M. de Fontenelle, qui n'entre tout neuf dans le monde, & les sottises des pères sont perdues pour les enfans.

(60) *Autrefois fourmilla de fougueux Scholastiques.* Les Anglois se glorifioient autrefois d'avoir seuls fourni plus de commentaires sur le maître des sentences, que tout le reste de l'Europe. Un de leurs Écrivains soutient que la scho-

lastique étoit en usage parmi eux long-tems avant qu'elle fût connue dans l'Université de Paris, & qu'ils l'avoient emporté sur toutes les autres nations, par la subtilité de leurs raisonnemens, & par l'artifice de leurs disputes. Heureusement nous n'avons plus aucun intérêt de leur disputer une prééminence qu'ils font aujourd'hui gloire d'abandonner. *Voyez les Jugemens des Savans.*

(61) *Il sembloit que la foi, soumise à leur pouvoir.* Si la Théologie souffrit pendant plusieurs siècles des vaines subtilités de la Logique, & du défaut de méthode si justement reproché aux sectateurs d'Aristote, n'a-t-elle rien à craindre aujourd'hui de cet esprit de systême, de Métaphysique, & même de Géométrie, que la Philosophie de Descartes a introduit parmi quelques-uns de nos Théologiens?

(62) *Tout homme de parti n'estime d'ordinaire.* Ces sortes de jugemens se font souvent de bonne foi. On n'y pense pas, dit l'auteur de la Recherche de la vérité; mais l'amour-propre y pense pour nous, & sans que nous nous en appercevions; car il en est de cet amour-propre comme de la chaleur qui est dans le cœur de l'homme, & qui ne se sent pas, quoiqu'elle donne le mouvement à toutes les parties du corps.

(63) *Sur l'illustre Dryden.....* Dryden est regardé comme le plus grand Poëte d'Angleterre, du moins par le prodigieux nombre de vers qui sont sortis de sa plume. On l'accuse d'avoir quelquefois abusé de sa facilité. Il est plein d'inégalités: mais dans ceux de ses

ouvrages où il s'est le plus négligé, on le plaint quelquefois, dit un homme d'esprit de son pays, mais on l'admire toujours. Nous avons de lui quelques tragédies, & un grand nombre de comédies. Il a traduit en Vers plusieurs Poëtes Latins. Sa traduction de Virgile lui a fait un honneur infini dans sa nation. Il avoit eu des pensions considérables de la cour; mais sur la fin de sa vie, les cabales de ses ennemis, peut-être même sa mauvaise conduite, les lui firent retrancher, & il est mort dans la misère. Ses ouvrages font trois volumes *in-folio*, sans compter les Fables qui sont *in*-8, & qui sont très-estimées.

(64) *Des Blackmores nouveaux*. Le Chevalier Richard Blackmore est le Scudéry d'Angleterre. Il a écrit plusieurs Romans en Vers sous le titre de Poëme Épique. Il enfantoit, dit-on, tous les ans un gros volume. On prétend cependant qu'il a fait un poëme sur la création, qui mérite d'être lu. C'est un ouvrage philosophique dans le goût de Lucrèce, mais dont les principes n'ont rien de conforme à ceux du Poëte Épicurien.

(65) *Des Milbournes jaloux*. L'auteur des Remarques sur la Dunciade de M. Pope, l'appelle le plus ingénieux de tous les critiques, parce que s'étant avisé d'écrire contre la traduction de Virgile par Dryden, il fit la justice à ce grand Poëte d'en publier en même-tems une autre de sa façon; elle fut trouvée si pitoyable, qu'elle ne servit qu'à faire éclater la gloire de Dryden & la honte de son critique.

(66) *Les enfers irrités vomiront un Zoïle.* La mémoire de Zoïle a été si odieuse, par cette fureur avec laquelle il s'acharna sur les plus fameux auteurs, tels que Platon & Isocrate, mais sur-tout Homère, que personne ne s'est soucié de conserver ni ses ouvrages, ni l'histoire de sa vie. On sait seulement que sa mort a été violente; & ce qu'il y a de plus étonnant, une punition des injustes emportemens de sa critique.

(67) *Un langage correct au tems de nos ayeux.* Cela ne peut être vrai que par rapport aux Langues qui n'ont pas encore acquis toute leur perfection. Dans les tems même où les Langues Grecques & Latines ont été les plus corrompues, les Écrivains qui avoient composé dans l'âge où elles étoient dans toute leur force & leur pureté, ont toujours été admirés. Quoiqu'aujourd'hui le style des Italiens soit fort différent de celui de Machiavel & de Guichardin, les bons Auteurs du siècle de Léon X ne sont point vieillis pour eux, & l'Abbé Fontanini nous assure que tous les gens de bon goût de sa nation les préfèrent à leurs contemporains. On peut dire par la même raison, que quand la Langue Françoise viendroit à se corrompre, les illustres Écrivains du siècle de Louis le Grand seront toujours l'admiration de ceux-là même qui ne pourroient les imiter. *Voyez les Réflexions critiques sur la Poësie & la Peinture*, vol. 2, p. 406, & *Fontanini, Lettera sulla Eloquenza Italiana.*

(68) *Bientôt, comme Chaucer, blessera nos oreilles.* Chaucer vivoit dans le quatorzième siècle. Son langage a tellement vieilli, que les Anglois d'aujourd'hui

ne l'entendent presque plus. Il a composé un assez grand nombre de contes en Vers. C'est l'Arioste des Anglois, un esprit riant & fécond, mais peu réglé. Ses compatriotes admirent l'enjouement & la naïveté de ses narrations. Mais il les égaie souvent aux dépens des Moines, & quelquefois même aux dépens de la pudeur.

(69) *Plus on donne au Public, plus le Public exige.* C'est ce que M. de Saint-Évremond exprime admirablement bien en parlant de Corneille : il est, dit-il, si admirable en quelques-unes de ses Pièces, qu'il ne se laisse pas souffrir ailleurs médiocre. Ce qui n'est pas excellent en lui, me semble mauvais ; moins pour être mal, que pour n'avoir pas la perfection qu'il a su donner à d'autres choses. Ce n'est pas assez à Corneille de nous plaire légèrement, il est obligé de nous toucher : s'il ne ravit nos esprits, ils emploieront leurs lumières à connoître avec dégoût la différence qu'il y a de lui à lui-même ; &, pour nous avoir plu trop souvent, il s'est imposé la loi de le faire toujours.

(70) *Il l'obtient avec peine, & le perd aisément.* On ne feroit pas tant de cas de la réputation, si on faisoit réflexion sur l'injustice des hommes à l'établir, ou à la détruire.

(71) *Tout auteur peu loué, loue avec répugnance.* Nous ne louons ordinairement de bon cœur que ceux qui nous admirent.

(72) *De ce rien séduisant qu'on nomme renommée.*

Qu'est-ce donc en général que cette estime, & cette réputation dont on est si follement jaloux ? Dans ceux qui nous l'accordent, un jugement fondé sur la vue d'une petite partie de nous-mêmes, & sur l'ignorance de tout le reste. Dans nous-mêmes, ce n'est qu'un sentiment de joie confus & injuste, qui nous fait oublier toutes nos nos foiblesses & nos imperfections, pour ne nous laisser voir que par le seul endroit par lequel nous avons surpris l'estime du Public.

(73) *Point de grace, sur-tout, à ces infâmes rimes.* J'ai été obligé de changer ici trois ou quatre Vers, dans lesquelles, du moins au jugement de toutes les personnes que j'ai consultées, en condamnant l'obscénité, sembloit tomber dans le défaut même qu'il blâmoit. Mais aussi faut-il convenir qu'il n'y a rien de plus chaste que la Langue Françoise : cette même raison m'a obligé de retrancher encore ailleurs deux comparaisons.

(74) *Le Monarque, endormi dans sa molle indolence.* L'auteur parle ici de Charles II, dont le caractère est assez connu. Le Vicomte de Rochester disoit de lui, qu'il n'avoit jamais rien dit de mal, ni jamais fait rien de bien.

(75) *Le Ministre d'État bravant le spectateur.* M. Pope parle apparemment ici de Villiers, Duc de Buckingham, connu pour être l'auteur de deux Comédies admirablement bien écrites. Le sujet de l'une est tiré des nouvelles de Cervantès : & l'autre est intitulée : *le Rehersale*, ou la *Répétition*, est une parodie très-

ingénieuse des pièces de théatre qui avoient paru de son tems.

(76) *Un Monarque étranger.* Guillaume III, Prince d'Orange, étoit d'un caractère tout opposé à celui de son prédécesseur. Élevé dans le bruit des armes, son oreille, dit un Historien Anglois, n'étoit sensible à d'autre harmonie qu'à celle des tambours & des trompettes. Il ne montra jamais de goût pour les Beaux-Arts, ni d'estime pour ceux qui s'y distinguoient. *History of England in two vol.*

(77) *A l'Église, à l'État une étoile fatale.* Dans la crainte que ceux qui ignorent jusqu'où va la liberté angloise, ne soient tentés de croire que j'aurois peut-être un peu chargé ce portrait; je ne puis m'empêcher d'avertir que j'ai suivi, depuis le Vers 228 jusqu'au 280, l'Anglois mot pour mot.

(78) *Et la contagion gagna tous les esprits.* Les Anglois prétendent que le grand nombre de libertins qui se trouvent parmi eux ne doit pas faire déshonneur à leur nation, puisqu'il n'y a, disent-ils, que ceux-là même qui seroient hypocrites ailleurs, qui soient libertins en Angleterre.

(79) *Mais n'allez pas aussi, vainement ridicules.* Un auteur sérieux n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les extravagances, de toutes les saletés, de tous mauvais mots que l'on peut dire, & de toutes les ineptes applications que l'on peut faire de quelques endroits

de fon ouvrage, & encore moins de les fupprimer. Il eft convaincu que, quelque fcrupuleufe exactitude qu'on ait dans la manière d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaifans, ou l'injuftice des gens mal-intentionés, eft inévitable, & que fouvent les meilleures chofes ne leur fervent qu'à leur faire dire une fottife. *La Bruyère, Caractères de ce fiècle.*

(80) *Fort fouvent plus de mal qu'un menfonge poli.* L'incivilité peut quelquefois paffer à la faveur de la vérité, mais jamais le menfonge à la faveur de la politeffe: auffi M. Pope ne veut-il dire autre chofe, finon que lorfqu'on veut guérir l'efprit, c'eft très-mal s'y prendre que de bleffer le cœur; & que la vérité fouffre quelquefois autant de la chaleur de fes défenfeurs, que de la malice de fes ennemis.

(81) *Dépofe adroitement l'air & le ton de maître.* Tout homme qui veut nous apprendre quelque chofe que nous ignorons, prétend dès-lors avoir plus de lumières que nous, du moins fur le point dont il eft queftion entre lui & nous. Ainfi, il préfente en même-tems deux idées défagréable; l'une, que nous manquons de lumières; l'autre, que celui qui nous inftruit nous furpaffe en intelligence. La première nous humilie, la feconde irrite & excite notre jaloufie: & cette difpofition fecrette nous rend tout-à-la-fois odieux & la vérité qu'on nous enfeigne, & le maître qui voudroit nous l'enfeigner. *Nicole, du moyen de conferver la paix.*

(82) *Et je hais tout efprit qui veut regner fur moi.*

Il y a naturellement dans le cœur de l'homme, je ne sais quoi de grand, de noble & d'élevé, qui fait qu'il ne peut rien souffrir au-dessus de lui. C'est pourquoi nous relevons volontiers, dit Quintilien, ceux que nous trouvons abattus, ou qui s'abaissent eux-mêmes, parce que cela nous donne un air de supériorité; & que cet état d'abaissement ne laissant plus lieu à la jalousie, un sentiment naturel de bonté en prend aussitôt la place. Au contraire, celui qui se fait trop valoir blesse notre orgueil, en ce que nous croyons qu'il nous rabaisse & nous méprise, & qu'il ne semble pas tant s'élever lui-même, que faire descendre les autres au-dessous de lui. *Instit. lib. xi, cap.* 1.

(83) *Mais pour vous, quelquefois, aimez à vous dédire.* Après avoir manqué la première gloire, qui consiste à suivre toujours la vérité, la seconde est de revenir à la vérité, lorsqu'on reconnoît qu'on s'est trompé. L'aveu de ses erreurs suppose, dans celui qui le fait, un mérite non commun, une élévation d'ame qui sent bien que ses pertes ne sont point capables de lui faire de tort. Au lieu qu'un petit esprit qui ne peut se dissimuler sa pauvreté, n'a garde de rien hazarder, ni de rien perdre volontairement du peu qu'il possède.

(84) *Critiquer un Seigneur, c'est lui faire une injure.* Si la vérité défend de flatter les grands, la prudence permet quelquefois de respecter en silence leurs foiblesses. Car il n'est pas sûr, disoit un savant en parlant de l'Empereur Adrien, de se commettre avec un au-

teur, qui a trente légions ſur pied pour ſe venger, ou pour ſe défendre.

(85) *Sincère, mais ſans fiel, laiſſez à la ſatyre.* Comme les flatteurs ſe brouillent avec le public, pour vouloir trop plaire aux particuliers; il arrive auſſi que les faiſeurs de ſatyres ſe brouillent quelquefois avec les particulers, en voulant trop plaire au public. *Le P. Rapin.*

(86) *Lâchement prodiguer l'encens faſtidieux.* Quelqu'outrées que ſoient les louanges, il eſt bien difficile, dit M. de Fontenelle, qu'elles manquent de vraiſemblance, pour ceux à qui elles s'adreſſent. On en rabat ſeulement quelque choſe, pour les réduire à une meſure un peu plus raiſonnable. Mais à la vérité on n'en rabat guère, & on ſe fait à ſoi-même bonne compoſition. On croit ſouvent mériter des louanges qu'on ne reçoit pas; & comment ne croiroit-on pas mériter celles qu'on reçoit? *Dialogue des Morts.*

(87) *C'eſt un ſabot qui dort ſous le fouet qui l'agite.* Cette comparaiſon ne ſera pas du goût de tout le monde; mais on ne peut condamner ici l'auteur, qu'on ne condamne en même tems Virgile, qui s'en eſt ſervi pour nous donner une idée du trouble & de l'agitation d'une Princeſſe : c'eſt au ſeptième Livre de l'Énéide.

*Ceu quondam torto volitans ſub verbere turbo*
*Quem pueri magno in gyro vacua atria circum*
*Contenti ludo exercent. Ille actus habena*
*Curvatis fertur ſpatiis : ſtupet inſcia turba,*

*Impubesque manus, mixta volubile buxum;*
*Dant animos plagæ....*

Mais je n'ai pu m'empêcher de changer les deux Vers suivans. M. Pope y comparoît les misérables poëtes usés à une *Rosse*, qui ne manque jamais de hausser le pas après avoir bronché. Le mot de *Jade*, qu'on ne peut rendre en notre Langue, que par celui de rosse & d'haridelle, dont on ne se sert jamais en Anglois que pour exprimer un cheval ruiné ou une femme méprisable par sa malpropreté, ou par ses mœurs, fait une peinture qu'aucun François ne me saura mauvais gré de lui avoir épargnée. Je me flatte d'ailleurs que celle que j'y substituée, rend assez bien la pensée de l'auteur.

(88) *D'un cerveau sans chaleur pitoyables enfans.* J'ai supprimé encore ici une comparaison, qui a paru contraire à la modestie & à la bienséance de notre Langue.

(89) *Un pédant, enivré de sa vaine science.* Il est une ignorance vuide de choses beaucoup moins méprisable, que cette ignorance remplie d'erreurs & d'impertinences que l'on appelle fort souvent science dans le monde. Au reste, ces quatre Vers sont de Despréaux, Sat. 4. M. Pope les a empruntés presque mot pour mot; & je ne pouvois mieux faire que de les rendre à leur auteur.

(90) *Jusqu'aux Contes d'*Urfey. Outre l'ouvrage dont

dont il eſt queſtion, Urfey a écrit pluſieurs Comédies qui lui ont fait peu d'honneur. On prétend qu'il avoit du génie pour ces eſpèces de Vaudevilles, que les Anglois appellent ballades. Il a vécu long-tems, & n'a ceſſé de rimer qu'en ceſſant de vivre.

(91) *Garth* du *Diſpenſary.* C'eſt un poëme héroï-comique en ſix Chants, intitulé : le *Diſpenſary*, du nom d'une célèbre apothicairerie, fondée dans le collége des Médecins de Londres, pour le ſoulagement des pauvres. Samuel Garth, Docteur en Médecine, entreprit cet ouvrage dans le deſſein de tourner en ridicule ceux de ſes confrères qui ſe joignirent aux Apothicaires pour faire tomber un établiſſement ſi utile au public. Ce poëme eſt rempli d'une ſatyre très-vive & très-piquante contre les abus de la Médecine, & les preſtiges de ſes divers ſuppôts. Les mauvais auteurs, & les prétendus beaux-eſprits de ſa Nation n'y ſont pas plus épargnés. Rien n'eſt plus riant, ni plus neuf, que ſes deſcriptions, mais on les trouvera peut-être un peu trop chargées, à la manière Angloiſe. Tous les objets m'en ont paru parfaits & finis dans leur genre : je ne ſais cependant s'ils concourent également à la beauté du tout, ou, pour mieux dire, s'ils font un tout : on pourra y trouver plus de fineſſe & de penſée que dans le Lutrin ; mais je doute que la compoſition en paroiſſe auſſi ſage & auſſi régulière que celle du Poëte François. Dans Boileau, l'héroïque & le comique ſont, pour ainſi dire, entrelaſſés avec tant d'art, qu'on n'y apperçoit jamais l'un ſans l'autre ; & que deux genres ſi oppoſés ſemblent ſe prêter réciproquement des graces mutuelles ; au lieu

que le Poëte Anglois se jette quelquefois dans des plaisanteries si basses, ou dans des digressions si savantes, qu'on perd à tout moment son dessein de vue, & que tour-à-tour on s'imagine lire un poëme, ou purement comique, ou purement sérieux.

(92) *Denis, sans se parer d'un pouvoir affecté.* L'auteur veut parler ici de Denis d'Halicarnasse. Il n'est pas sûr, cependant, que les fragmens de critique qui portent son nom, soient de ce célèbre Historien; mais tous conviennent qu'ils sont remplis d'une critique très-fine & très-judicieuse. Par les ouvrages qui nous en restent, il ne paroît point qu'il eût fait un Commentaire entier sur Homère: mais il en avoit expliqué beaucoup de passages, & ses explications peuvent être regardées comme une méthode sûre pour arriver à l'intelligence des autres.

(93) *Pétrone, plein de sel & d'un vif enjouement.* Il est étonnant que l'auteur, après ce qu'il nous a dit, Chant 3, pag. 163, ait pu tomber dans une contradiction aussi dangereuse que celle de louer, sans correctif, un auteur tel que Pétrone. Ignoroit-il que ses peintures sont si licentieuses, & ses descriptions si passionnées, que, de l'aveu de M. de Saint-Évremond, son admirateur, elles inspirent le libertinage & la débauche. On ne peut donc s'empêcher, à l'exemple du P. Jouvency, d'avertir ici les jeunes gens, que l'affreuse impureté qui fait le fond de ses ouvrages, est bien plus capable d'allumer les passions, & de corrompre le cœur, que la pureté d'expression qu'on y admire, & quelques traits de fine critique qui n'y sont

jettés qu'en passant, ne sont propres à polir l'esprit & à former le jugement.

(94) *Et les Moines marchant sur les traces des Goths.* Dans ces siècles d'ignorance les Moines furent les seuls qui montrèrent du goût & de l'amour pour les Belles-Lettres. Il est donc de la reconnoissance de les louer du travail & de l'application avec lesquels ils nous ont transmis les célèbres auteurs de l'antiquité, & de la justice de rejetter sur le malheur des tems où ils vivoient, tout ce qu'il y a de barbare & de grossier dans leurs écrits.

(95) *Par le bien & le mal illustre dans l'Histoire.* L'Abbé Marsolier, Traducteur de quelques ouvrages d'Érasme, a employé son éloquence pour le justifier dans une apologie adroite & bien écrite : le P. de Tournemine, Jésuite, la réfuta solemnellement par les Lettres même d'Érasme. Cette réfutation parut en France, & fut réimprimée en Hollande. Un Augustin déchaussé donna aussi au public une ample *Critique de l'Apologie d'Érasme.* M. Bossuet, dans son *Histoire des Variations*, après nous l'avoir représenté comme suspect en matière de foi, abandonne néanmoins sa mémoire au jugement de Dieu. S'il n'est pas permis de le louer comme Théologien, on ne peut au moins lui refuser la gloire d'avoir beaucoup contribué au rétablissement des Lettres.

(96) *Au tems du grand Léon.* Le Pape Léon X, & Côme de Médicis, furent les restaurateurs des Lettres en Italie, comme François I le fut en France.

(97) *Vida fait entendre sa voix.* Jérôme Vida, mort Évêque d'Albe en 1500, a fait un art poétique qui est généralement estimé. La versification en est noble, il y règne un bel ordre. Mais on lui reproche de parler plutôt en poëte qu'en maître qui donne des préceptes, & d'y avoir moins cherché à instruire qu'à plaire. L'auteur l'appelle ici, *des conseils éternels grand & sage interprete*, parce qu'il a composé un poëme sur la mort de Jésus-Christ, intitulé : la *Christiade*, qui est, à dire vrai, le moins parfait de ses ouvrages. Il y a cependant beaucoup d'invention, ou, pour mieux dire, il n'y en a que trop. On y voit le sacré & le profane mêlés ensemble, & les fictions des poëtes confondues avec les oracles des prophètes. Mais tel étoit alors le goût de son pays. Vida ne laissoit pas d'être versé dans la science Ecclésiastique, & on a eu de lui plusieurs ouvrages qui ne font pas moins d'honneur à sa piété qu'à son érudition. *Voyez les Jugemens des savans.*

(98) *Le lierre du Critique au laurier du Poëte.* Je ne sais sur quelle autorité M. Pope se fonde, pour donner aux Critiques une couronne de lierre ; je n'en trouve aucun exemple dans l'antiquité. Servius & les autres Commentateurs que j'ai consultés sur le vers de Virgile,

*Pastores, hederâ crescentem ornate Poëtam.*
Eclog. 7.

ne disent point que l'usage fût de couronner les Critiques de lierre.

(99) *Tel étoit ce grand maître & de prose & de rime.* Mulgrave, Duc de Buckingham, dans un petit poëme qui a pour titre: *Essai sur la poésie.* On a encore de lui quelques poésies & des Mémoires historiques, dont le tour & la politesse marquent un goût exquis. Il se piquoit de devoir tout à son propre génie. On assure néanmoins qu'il méprisoit plutôt les Lettres, qu'il ne les ignoroit.

(100) *Tel étoit Roscomon.* Le Comte de Roscomon étoit Pair d'Irlande. La différence qu'il y avoit entre lui & le Duc de Buckingham, c'est que le dernier faisoit vanité de n'être point savant, & que le premier l'étoit réellement sans en tirer vanité. Il nous reste de lui une traduction en vers de l'Art poétique d'Horace, un poème intitulé: *Essai sur la manière de traduire en vers*, & quelques autres poésies qui sont toutes marquées au bon coin.

(101) *Tel Walsh, des doctes Sœurs le juge favori.* Jonhson, Imprimeur à Londres, a donné six volumes d'œuvres mêlées. C'est là seulement qu'on trouve les restes inestimables du sieur Walsh. Quoique ses compositions soient très-exactes, elles ont un air libre & négligé, qui leur donne une grace & une douceur singulières. C'est dommage que le respect qu'il avoit pour le public, l'ait engagé à supprimer plusieurs de ses pièces, dans lesquelles tout autre que lui n'auroit peut-être aucun défaut.

(102) *La gloire n'a pour moi que de foibles attraits.* Les grands génies reçoivent la réputation lorsqu'elle

vient à eux; mais ils ne courent point au-devant d'elle. Les belles choses sont si naturelles, qu'ils ne s'en apperçoivent presque point. Comme elles leur coûtent peu, ils les font peu valoir; au lieu qu'un esprit borné qui se défie de ses forces, à qui le beau échappe comme par hazard, & qui ne le trouve, pour ainsi dire, que hors de lui-même, saisit ardemment tout ce qui le relève, dans la crainte de n'en plus trouver l'occasion, & se persuade toujours que le public lui doit des applaudissemens proportionnés à la peine & au travail que ses ouvrages lui ont coûté.

FIN.

# LA BOUCLE
## DE
## CHEVEUX ENLEVÉE,
## POËME HÉROÏ-COMIQUE.

*Traduit en Vers par M. MARMONTEL.*

# A MADAME FÉMOR.

MADAME,

*Comme j'ai l'honneur de vous dédier ce petit Ouvrage, il ſeroit inutile de diſſimuler que j'en fais quelque cas. Vous ſavez qu'il n'a été composé que pour amuſer de jeunes Dames d'un eſprit bien fait, & toujours prêtes à rire*

*des petites folies de leur sexe, & même des leurs. J'en donnai d'abord en secret quelques copies, qui bientôt se multiplièrent; mais un Libraire se préparant à en faire imprimer un exemplaire qui étoit très-défectueux, vous eûtes la bonté de consentir que je lui donnasse l'original même, pour le rendre public; ce qui m'engagea à retoucher mon poème, ou plutôt à l'achever, parce qu'il étoit alors sans* Machine.

La Machine, *Madame, est un terme inventé par les Savans, pour exprimer l'action des Divinités, des Anges, ou des Démons; c'est ce qui constitue le merveilleux du poème. Car les Poëtes ressemblent un peu aux Dames, qui ont le talent de grossir les plus petites choses.*

*La Machine que j'ai employée vous paroîtra nouvelle & un peu étrange, l'ayant empruntée du systéme des Cabalistes. Savez-vous bien, Madame, ce que c'est que les Cabalistes? Il faut que vous fassiez connoissance avec eux. Celui qui vous les fera mieux connoître, sera un Auteur François, dans son livre intitulé:* Le Comte de Gabalis, *qui, par son titre & par sa construction, ressemble tellement à une historiette, que je connois quelques femmes*

qui, sans y entendre finesse, l'ont lu comme un roman ordinaire.

Or, ce Comte de Gabalis vous apprendra que les quatre élémens sont peuplés d'esprits appelés Sylphes, Gnômes, Nymphes, Salamandres. Les Gnômes sont les démons qui logent dans la terre, & qui sont, dit-on, des esprits très-malfaisans. L'eau est le séjour des Nymphes, comme le feu est celui des Salamadres. A l'égard des Sylphes qui sont répandus dans l'air, ce sont les plus jolies & les plus aimables créatures du monde. On assure qu'on peut aisément lier commerce avec eux, à une certaine condition, qui, à la vérité, ne convient pas à tout le monde : c'est d'être excessivement chaste.

Ce systême des esprits est exposé dans mon premier Chant. Tout ce qui est contenu dans les autres Chants est également fabuleux, à l'exception, MADAME, de l'enlèvement de votre charmante boucle de cheveux, qui, comme vous savez, est une aventure un peu plus réelle que leur métamorphose. Tous les héros du poème ne sont pas moins des êtres imaginaires que les esprits aériens qui y agissent. Belinda

*même ne vous ressemble que par la beauté & les agrémens.*

*Si je pouvois me flatter que mes vers eussent une partie de vos graces, je réunirois, comme vous, tous les suffrages, & je serois goûté au moins d'une moitié du monde. Quelque soit mon sort, je me saurai toujours bon gré d'avoir trouvé cette heureuse occasion de vous témoigner publiquement l'estime & le respect avec lequel je suis,*

MADAME,

*Votre très-humble & très-obéissant serviteur,*

ALEXANDRE POPE.

# LA BOUCLE DE CHEVEUX ENLEVÉE.

## CHANT PREMIER.

D'UN amoureux larcin je chante l'origine,
Et les triſtes effets d'une audace badine.
Muſe, adreſſe à C** ces vers que je lui doi,
Belinde les lira : c'en eſt aſſez pour moi.
Mon ſujet eſt léger, mais la gloire où j'aſpire,
C'eſt que l'un m'applaudiſſe, & que l'autre m'inſpire.
O Déeſſe, apprends-moi quel motif étonnant
Arma contre une Belle un Lord tendre & galant.
Dis-moi par quelle force encor plus inconnue,
Contre de tels aſſauts elle fut ſoutenue.
Dans de ſimples mortels que de témérité!
Dans des cœurs amoureux quelle inhumanité!
Des rideaux le ſoleil colorant la ſurface,
Ouvre à regret des yeux dont la beauté l'efface;
Des ſonnettes déja le bruit a retenti;
L'amant qui ne dort point ſe réveille à midi:
Le doguin en bâillant s'allonge & ſe trémouſſe,
Et la montre répond au doigt qu'elle repouſſe.

Mais Belinde eſt encor dans les bras du repos :
Un Sylphe complaiſant lui verſe des pavots.
Le ſonge du matin qu'il conduit auprès d'elle,
Voltigeant ſur ſon front le couvre de ſon aîle.
Belinde à ſon chevet croit voir un Adonis :
Moins brilland dans un bal paroiſſent nos Marquis :
Soudain elle rougit, un ſonge m'épouvante :
Le jeune homme approchant ſa bouche ſéduiſante,
L'applique à ſon oreille, & lui tient ce diſcours :
O ! toi, dont les appas font naître mille amours,
Jeune & chaſte beauté, ſur qui veillent ſans ceſſe
Mille habitans de l'air que ta gloire intéreſſe ;
Si tout ce qu'on te dit des Sylphes, des Lutins,
Put frapper au berceau tes eſprits enfantins,
Et cauſer quelque trouble à ton ame craintive,
Prête à la voix d'un Sylphe une oreille attentive :
Ouvre les yeux ſur toi, reconnois ta grandeur,
Et des biens d'ici-bas foule aux pieds la ſplendeur.
Il eſt des vérités qu'ignore le vulgaire,
Mais l'œil de l'innocence en perce le myſtère :
Un enfant les pénètre, & contre cet écueil
Un Philoſophe altier voit briſer ſon orgueil.
Qu'épris de ſes erreurs le rébelle incrédule
Traite ces vérités de fable ridicule :
Il n'eſt que la pudeur, il n'eſt que la beauté,
Qui puiſſe ouvrir les yeux à leur douce clarté.
D'eſprits aériens un fidèle cortège
Aux ſpectacles, au bal, t'entoure & te protège.
Penſe à ces courtiſans à te ſuivre aſſidus,
Et le faſte des Rois ne t'éblouira plus.
Apprends que ces eſprits furent jadis des femmes :
La mort, d'un corps plus pur a revêtu leurs ames.

Quand vous perdez le jour, vos goûts ne meurent pas:
La joueuse aime l'ombre au-delà du trépas.
La Duchesse n'a plus ni carrosse, ni page.
Mais elle suit des Jeux un brillant équipage.
Votre esprit, qui conduit un mouvement vainqueur
Suit l'élément chéri qu'imitoit votre humeur:
L'altière, en Salamandre est métamorphosée,
Et monte avec le feu vers la sphère embrâsée;
Celle dont la douceur fit des amans heureux,
Habite avec les flots & s'écoule avec eux.
La prude est transformée en maligne Gnomide,
La coquette changée en légère Sylphide,
Voltige dans les airs sans s'arrêter jamais:
Mais connois les douceurs d'un sort si plein d'attraits;
Nous pouvons, dégagés d'une chaine mortelle,
Prendre à tous les momens une forme nouvelle,
Changer ainsi de sexe, & combler les désirs
D'une beauté qui fuit les terrestres plaisirs.
De soupirans en vain une foule l'assiège,
De ces chasseurs adroits notre main rompt le piége.
Nous savons arrêter l'amant qui la poursuit.
Qu'on la lorgne le jour, qu'on lui parle la nuit,
Toujours nous la rendons dédaigneuse, inflexible,
Quand même tout l'invite à devenir sensible,
Quand la danse l'anime, & quand de doux accens,
Amollissent son cœur & captivent ses sens,
Au zèle de son Sylphe elle doit sa victoire,
Et l'honneur, vain fantôme, en a toute la gloire.
Parmi vous il en est que le ciel en courroux
Livre aux empressemens d'un vieux Gnôme jaloux:
On les voit s'admirer, d'elles-mêmes éprises,
Le Gnôme, d'un rival craignant les entreprises,

Fomente leur orgueil, & de leurs courtisans
Il leur fait dédaigner les vœux & les présens:
Il a soin d'écarter tout ce qui peut leur plaire:
A l'aspect de l'étoile ou de la jarretière,
A l'approche d'un Duc, au seul nom d'un Milord,
Le Gnôme épouvanté fait un nouvel effort.
D'autres Gnômes, chargés d'un emploi moins stérile,
Président aux desseins d'une coquette habile:
Ils dirigent les yeux d'une tendre beauté,
Donnent à ses regards un air de volupté:
Et quand près d'un amant son petit cœur palpite,
Allument sur sa joue une rougeur subite.

De soins plus épurés un Sylphe est occupé.
Des dehors imposteurs le vulgaire frappé,
Prend pour l'égarement d'une Nymphe timide
Les pas mystérieux du Sylphe qui la guide.
D'un dédale rempli d'amoureux & d'amours,
Il lui fait sans danger parcourir les détours.
Ainsi, pour la guérir d'une vaine foiblesse,
D'un objet aussi vain il l'occupe sans cesse.
Quelle ingrate beauté verroit impunément
Un présent magnifique offert adroitement,
Si d'un rival actif la sage vigilance
N'arrêtoit les transports de sa reconnoissance;
Si, prodigue à propos par un bal somptueux,
Il n'effaçoit l'éclat du présent dangereux?

Du jeune Florio quelle beauté sauvage
Pourroit, sans s'attendrir, écouter le langage,
Si vers elle Damon ne se glissoit soudain,
Et pour la rassurer ne lui serroit la main?

Tels ſont les ſoins heureux dont un Sylphe ſe
pique :
Il conduit ſes projets en ſage politique.
Pour les femmes toujours attentif & zélé,
Il ſoutient conſtamment leur courage ébranlé ;
Il combat un blondin par un brun qui l'efface,
Il oppoſe à la taille & des airs & la grace ;
Par un faſte rival le faſte eſt balancé,
Et par d'autres plumets un plumet éclipſé.
Enfin tout ce qui peut vous ſéduire & vous plaire,
Se trouve combattu par un charme contraire.
Les aveugles mortels nomment légèreté
L'effet prodigieux de notre habileté.
Ariël eſt mon nom : ta garde aérienne
N'a d'autre chef que moi, d'autre loi que la mienne.
Je t'aime ; mais hélas ! dans ton aſtre natal,
J'ai lu d'un grand revers le préſage fatal.
Même avant que le jour précipité dans l'onde
Ne rende le ſilence & le repos au monde,
Tu dois voir accomplir..... Je le dis en tremblant....
Comment, de quelle main vient ce coup accablant,
Je l'ignore : au deſtin ſoumis comme nous ſommes,
Je ne puis rien pour toi : crains tout, & fuis les
hommes.
Mirine, de Belinde attendant le réveil,
Saute ſur elle, aboye, & trouble ſon ſommeil.
Un billet, s'il en faut croire la renommée,
Se préſenta d'abord à ſa vue alarmée.
A peine elle a connu la main qui l'a tracé,
Que de ſon ſouvenir le ſonge eſt effacé.
Alors quittant ſon lit, tranquile & raſſurée
Elle approche à pas lents d'une table ſacrée.

Myſtiquement rangés, des vaſes de vermeil,
Des offrandes du luxe y forment l'appareil.
Belinde, dévoilant ſa longue chevelure,
Adore en habit blanc les Dieux de la parure.
Une image céleſte éclate en un miroir,
Sur ce divin objet qu'elle ne peut trop voir,
Elle attache ſes yeux, l'admire & ſe proſterne.
De cette Déité prêtreſſe ſubalterne,
Sylvie étoit au bas de l'autel enchanté,
Érigé par le luxe & par la vanité.
L'autel eſt embelli, la timide prêtreſſe
Par les rits ſolemnels honore la Déeſſe.
Pour orner ſes attraits déja ſont découverts
Les précieux tributs de la terre & des mers.
Mille flaccons remplis des parfums de l'Aſie,
Exhalent dans les airs une odeur d'ambroiſie;
On voit dans des écrains un tas éblouiſſant,
Des tréſors que Phœbus fait éclorre en naiſſant.
Là l'écaille & l'ivoire en peignes ſont changées,
Et l'épingle & l'aiguille en eſcadrons rangées.
Parmi les billets doux ſont placés au hazard
La poudre, les parfums, les romans & le fard.
La céleſte beauté prend ſes puiſſantes armes,
Son front à chaque inſtant reçoit des nouveaux charmes,
Ses graces, ſes attraits ſemblent ſe réveiller;
Ses yeux d'un feu plus vif commencent à briller,
Son ſourire eſt plus doux; le teint de l'immortelle
Prend inſenſiblement une fraîcheur nouvelle.
Autour d'elle empreſſés, les Sylphes amoureux
Embelliſſent ſa tête, arrangent ſes cheveux:

Ils donnent à ſa manche une forme galante,
Ils étalent les plis de ſa jupe flottante,
Et Sylvie admirant un éclat ſi parfait,
De l'adreſſe d'autrui s'applaudit en ſecret.

*Fin du premier Chant.*

# LA BOUCLE DE CHEVEUX ENLEVÉE.

## CHANT DEUXIÈME.

Telle qu'en un ciel pur on voit naître l'aurore,
Telle parut Belinde, & plus brillante encore,
Lorsque vers la Tamise elle porta ses pas.
Pour faire aux dieux des eaux contempler ses appas.
Mille jeunes seigneurs, mille beautés d'élite,
Viennent former sa cour, & marchent à sa suite.
Belinde les efface, & son air gracieux
Captive tous les cœurs, & fixe tous les yeux;
L'éclat des diamans à ses cheveux se mêle,
Et le feu des rubis sur sa gorge étincelle.
Vifs comme sa pensée, & non moins inconstans.
Ses yeux sur mille objets tournent en même-tems:
Aux mortels empressés qui volent sur ses traces,
Elle accorde un sourire & jamais d'autres graces;
Sans déplaire aux amans, sévère avec bonté,
Elle fait mettre un frein à leur témérité;

Comme l'aftre du jour, dont elle eft la rivale,
Elle verfe autour d'elle une lumière égale;
Elle fait déguifer, fous un voile charmant
Ses défauts (en eft-il avec tant d'agrément?)
Si de ceux de fon fexe il lui refte une trace,
Un feul de fes regards, un fourire l'efface.
Pour le tourment des cœurs & le plaifir des yeux,
Elle laiffoit flotter deux boucles de cheveux,
Dont les ondes roulant fur fa gorge naiffante,
Ombrageoient de fon col l'ivoire éblouiffante.
L'amour, avec ces nœuds qu'on ne pouvoit brifer,
Enchaînoit les mortels qui l'ofoient méprifer:
Et dans ce labyrinthe une ame embarraffée,
Ne regretta jamais fa liberté paffée.
A l'aide des cheveux fouvent nous amorçons
Les volages oifeaux, les timides poiffons;
Non moins imprudens qu'eux, auprès d'une inhumaine,
Des cheveux quelquefois la force nous enchaîne.
Des boucles de Belinde un Marquis eft charmé.
De les ravir déja le projet eft formé.
Ou par force, ou par rufe, il veut hâter fon crime;
Aux defirs d'un amant tout paroît légitime:
Aux cieux avant le jour il adreffe des vœux;
(La nuit prête fon ombre à ce myftère affreux.)
Il les invoque tous, s'incline, les adore:
Mais c'eft toi, tendre amour, toi, fur-tout qu'il implore.
Du langoureux Cyrus fur Clélie entaffé,
A ce Dieu redoutable un autel eft dreffé.
Le Marquis lui confacre un gant, trois jarretières,
Glorieux monumens de fes amours premières:

Un tas de billets doux s'allume sur l'autel;
L'autel est embrâsé, l'audacieux mortel,
Les yeux levés au ciel, se prosterne, & le prie,
Qu'un trésor d'où dépend le bonheur de sa vie
Soit bientôt dans ses mains pour n'en sortir jamais.
Mais le ciel attentif à ses vœux indiscrets,
N'exauce qu'à demi sa prière funeste,
Et les vents dans les airs en dispersent le reste,

Belinde cependant paroît sur son vaisseau:
L'onde s'énorgueillit sous ce brillant fardeau.
Des plus doux instrumens la touchante harmonie,
Aux charmes de la voix avec art réunie,
Fait retentir ces bords de sons mélodieux,
Qui glissant sur les eaux s'envolent dans les cieux.
Les volages zéphirs rident l'onde tranquille,
Et poussent loin du port le navire fragile.
La Déesse sourit, ce sourire charmant
Verse dans tous les cœurs le calme & l'enjouement.

D'autres soins d'Ariël occupent la pensée.
D'un funeste accident Belinde est menacée,
Et son Sylphe, en tremblant, voit venir ce revers.
Il convoque à grand bruit les habitans des airs.

Sur le vaisseau bientôt, à ses ordres docile,
Vole de toutes parts cet escadron agile,
Et les airs divisés par ce prompt mouvement,
Imitent des zéphirs le doux frémissement.

Ceux-ci se reposant sur les voiles flottantes,
Étalent au soleil leurs aîles éclatantes;
Dans un nuage d'or ceux-là semblent nager,
Dans un air plus subtil d'autres vont se plonger;
Fluide, transparant, dissout par la lumière,
Leur corps fuit des mortels la débile paupière,

Leurs habits, composés de liquides saphirs,
Flottent abandonnés au souffle des zéphirs.
Ce tissu radieux des larmes de l'aurore,
Dans le vague des airs se trame & se colore:
La lumière y produit les diverses couleurs
Que Flore à son retour voit briller sur les fleurs;
Et chaque mouvement qu'ils donnent à leurs aîles,
Répand sur cet émail des nuances nouvelles.
Assis sur le grand mât, de Sylphes entouré,
Ariël dans ses mains tient son sceptre azuré;
Son plumage de pourpre à leurs yeux se déploie,
Et dans le trouble affreux où son ame est la proie,
Il leur tient ce discours qui les glace d'effroi:
Nombreuses légions soumises à ma loi,
Écoutez votre chef dans un profond silence:
Vous savez les emplois que le ciel vous dispense:
Parmi les habitans des campagnes d'azur,
L'un aime à voltiger dans un air calme & pur,
Aux rayons du soleil d'autres s'épanouissent,
Et de mille couleurs sous ses yeux s'embellissent;
D'autres, lorsque l'aurore annonce son retour,
Ouvrent à ses coursiers les barrières du jour:
Quelques-uns, dans les cieux, des comètes fatales
Prennent soin de tracer les routes inégales:
A régler les saisons les autres destinés,
Conduisent dans leur cours les astres fortunés:
Ils attirent dans l'air les vapeurs de la terre,
Liguent les vents fougueux, allument le tonnerre:
Des nuages épais forment les tourbillons,
Et d'une pluie heureuse inondent les sillons.
D'autres, les yeux baissés sur la nature humaine,
Observent des mortels la conduite incertaine,

Tandis que dans la paix, comme dans les combats,
Leurs rèdoutables chefs font le fort des États;
Et par mille revers dont la terre s'étonne,
Renverfent à leur choix, & relèvent un trône.
Pour nous, fur les beautés notre empire s'étend.
Doux foins, heureux emploi, quoique moins éclatant!
Sylphes, vous le favez, nous bornons notre zèle
A rendre plus touchans les charmes d'une belle:
Nous faifons refpecter aux aquilons fougueux
La poudre dont l'éclat embellit fes cheveux;
Nous favons retenir les parfums qu'ils exhalent,
Nous enlevons l'émail que les rofes étalent:
Et nos pinceaux légers, fous ce rouge trompeur,
D'un vifage mourant déguifent la pâleur.
Eft-il pour l'embellir quelque foin qu'on néglige?
Eft-il quelque défaut qu'un Sylphe ne corrige?
Cet art qui, chaque jour, par d'heureux changemens,
Ajoute à leurs habits de nouveaux agrémens,
Cet art des nouveautés, fi fécond en fyftêmes,
En fonge, à leur efprit, nous l'infpirons nous-mêmes.
Mais entre ces beautés, celle qui dut le mieux
Fixer par fes attraits vos foins officieux,
Va fubir en ce jour une étrange difgrace.
Quel fera ce revers doht le Ciel la menace?
Quel en fera l'auteur? La fageffe des Dieux,
Sous un nuage épais le dérobe à mes yeux.

J'ignore

J'ignore si Belinde, en faveur d'un profane,
Doit enfreindre les loix de la chaste Diane,
Ou casser seulement un vase du Japon;
Voir obscurcir sa gloire ou ternir son jupon;
Si de ses courtisans écoutant les fleurettes,
Elle doit perdre au bal son cœur & ses tablettes;
Ou si Mirine touche au rivage des morts:
Quel que soit ce danger, redoublez vos efforts.
Du soin de ses penchans je charge Berbinette,
Celui de l'éventail regarde Zéphirette:
Momentille, sa montre est remise en ta main;
Ces boucles de cheveux qui flottent sur son sein,
Je te les livre à toi, vigilante Crispine,
Et moi, je veillerai sur les jours de Mirine.
Si quelqu'un d'entre vous oubliant son devoir,
Indigne de mon choix, trahissoit mon espoir,
De mon ressentiment il seroit la victime,
Et la peine, du moins égaleroit le crime:
De brûlantes vapeurs dessécheroient son corps,
Il feroit pour voler d'inutiles efforts;
La pommade & la glu lui colleroient les aîles;
Il perdroit tout-à-coup ses graces naturelles;
Tel qu'on peint Ixion sur sa roue étendu,
Sur un café bouillant demeurant suspendu,
Il en respireroit la brûlante fumée:
Je n'offrirois sans cesse à sa vue alarmée
Que cette vaste mer écumante à ses pieds.
Ainsi parle Ariël aux Sylphes effrayés.
Leur nombreux escadron à ses ordres fidelle,
Vole auprès de Belinde, & se place autour d'elle,
Dans l'or de ses cheveux les uns vont se nicher,
Et sur son éventail d'autres vont se percher;

D'autres ſur ſes penchans cherchent une retraite:
Mais ils ſont tous ſaiſis d'une douleur ſecrète,
Et leur cœur conſterné palpitant, incertain,
Attend le triſte effet de l'arrêt du deſtin.

*Fin du ſecond Chant.*

# LA BOUCLE
## DE
# CHEVEUX ENLEVÉE.

## CHANT TROISIÈME.

Dans ces vallons fleuris où la Tamise errante,
De Londres, dans son sein, voit l'image flottante,
S'élève d'*Amptoncourt* (*) le superbe palais.
En secret, dans ces lieux, les Ministres Anglais
Contre nos ennemis vont fomenter des ligues,
Ou contre nos beautés méditer des intrigues.
Reine d'un triple empire heureux & redouté,
C'est-là que vous prenez des avis & du thé.
Ce fut dans ce beau lieu que se rendit Belinde.
L'éloge de la Reine, ou d'un écran de l'Inde,
Une visite, un bal fournissent tour-à-tour
Aux graves entretiens de sa brillante Cour;

(*) Pour *Hamptoncourt*. Et comme le Traducteur met ici par-tout *Amptoncourt*, nous n'avons pas cru devoir changer cette orthographe, contens d'avoir indiqué la véritable.

Chaque mot qu'on prononce eſt un trait de ſatire.
Si par hazard la troupe obſtinée à médire,
Suſpend, pour reſpirer, ces propos importans,
Le tabac, l'éventail rempliſſent ces inſtans :
On obſerve un regard, un geſte, une grimace,
On chante, on rit, on lorgne, on babille, on s'agace.
Le ſoleil cependant ſur nos brûlans ſillons,
Déja ne dardoit plus que d'obliques rayons ;
Les Sénateurs, laſſés d'une longue abſtinence,
Opinant au hazard, déſertoient l'audience ;
Et pour laiſſer dîner leurs juges en repos,
Les criminels diſcrets couroient aux échaffauts.
De remords inquiets libres à l'ordinaire,
On voyoit des marchands la troupe mercenaire,
De la bourſe chez eux fuir d'un pas empreſſé,
Les ſoins de la toilette avoient enfin ceſſé.
Belinde, qu'animoit le deſir de la gloire,
Oſe dans un combat, sûre de ſa victoire,
De deux fiers ennemis éprouver la valeur.
Sur ſon front intrépide eſt écrit leur malheur.
Trois fois neuf combattans nourris dans les alarmes,
Formant trois bataillons, paroiſſent ſous les armes.
La guerriere à l'inſtant range en ordre les ſiens.
Alors les légions d'eſprits aériens
Sur les braves ſoldats fondent d'un vol rapide.
Au ſort d'un combattant chaque Sylphe préſide :
Ariël conduiſoit le premier Matador.
Jadis il étoit femme, il s'en ſouvient encor ;
Et l'humeur de ce ſexe altière, impérieuſe,
Sur les honneurs du pas fut toujours ſcrupuleuſe.
Quatre terribles rois paroiſſent ſur les rangs.
Leur mouſtache, leur front couvert de cheveux blancs

Leur barbe les rendoient encor plus vénérables;
On voyoit auprès d'eux quatre reines aimables;
Dans leurs augustes mains elles portoient des fleurs,
Qui de leur tendre empire exprimoient les douceurs.
Après elles marchoit une troupe de gardes,
Le chapeau sur la tête, armés de hallebardes,
Et divers écussons tracés sur les habits,
Distinguoient les soldats des différens partis.
Pour prévenir les coups que l'ennemi médite,
Belinde nomme pique, & pique est (*) favorite.
L'héroïne commande, & ses noirs matadors,
Par cent exploits fameux secondent ses efforts.
Aux chefs des Africains leur valeur les égale.
Spadille est le premier dont le bras se signale;
Il enchaîne à son char deux triomphes vaincus:
Deux plus vaillans encor, sous manille abattus,
De ce guerrier superbe honorent la victoire:
Baste paroît bientôt, mais avec moins de gloire;
Il n'abat qu'un triomphe avec un plébeïen.
Le roi de pique alors, dans un grave maintien,
S'avance & fait briller dans sa main indomptable,
A la place du sceptre, un glaive formidable.
Un long manteau de pourpre au hazard entr'ouvert,
Laisse voir en flottant sa jambe à découvert.
Son esclave rebelle au combat le défie;
Mais le prince à ses pieds le fait tomber sans vie.

---

(*) L'usage le plus généralement reçu, est de tirer au sort la couleur favorite; mais dans certains endroits c'est la première qu'on nomme.

Sur l'esclave de trefle il porte aussi ses coups.
O destin des combats inconstant & jaloux!
Ce vaillant Quinola qui dans d'autres journées,
Sans peine eût terrassé les têtes couronnées,
Qui dans toute une armée eût semé la terreur,
Sous le fer du monarque expire sans honneur.
Belinde jusqu'alors signalant son courage,
Sur les deux cavaliers avoit eu l'avantage;
Mais la fortune enfin seconda le Marquis.
Il t'amène au combat, jeune Sémiramis,
Toi, que le roi de pique a choisi pour épouse.
Du prix de la valeur cette reine jalouse,
Court sur le roi de trefle & lui perce le flanc.
(La blancheur de ses mains se souilla de son sang.)
Que sert à ce tyran sa taille monstrueuse,
Son riche diadême & sa robe pompeuse?
Que lui sert d'avoir seul, parmi les souverains,
Le pouvoir de porter un globe dans ses mains?
Le cruel, en tombant, vomit son ame *noire*.
Le Marquis, orgueilleux d'une telle victoire
Fait marcher à l'instant ses terribles carreaux,
Plus richement parés que les rois ses rivaux.
Leur monarque en profil laisse voir son visage.
De son auguste reine il soutient le courage:
Et ces vaillans époux courant de toutes parts,
Foulent des ennemis les bataillons épars.
Comme les légions & d'Asie & d'Afrique
Forment par leur mélange un spectacle tragique,
Quand le Maure, noyé dans son sang répandu,
Avec ses meurtriers expire confondu:
Tels cœurs, trefles, carreaux, aux yeux de l'assemblée
Vaincus & dispersés, tombent dans la mêlée.

Cent peuples différens d'habits & de couleurs,
Sont tous enveloppés dans ces communs malheurs.
Les vaincus effrayés se pressent & reculent,
Leurs nombreux escadrons en tombant s'accumulent;
L'esclave des carreaux, à la honte du sort,
Voit la reine des cœurs céder à son effort.
Belinde, à cet aspect, tremble, pâlit, se trouble,
Codille la menace, & sa frayeur redouble;
Elle se croit défaite, & son cœur abattu,
Veut en vain rappeler sa première vertu:
Mais dans les grands périls, aux coups de la tempête,
Un souffle quelquefois détobe notre tête.
L'as de cœur au combat s'avance sans effroi.
Belinde cependant garde en secret le roi.
Indigné d'avoir vu son épouse craintive,
D'un esclave insolent devenir la captive,
Il regarde cet as, l'œil ardent de courroux.
S'élève, & l'ennemi meurt percé de ses coups.
Belinde s'applaudit & pousse un cri de joie!
L'écho, de toutes parts, jusqu'au ciel le renvoie;
Les fleuves, les vallons, les montagnes, les bois,
Ébranlés par ce cri, le répètent cent fois.
Ne saurez-vous jamais, mortels pleins de foiblesse,
Être heureux sans orgueil, malheureux sans bassesse?
Tout cet éclat s'envole, & ce jour glorieux
Va bientôt se changer en un jour odieux.
On avoit terminé ce combat mémorable,
Quand des laquais adroits couvrirent une table
Des vases précieux que la Chine produit
Le café par leurs mains en poussière est réduit;

A l'aide d'un flambeau l'esprit de vin s'allume;
Une flamme d'azur l'effleure & le consume:
Observant du Japon l'usage révéré,
On érige un autel de coupes entouré.
Ce nectar qui des sens, par une double voie,
Fait passer jusqu'au cœur la vigueur & la joie,
Dans des vases nombreux se verse abondamment,
Et tout bouillant encor bouillonne en écumant.
De Sylphes empressés une brillante troupe
Vole autour de Belinde, & couronne sa coupe.
Ceux-ci sur son café, qu'ils veulent refroidir,
Par des battemens d'aîle appellent le zéphir:
Ceux-là sur sa parure étendent leur plumage.
   L'arabique liqueur qui réveille le sage,
Et qui du nouvelliste éclairant les écarts,
Lui fait dans l'avenir promener ses regards;
Du jeune audacieux secondant l'entreprise,
Lui découvre un moyen d'obtenir par surprise
Ces boucles de cheveux dont il est si jaloux.
Arrête, & crains des Dieux le terrible courroux;
Barbare! de Scylla rappelle la disgrace:
Ton crime fut le sien, & son sort te menace!
O! combien les mortels injustes & pervers,
Pour arriver au crime ont de chemins ouverts!
Clarice, du Marquis pénétrant l'artifice,
Prend le tems d'exercer sa jalouse malice,
Et lorgnant le perfide, offre à ses yeux distraits
Des ciseaux qu'en ses mains elle tenoit tout prêts.
Le Marquis se saisit de cette arme cruelle.
Tel, au tems d'Amadis, un Chevalier fidèle,
Entrant dans le tournois pour disputer le prix,
Des mains de la beauté dont il étoit épris,

Recevoit autrefois, ou la lance, ou l'épée.
Du foin de fon café feulement occupée,
Belinde fe baiffoit pour en humer l'odeur.
Cependant le Marquis, plein d'une aveugle ardeur,
A fa tête appliqua cet acier redoutable.
De Sylphes alarmés un effaim innombrable
Vole pour la défendre autour de fes cheveux.
En vain pour l'avertir de ce péril affreux,
Uniffant leurs efforts, raniment leur audace;
Trois fois de fes pendans ils ébranlent la maffe;
Trois fois elle détourne un régard étonné,
Et trois fois l'ennemi recule, confterné.
Ariël, de Belinde obfervant la penfée,
D'un amant dans fon cœur voit l'image tracée,
Et tout le refte échappe à fon art fuperflu.
Ce fage gardien, interdit, confondu,
Reconnoît du deftin la puiffance fuprême,
Et quitte, en foupirant, cette Nymphe qu'il aime.
Le Marquis rouvre alors les cifeaux meurtriers,
Fait gliffer une boucle entre les deux aciers,
Les rapproche foudain, & d'une main hardie,
Va couper fans pitié cette boucle chérie.
Déja le double acier crioit en s'uniffant,
Lorfqu'un Sylphe, excité par ce péril preffant,
Pour arrêter l'effort du tranchant homicide,
Oppofe au coup fatal fa fubftance fluide.
Hélas! pour fa Déeffe envain s'expofe-t-il,
L'impitoyable acier coupe fon corps fubtil;
Mais l'agile matiére à l'inftant réunie,
De fon corps mutilé rétablit l'harmonie.

Belinde, c'eſt ainſi que tes cheveux ſacrés
De leur chef à jamais ſe virent ſéparés.
Dans tes yeux à l'inſtant des foudres s'allumèrent,
La terre s'en émut, les ſphères en tremblèrent.
Non, l'on ne pouſſe point de cris ſi douloureux,
Lorſque la pâle mort, de ſes voiles affreux,
D'un époux ou d'un chien va couvrir la paupière,
Ou qu'une porcelaine eſt réduite en pouſſière.
Victoire! s'écria le Marquis ſatisfait,
La boucle eſt en mes mains, mon triomphe eſt parfait:
Que des plus beaux lauriers on couronne ma tête.
Je m'enorguillirai d'une telle conquête,
Tandis que les poiſſons ſe plairont dans les mers,
Les ours dans les forêts, les oiſeaux dans les airs,
Un Marquis dans un bal, une jeune coquette
Dans un cercle d'amans, ou devant ſa toilette;
Oui, tant que nos ſallons, artiſtement ornés,
Par de nombreux flambeaux ſeront illuminés;
Tant qu'aux jours ſolemnels on ſe rendra viſite,
Et que de (*) l'Atlantis on louera le mérite;
Qu'on verra nos beautés tracer des billets doux,
Recevoir des préſens, donner des rendez-vous;
Que les femmes à Londres aimeront la parure,
Mon nom ſera fameux chez la race future.
Le fer ravage enfin ce qu'épargne le tems:
Il frappe les humains, abat leurs monumens:

(*) Ouvrage du Chancelier Bacon.

Des mains des immortels il a détruit l'ouvrage;
Il a caché sous l'herbe Ilion & Carthage;
Et Rome, succombant sous ses coups obstinés,
Trois fois s'ensevelit sous ses murs ruinés.
Ne t'étonne donc plus, ô Nymphe inconsolable!
S'il soumet tes cheveux à sa force indomptable.

*Fin du troisième Chant*

# LA BOUCLE DE CHEVEUX ENLEVÉE.

## *CHANT QUATRIÈME.*

TEL qu'on voit l'océan, quand les vents ennemis
Font bouillonner les flots à leur fureur soumis;
Telle à son désespoir Belinde abandonnée,
Est par divers transports tour-à-tour entraînée.
Un Roi fait prisonnier dans l'ardeur d'un combat,
Une femme au mépris livrée avec éclat,
Un amant arraché des bras de son amante,
Un tyran que la mort vient glacer d'épouvante,
Aminthe, pour un pli qui manque à son habit,
N'éprouvèrent jamais la fureur, le dépit,
Qu'alluma dans ton ame, ô fille infortunée!
De tes cheveux ravis la triste destinée.
Le sensible Ariel partageant ses douleurs,
Quitte ces tristes lieux, les yeux baignés de pleurs.
Des habitans de l'air la légion fidèle
Sur les pas de son chef s'éloigne de la belle.
Aussi-tôt Ombriël, Gnôme ennemi du jour,
De la Nymphe aux vapeurs va chercher le séjour.

Par l'oblique détour d'une ſombre avenue,
Dans ce lieu ſouterrein le Gnôme s'inſinue.
Jamais on n'y ſentit le zéphir caressant;
Mais du vent du midi le ſouffle aſſoupiſſant
Ne ceſſe d'y porter une vapeur impure.
Dans l'humide réduit de cette grotte obſcure
Les regards du ſoleil n'ont jamais pénétré.
C'eſt-là que ſur un lit aux ſoucis conſacré,
Le cœur gros de ſoupirs, triste, pâle & rêveuse,
Repoſe mollement la Déeſſe quinteuſe.
La douleur la retient attachée au duvet,
Et la ſombre migraine aſſiège ſon chevet.
Aux côtés de ſon lit paroiſſent deux veſtales:
Leurs traits ſont différens, leurs dignités égales.
L'une, vieille Sibile, au teint noir et plombé,
Y traîne un corps mourant ſous cent luſtres courbé:
C'est la malignité. Sur ſes membres arides
S'étend un cuir tanné que ſillonnent les rides,
Les yeux pleins de douceur, le cœur rempli de fiel,
Déchirant les humains, elle bénit le ciel,
Et flattant avec art le mérite modeſte,
A ſes embraſſemens mêle un poiſon funeſte.
L'autre, jeune beauté (c'eſt l'affectation),
Pour prévenir de loin des maux d'opinion,
Dans un lit ſomptueux ſe plonge par grimace,
Roule un œil languiſſant & ſe pâme avec grace.
Malgré ſon air mourant, les roſes & les lis
Étalent ſur ſon teint un brillant coloris.
C'eſt ainſi qu'une belle emprunte avec adreſſe
D'un tendre négligé la piquante molleſſe.
Elevés dans les airs, comme un nuage épais,
Mille fantômes vains entourent ce palais.

Là paroît Aleсto de couleuvres armée,
Qui vomit des torrens de flamme & de fumée.
A la pâle lueur des lugubres flambeaux,
Des ſpectres effrayans ſortent de leurs tombeaux;
Ici l'on croit errer dans les champs éliſées;
De mille fleuves d'or des plaines arroſées,
Des dômes de criſtal, des palais enchantés,
Aux yeux des habitans s'offrent de tous côtés.
Les mortels dans ces lieux oubliant leur nature,
De mille objets divers imitent la figure (*).
Le Gnôme parfumé des plus fortes odeurs,
Abordant ſans effroi la mère des vapeurs:
Triste Divinité, dit-il, je vous ſalue;
D'un ſexe lunatique, ô maitreſſe abſolue!
Vous qui de nos beautés, dès leur jeune ſaiſon,
Juſques ſur leur déclin, gouvernez la raiſon;
Vous, qui pour égarer leur eſprit fantaſtique,
Mêlez à vos vapeurs la fureur poétique;
Vous, qui ſuivant toujours leurs goûts & leur humeur,
Savez avec tant d'art empoiſonner leur cœur;
Vous ſeule invitez l'une à prendre des pilules,
Et l'autre à barbouiller des écrits ridicules;
Par vous une hypocrite, au cœur pétri de fiel,
Va dans ſon humeur noire offrir des vœux au ciel.
L'orgueilleuſe par vous diffère une viſite:
Et quand de ce devoir il faut qu'elle s'acquitte,
Vous ſeule lui dictez le ſublime aſſommant
Dont elle ſait orner un fade compliment.

---

(*) Pope décrit ici les idées bizarres des Hipocondriaques; mais cette deſcription qui peut plaire en Anglois, ne ſeroit pas ſupportable en notre Langue.

Mais une Nymphe encor méprise votre empire :
Faite pour le plaisir, sa présence l'inspire.
Ah ! si j'ai su jamais ravir un agrément,
Ou semer de boutons un visage charmant ;
Si d'un jaune vermeil, des coquettes antiques,
J'ai souvent coloré des figures étiques ;
Si, pour faire former d'injurieux soupçons,
J'ai dérangé des lits, ou froissé des jupons ;
Si je plantai cent fois, pour noircir les épouses,
Un bois aérien sur des têtes jalouses ;
Si d'un bichon malade irritant les douleurs,
J'ai su des plus beaux yeux faire couler des pleurs ;
Ou si pour exercer mon oisive malice,
Ma main d'une coëffure a détruit l'édifice :
Accordez-moi, Déesse, au nom de tant d'exploits,
Que dès ce jour Belinde obéisse à vos loix.
De vos noires vapeurs remplissez cette belle,
Tout l'univers bientôt sera triste avec elle.
La Déesse à ces mots, l'œil triste & dédaigneux,
Semble le rebuter en exauçant ses vœux.
Comme on vit autrefois l'ingénieux Ulisse
Des vents emprisonnés captiver le caprice ;
Dans une Outre profonde elle enferme les cris,
Et tout ce qui du sexe enflamme les esprits.
Dans un vase enfumé la chagrine Déesse
Délaye en murmurant la crainte & la tristesse.
Chargé de ces trésors l'orgueilleux Ombriël,
Va revoir à l'instant la lumière du ciel.
Il voit Belinde en pleurs, la tête échevelée:
Talestris soutenoit son amie accablée :
Sur elles déchiré l'Outre vomit soudain
Les plaintes & les cris enfermés dans son sein.

Belinde entre en fureur: son implacable amie
L'irrite, & vers les cieux tend les mains & s'écrie:
O fille infortunée! (Amptoncourt à ces mots
Répond de tous côtés par la voix des échos.)
O fille infortunée! un jeune téméraire
Sera de tes cheveux l'heureux dépositaire!
Tant de poudre, d'essence & de soins assidus,
Tant de riches parfums seront ainsi perdus!
Prévis-tu ce larcin dont le traître se flatte,
Lorsque, pour s'embellir, ta tête délicate
Se livroit en tremblant à ce fer tortueux
Qui lui causa cent fois des maux si rigoureux?
O boucle!.. - Quel bonheur pour qui te l'a ravie!
Pour les autres amans quelle source d'envie!
Je ne prévois que trop, sur cet enlèvement,
Du sexe vertueux l'étrange étonnement.
Non, non, jamais l'honneur ne sauroit le permettre,
L'honneur, à qui nos vœux doivent tous se soumettre,
A qui tous les plaisirs, si-tôt qu'il a parlé,
Le repos, la raison, tout doit être immolé.
Belinde, à juste titre on te voit affligée,
Par cent discours malins tu vas être outragée:
Je vois de toutes parts les sourires railleurs,
Les gestes offensans & les rires moqueurs.
Non, tu ne seras plus la beauté dominante
Un seul mot va ternir cette gloire éclatante.
Aurai-je désormais & la force & l'esprit,
D'appuyer ton honneur que ce revers flétrit?
Après un tel affront, puis-je, sans infamie,
Me déclarer pour toi, te nommer mon amie?
Tu le verras bientôt, cet orgueilleux Marquis,
Dans un riche cristal émaillé de rubis,

Plaçant indignement cette boucle usurpée,
La porter de la main dont elle fut coupée.
Ah ! plutôt que le ciel ! que la terre, les eaux,
L'homme & les perroquets rentrent dans le cahos !
Dans ses yeux, à ces mots, la colère s'allume,
Elle lance un regard au Chevalier de Plume.
Arrachez ces cheveux de la main du Marquis,
Dit-elle, Chevalier, mon cœur est à ce prix.
De plus graves objets, l'ame alors occupée,
Sur sa boîte d'émail & sa canne jaspée
Il attiroit les yeux de ce cercle ébloui,
Avec cet embonpoint, cet air épanoui,
De la fatuité gage toujours solide,
Et qui de son esprit laissoit voir tout le vuide.
Il écoute, en ouvrant de grands yeux interdits;
Puis, d'un ton important, il s'adresse au Marquis,
Et prenant du tabac, en ces mots il s'explique :
Mais rien n'est plus plaisant ! l'aventure est unique !
Au diable soit la boucle ! Eh, morbleu ! convient-il ?
Pourquoi donc ? . . . après tout, il faut être civil.
Tu badines, Marquis . . . . trève de raillerie :
Allons, rends ces cheveux, rends-les-moi, je t'en prie.
Il achève, & charmé de tout ce qu'il a dit,
Derechef sur sa boîte il frappe & s'applaudit.
Je suis fâché, répond le Marquis inflexible,
Qu'à ce discours touchant on me trouve insensible ;
Mais je jure aujourd'hui par ces cheveux sacrés,
De leur aimable chef à jamais séparés,
De porter à ce bras, instrument de ma gloire,
Jusques dans le tombeau le prix de ma victoire.
En prononçant ces mots, vainqueur audacieux,
Il agite la boucle, & l'étale à leurs yeux.

Le Gnôme s'applaudit, & d'une main traitresse
Cassa le vase impur d'où sortit la tristesse.
Belinde, sur son sein enflé par les sanglots,
Laisse tomber sa tête, & prononçant ces mots,
Tourne des yeux éteints sur son amie en larmes:
O jour pour moi fécond en mortelles alarmes!
Où je me vois ravir ma joie & mes cheveux;
Pourquoi vis-je Amptoncourt? Voyage malheureux!
Je ne suis point, hélas! tu le sais, chère amie,
La première à la Cour que l'amour ait trahie.
Pourquoi ne suis-je née en des lieux incounus,
Où l'Hombre & le café ne sont point parvenus?
Dans mon obscurité, jeune & belle sans crainte,
Des regards des mortels j'aurois bravé l'atteinte;
Et comme sur leur tige on voit mourir les fleurs,
J'aurois, en vieillissant, vu ternir mes couleurs.
Sur la foi du Marquis, par quel sort m'embarquai-je?
Ah! j'aurois dû prévoir qu'il me tendoit un piége.
Mon Sylphe cette nuit me l'avoit annoncé.
Quel prestige aveugloit mon esprit insensé?
Pourquoi dans mon palais, oisive & retirée,
Aux langueurs de l'ennui ne me suis-je livrée?
Les Dieux me l'ont prédit: j'ai senti ce matin
Ma pommade trois fois chanceler sous ma main:
J'ai vu, lorsque les vens retenoient leurs haleines,
Sur ma table trois fois trembler mes porcelaines:
Mon perroquet, saisi d'une secrète horreur,
Garde un silence affreux, Mirine entre en fureur:
Quels présages frappans de ce revers funeste!
Hélas! de mes cheveux vois le malheureux reste.
O reste malheureux!... Belinde, que ta main
Arrache ce qu'épargne un vainqueur inhumain.

O déplorable ſort de ces boucles galantes!
Affligeant ſouvenir! images déſolantes!
Ces boucles, qu'on friſoit avec tant d'agrément,
En flottant ſur mon cou, en faiſoient l'ornement:
Leurs beaux jours ſont paſſés, il ne m'en reſte qu'une,
Qui va de ſa compagne éprouver l'infortune.
J'entends déja r'ouvrir le funeſte ciſeau.....
Il ne te manque plus que ce crime nouveau.
Viens donc, barbare! viens, & que ta main impie
Ne laiſſe aucune trace.... Ah! quelle eſt ta furie,
Cruel! pour contenter ton aveugle deſir,
Étoit-ce des cheveux que tu devois choiſir?

*Fin du quatrième Chant.*

# LA BOUCLE DE CHEVEUX ENLEVÉE.

## *CHANT CINQUIÈME.*

Elle dit, & ſes yeux ſe rempliſſent de larmes,
La triſteſſe à ſes traits donne de nouveaux charmes:
Les ſpectateurs émus partagent ſes douleurs :
Le Marquis eſt lui ſeul inſenſible à ſes pleurs :
Les Dieux & les deſtins ont endurci ſon ame.
Taleſtris vainement joint la menace au blâme ;
Sourd aux cris de l'amour, qui pourra l'émouvoir ?
La pitié ſur ſon cœur n'a plus aucun pouvoir.
A la prière d'Anne, au déſeſpoir d'Éliſe,
Moins inſenſible encor parut le fils d'Anchiſe.
Mais la grave Clarice, au maintien compoſé,
Lève ſon éventail, & d'un air empeſé
Sur ſon ſein demi-nud le déploie en cadence.
Ses regards inquiets demandent du ſilence.
On ſe tait, on l'écoute, elle baiſſe les yeux,
Et dit à demi-voix ces mots ſentencieux :
Que ſert à la beauté ce culte imaginaire,
Qui confond ſous ſes loix le ſage & le vulgaire ?

Que lui fert, pour orner fes attraits féduifans,
Que la terre & la mer épuifent leurs préfens;
Que d'un carroffe en foule affiégeant la portière,
De jeunes étourdis une troupe légère
S'empreffent à l'envi de nous donner la main,
Et, pour être apperçus bordent notre chemin,
Pourquoi, lorfqu'au fpectacle on nous voit dans nos loges,
Tous ces faluts profonds, ces regards, ces éloges?
De ces refpects flatteurs quelle eft la vanité,
Si chez nous la fageffe, appui de la beauté,
Ne fait dire au public, à l'afpect d'une femme:
Vous voyez un beau corps qu'anime une belle ame?
Qui d'entre nous, hélas! n'aimeroit à paffer
Le jour à fe parer & la nuit à danfer,
Si les amufemens, la danfe, les parures,
Pouvoient de notre teint effacer les gravures,
Conferver nos attraits, & loin de notre front
Écarter des hivers l'inévitable affront?
Qui de nous des plaifirs s'interdiroit l'ufage,
Et voudroit s'abaiffer jufqu'aux foins du ménage?
On pourroit mettre alors des mouches & du fard,
Et lancer fans péché quelque tendre regard.
Mais puifqu'avec le tems nos attraits fe terniffent,
Et que, frifés ou non, tous les cheveux blanchiffent;
Que malgré le fecours d'un art trop impuiffant,
Le teint le plus uni fe ride en vieilliffant,
Que la virginité ne rend point immortelle,
Qu'en pure perte enfin une fille eft cruelle;
Ufons de tous nos droits au gré de nos defirs,
Et bravons les au milieu des plaifirs.

Ma chère, croyez-moi, l'humeur douce & paiſible
A pour perſuader une force invincible ;
Mais les diſcours amers, les murmures, les cris,
Le ton fier & hautain aigriſſent les eſprits.
Pour ſe faire adorer, vainement une belle
Roule amoureuſement une vive prunelle :
Les yeux ſeuls ſont frappés de cet éclat trompeur;
Mais le mérite a droit de captiver un cœur.
Ainſi parle Clarice, & n'eſt point applaudie :
Ce ſilence imprévu l'étonne & l'humilie.
Belinde la regarde en fronçant le ſourcil.
Peut on, dit Taleſtris, à ce diſcours ſubtil
Méconnoître une prude ? aux armes, vîte, aux armes !
Pourſuit-elle, ſa voix appelle les alarmes.
A peine ce ſignal a fait retentir l'air,
Que l'œil étincelant, plus prompte que l'éclair,
Taleſtris au combat la première s'avance.
On ſe range en bataille, & l'attaque commence.
Héroïnes, héros, dans ce choc confondus,
A des cris enroués mêlent des cris aigus.
Le bruit des éventails & des robes froiſſées
Se mêle au craquement des baleines caſſées.
L'arme que chacun d'eux fait briller en ſes mains,
N'avoit jamais ſervi la fureur des humains.
Vaillans comme les Dieux, comme eux invulnérables,
Au milieu du péril ils ſont inébranlables.
C'eſt ainſi que des Grecs le chantre audacieux,
Sur les murs d'Ilion fait combattre les Dieux,
Et de ces fiers rivaux nous retraçant les haines,
Allume dans leurs cœurs les paſſions humaines.

Vulcain fort à fa voix des antres de Lemnos,
Et du Xente effrayé vient embraffer les flots.
Pallas eft oppofée au frère de Bellone,
Et le fils de Maya combat contre Latone.
L'olympe retentit du bruit de leurs débats:
Jupiter prend la foudre, elle part en éclats,
Et la voûte des cieux chancelle fur nos têtes:
Le fouverain des mers foulève les tempêtes:
Les flots en mugiffant répondent à leurs cris,
Et laiffent entrevoir les gouffres des Thétis;
Les tourbillons errans fe heurtent, s'applatiffent,
De leurs chocs véhémens les pôles retentiffent:
Phébus à fes courfiers abandonne fon char,
Chaque aftre vagabond roule au gré du hazard,
Tous les vents échappée de leur prifon obfcure,
De tumulte & d'horreur rempliffent la nature;
La terre eft ébranlée, & fent fléchir fes gonds;
Les chênes orgueilleux qui couronnent les monts,
Jufqu'à leurs troncs émus courbent leur tête altière;
L'enfer ouvre fon fein aux traits de la lumière;
Le Styx fufpend fon cours, Pluton épouvanté
S'élance de fon trône en voyant la clarté.
 Tandis qu'en ce combat leur valeur fe déploie;
Ombriël palpitant de fureur & de joie,
Leur applaudit de l'aîle, & du haut d'un miroir,
Dans ce trouble croiffant admire fon pouvoir.
Les Sylphes, appuyés fur les brins d'une aigrette,
Portent de tous côtés une vue inquiète,
Obfervent le péril, & dans les deux partis,
Raniment des guerriers les efforts rallentis.
 Taleftris cependant, refpirant le carnage,
S'ouvre, à travers les morts un pénible paffage;

Sa vue à deux héros donne un trépas ſubit:
L'un eſt un petit-maître, & l'autre un bel-eſprit:
L'un expire en chanſon, l'autre par métaphore.
Cruelle ! je ſuis mort, quoique je vive encore,
Dit l'un: ſur un fauteuil il s'allonge pâmé.
L'autre chante ces mots, l'œil à demi fermé:
Que vos yeux ſur les cœurs ont un cruel empire!
Que leurs traits ſont mortels! . . . Il ſe tait, il expire.
Tel des chants les plus doux le cygne avant ſa mort,
Du Méandre charmé fait retentir le bord.
De Plume, ce guerrier de qui la renommée
De l'un à l'autre pôle en tous lieux eſt ſemée,
Pour déſarmer Doris s'avance plein d'orgueil;
Cloé qui marche à lui le bleſſe d'un coup d'œil:
Le palais retentit de ſes cris de victoire.
Mais de l'avoir bleſſé, c'eſt aſſez pour ſa gloire.
A l'illuſtre vaincu le doux vainqueur ſourit,
Et ce ſouris flatteur à l'inſtant le guérit.
Cependant Jupiter, du haut de l'empirée,
Élève dans les airs ſa balance dorée;
Il y met d'un côté l'eſprit de nos Marquis;
De l'autre, les cheveux que l'un d'eux a conquis.
La balance eſt d'abord chancelante, incertaine,
Mais enfin l'eſprit cède, & la boucle l'entraîne.
Belinde ſe préſente, & lance au raviſſeur,
Pour la première fois, un regard de fureur.
Le Marquis à ſes coups vient s'expoſer lui-même,
Trop heureux de mourir des mains de ce qu'il aime.
Du premier coup de doigt il ſe voit renverſé:
De tabac dans ſes yeux un torrent eſt verſé;
Le malin Ombriël dirige cette nue;
Le héros étourdi, touſſe, pleure, éternue,

La ſalle en retentit : cède au ſort qui t'attend,
S'écrie alors Belinde ; en ſes mains à l'inſtant
Brille une éguille d'or (*), précieuſe antiquaille :
Son biſayeul jadis la portoit en médaille;
Mais lorſque ce héros deſcendit au cercueil,
Sa veuve, pour orner ſa ceinture de deuil,
En boucle transforma ce monument gothique;
Elle fit de la boucle un grelot magnifique,
Qui de ſa jeune enfant embellit le hochet:
Le grelot, à ſon tour, fut mis dans le creuſet,
Et transformé lui-même en une longue éguille,
Dont la veuve à ſa mort fit préſent à ſa fille.
Long-tems à ſes cheveux celle-ci la porta,
Et par les droits du ſang Belinde en hérita.
Ceſſe, dit le Marquis, ennemie orgueilleuſe,
Ceſſe de t'applaudir de ma chûte honteuſe;
Un plus heureux que moi doit être ton vainqueur.
Non, l'aſpect de la mort n'étonne point mon cœur;
Mais ſi je meurs, hélas ! tu me feras ravie;
Fais-moi brûler d'amour, mais laiſſe-moi la vie :
Mes pleurs ne ſauroient-ils fléchir ta cruauté ?
Rends la boucle, répond l'implacable beauté.
La voûte retentit de ſes clameurs terribles.
Avec moins de fureur, & des cris moins horribles,
Le barbare Othello demandoit ce mouchoir,
La ſource de ſon crime & de ſon déſeſpoir.

---

(*) La généalogie de cette éguille eſt une critique de quelque endroit de l'Iliade, & c'eſt-là, je crois, ſon plus grand mérite.

Mais que l'ambition eſt ſouvent abuſée !
Que de vaiqueurs après une conquête aiſée,
Ont vu leurs vains lauriers arrachés de leur main !
Cette boucle, le fruit d'un coupable larcin,
Conſervée un inſtant au prix de tant de peines,
Diſparoît & s'échappe à leurs recherches vaines.
Dans les mains d'un mortel ce tréſor profané,
A reſter parmi nous n'étoit point deſtiné.
Tout ce qui ſans retour eſt perdu ſur la terre,
La lune, dans ſon ſein le recueille & l'enſerre.
Là, dans des vaſes d'or, on prend ſoin d'enfermer
L'eſprit des conquérans, trop prompt à s'enflammer.
Dans un riche criſtal eſt l'eſprit des poëtes,
Et celui des Marquis dans de petites boîtes :
On y trouve des cœurs, d'un même trait bleſſés,
Qu'enchaînent d'un ruban les nœuds entrelacés.
Là ſont des courtiſans les promeſſes ſtériles,
Et les regards quêteurs des coquettes habiles ;
Les pleurs d'un héritier qui perd ſon bienfaiteur,
La foi d'un petit-maître & l'encens d'un flatteur.
Là pour les moucherons on trouve des volières,
L'araignée & la puce y vivent priſonnières.
On y voit un amas d'inſectes deſſéchés,
Des climats étrangers avec ſoin recherchés :
Là ſont tous les tréſors de nos naturaliſtes,
Et les raiſonnemens de nos froids nouvelliſtes.
On dit que ces cheveux, à la terre enlevés,
Dans ce beau magaſin ſont auſſi conſervés ;
Mais croyez-en ma muſe, à la voûte azurée
Elle vit attacher cette boucle ſacrée.
Seule elle l'apperçut ; une Divinité
Pouvoit ſeule obſerver ſon vol précipité.

C'eſt ainſi qu'autrefois le fortuné Procule
Seul au ſéjour des Dieux vit s'élever Romule.
Cette boucle, changée en aſtre lumineux,
Dans ſa courſe enflammée étale ſes cheveux,
Et répand dans les airs la clarté la plus pure,
Jadis de Bérénice on vit la chevelure
Avec un moindre éclat épancher ſes rayons,
Et tracer dans les cieux de moins vaſtes ſillons.
Les Sylphes, qui de l'œil la ſuivoient dans ſa route,
Tandis qu'elle approchoit de la céleſte voûte,
La voyoient par dégrés briller de feux plus vifs.
A contempler ſon cours nos Seigneurs attentifs,
Dans le parc, à l'envi, par de tendres cantiques,
Viendront tous ſaluer ſes rayons ſympatiques.
Les amans fortunés la prendront pour vénus;
Ils viendront l'implorer par des vœux aſſidus
Sur les tranquilles bords du Lac de Roſemonde.
Quand la ſérénité regnera dans le monde,
Des yeux de Galilée empruntant le ſecours,
Patridge (*) de cet aſtre obſervera le cours,
Et les doctes calculs de ce grand aſtronome,
Fixeront les deſtins de Louis & de Rome.
O toi! dont cette perte excite les douleurs,
Ceſſe, jeune beauté, de répandre des pleurs.
De l'Olympe aujourd'hui l'ornement & la gloire,
Cette boucle à jamais conſacre ta mémoire.
Ce qui te reſte encor de ces cheveux charmans,
N'embellit tes attraits que pour quelques momens.

---

(*) Dans ſes almanacs il prédiſoit tous les ans la mort du Pape & de Louis XIV.

Après que de tes yeux les flèches invincibles
Auront cauſé la mort aux cœurs les moins ſenſibles,
Tu dois mourir toi-même, & quand un voile affreux
Aura fait éclipſer les aſtres lumineux;
Qu'on verra tes cheveux traînés dans la pouſſière,
Ta boucle avec éclat parcourant ſa carrière,
Remplira l'univers de ton nom immortel,
Et les ſiècles futurs le liront dans le ciel.

*Fin du cinquième & dernier Chant.*

# LE TEMPLE DE LA RENOMMÉE,

*Poéme, traduit par Mde. du Bocage.*

DANS ce tems où les prés embellis par les fleurs,
De la saison nouvelle annoncent les douceurs;
Où de l'aſtre du jour, la chaleur vive et pure,
Par ſes rayons féconds anime la nature;
Dans ce tems où tout ſemble inviter au repos,
Le ſommeil ſur mes yeux répandit ſes pavots:
Les ſoins & les deſirs ſortirent de mon ame,
L'amour même à mon cœur fit moins ſentir ſa flamme;
Ces tranquiles inſtans, précurſeurs du réveil,
Où nos ſens ſont ſaiſis d'un plus léger ſommeil,
Sont les tems deſtinés aux viſions trompeuſes:
Mille fantômes vains de formes monſtrueuſes,
Diſperſés dans les airs & bientôt réunis,
Se jouèrent long-tems de mes ſens aſſoupis.

Je me crus transporté loin des bornes du monde,
J'embrassois d'un coup-d'œil les cieux, la terre & l'onde.
Le globe en équilibre, environné des eaux,
L'immensité des mers couvertes de vaisseaux;
Des rochers escarpés, des montagnes stériles,
Des temples, des forêts, des campagnes, des villes:
Le soleil quelquefois embellissoit ces lieux,
Un nuage souvent les déroboit aux yeux.
Sur ces divers objets je promenois ma vue,
Lorsqu'un bruit effrayant vint éclater la nue:
Telle on entend la foudre éclater dans les airs,
Et dans les antres creux le murmure des mers.
Les yeux levés au ciel pour le rendre propice,
Devant moi j'apperçois un superbe édifice;
Son orgueilleux sommet d'un obélisque orné,
De nuages épais sembloit environné.
Par l'ordre du destin, sur un rocher de glace,
Ce riche monument avoit fixé sa place;
L'accès en est d'abord facile & séduisant,
Mais le chemin devient dangereux & glissant.
Ce rocher merveilleux, à l'albâtre semblable,
Paroît d'une matière éclatante & durable.
On apperçoit autour différens noms tracés,
Par le tems ennemi presque tous effacés;
Leur siècle adulateur, au Temple de mémoire,
Vainement leur promit d'éterniser leur gloire.
Les critiques jaloux avec art s'efforçoient,
De remplir de leurs noms les traits qu'ils effaçoient;

Ces foibles traits bientôt à d'autres faisoient place,
Et des noms effacés on revoyoit la trace.
Un soleil trop brûlant, un vent trop furieux,
Nuisent également à l'éclat de ces lieux :
Ainsi la Renommée est autant ennemie
D'un éloge excessif que des traits de l'envie ;
Le fond de sa demeure est toujours respecté,
Et du froid des hyvers, & des feux de l'été.
Comme on voit le cristal fidel à la gravure,
Des traits qu'on y traça conserver la figure,
Ainsi sur ce rocher sont gravés divers noms,
Dont l'empreinte a bravé l'envie & ses poisons.
Chaque siècle au suivant en transmet la mémoire,
Le tems n'a rien ravi de leur solide gloire :
Les ans même ont rendu plus grands & plus fameux,
Ces noms qui passeront à nos derniers neveux.
  Tel on voit les rochers de la nouvelle Zemble,
( Ouvrage que le froid de tous les tems rassemble )
Élever dans les airs leurs éclatans frimats :
Le soleil luit en vain sur ces affreux climats,
Malgré les feux du ciel, une neige éternelle
Sur ces rochers glacés toujours se renouvelle,
Et leur brillant sommet de loin paroît aux yeux
Élevé comme Atlas pour soutenir les cieux.
  Sur un pareil rocher règne la Renommée ;
Là, l'univers jaloux de sa vaine fumée,
Par des soins assidus encense ses autels.
Son Temple n'est point fait par les mains des mortels ;
Dans les siècles vantés, la Grèce ingénieuse,
L'antique Babylone & Rome ambitieuse,

Réuniſſant à l'art de riches ornemens,
N'ont jamais élevé de ſi grands monumens.
Le dôme (*) offre aux regards quatre faces brillantes,
Égales en beauté, mais toutes différentes;
Quatre portes d'airain d'un abord ſpacieux,
Regardent en s'ouvrant les quatre points des cieux.
Là ſont repréſentés les héros que les fables,
Par leur antiquité nous rendent reſpectables,
Et ceux qui les premiers élevant des remparts,
Les armes à la main protégèrent les arts.
Les faces du dehors richement revêtues,
De ces hommes fameux conſervent les ſtatues;
Les guerriers dans le marbre ont l'aſpect menaçant,
Et les légiſlateurs le front réfléchiſſant.
La façade où le ſoir Phébus peint ſa lumière,
Des exploits de Théſée, offre aux yeux la carrière:
Perſée y brille armé du fameux bouclier
Dont Minerve jadis honora ce guerrier.

---

(*) Le dôme eſt repréſenté d'une forme carrée, les quatre faces ont des portes ouvertes, vis-à-vis les quatre points des cieux, pour marquer que les différentes nations peuvent y être admiſes. Le côté de l'occident eſt d'une architecture grecque; l'ordre dorique eſt particulièrement conſacré aux héros & aux guerriers; les ſtatues qui ornent les faces extérieures du Temple, repréſentent les plus anciens héros qui ſe ſont diſtingués dans les armes & dans les arts.

Hercule (*) s'appuyant de sa lourde massue,
Sur ses divers travaux semble fixer sa vue.
Orphée est entouré des fiers monstres des bois,
Ils accourent en foule aux accens de sa voix;
Les arbres enchantés transportent leurs racines
Près des échos remplis de ses chansons divines.
A ses sons créateurs, par un nouveau pouvoir,
Amphion voit ici les pierres se mouvoir,
Thèbes sort de la terre aux accens de sa lyre,
Sur le mont Cithéron écho vient les redire;
Les rochers ébranlés par l'effort de ses sons,
S'écroulent en roulant dans le fond des vallons.
De la ville aussi-tôt les remparts s'établissent,
Les voûtes à son gré se forment, s'arrondissent,
Les colonnes, les tours s'élèvent à ses yeux,
Comme on voit sur le soir s'élever vers les cieux,
Les épaisses vapeurs d'un vallon trop humide,
Dont un soleil brûlant a pompé le fluide.
Le côté que l'aurore éclaire à son lever,
Montre un Temple qu'à Bel (**) Ninus fit élever.

---

(*) Hercule est représenté dans la même attitude que la fameuse statue de l'Hercule-Farnèse.

(**) Bel, ou Belus, fut le père de Ninus, fondateur du Royaume des Assyriens, & Cyrus de celui des Perses.

Les Mages & les Caldéens s'appliquoient à la magie & à l'astronomie; c'étoit presque la seule science des

Cirus au même rang brille parmi les ſages ;
A leurs auguſtes traits on reconnoît les Mages :
Zoroaſtre agité, ſa baguette à la main,
Dans des cercles divers conſulte le deſtin.
Les Caldéens profonds dans l'art de la magie,
Apprennent à ſes pieds la vraie aſtrologie.
En de ſombres déſerts, des peuples reſpectés,
Les Brachmanes trompeurs ſont tous repréſentés,
Leur magique pouvoir, qu'enfanta l'impoſture,
Prétend donner des loix à toute la nature ;
Ils arrêtent la lune avec des taliſmans,
Évoquent à leur gré les morts des monumens,
Et cherchent ſans relâche, au fond de leurs retraites,
Les différens aſpects du ciel & des planètes.
En corrigeant les mœurs par des préceptes doux,
Le ſeul Confucius l'emporte ſur eux tous.
Des Prêtres de Memphis dans des niches dorées,
On découvre au midi les images ſacrées ;
Légiſlateurs du peuple, interprètes des Dieux,
Ils meſurent la terre, & contemplent les cieux :
Le compas à la main ils décrivent des ſphères,
Et partagent le tems en des cycles lunaires.
Au milieu d'eux paroît le vaillant Séſoſtris,
De ſon pompeux éclat mes yeux furent ſurpris ;

---

anciens peuples de l'Aſie. Zoroaſtre y excella ; il nous eſt reſté peu de choſe de la morale & des écrits de ces Philoſophes, excepté de Confucius, le grand Légiſlateur des Chinois, qui vivoit il y a environ 2000 ans.

Les Rois que la fortune avoit mis dans ses chaînes,
Traînoient un char vainqueur dont il guidoit les
rênes;
Entre chaque statue on trouve sur ces murs,
Un savant obélisque orné de traits obscurs (*).
Le Temple, vers le Nord, enrichi de sculpture,
Où le travail & l'art étouffent la nature (**),

---

(*) Les sciences des anciens Prêtres de l'Égypte consistoient dans la géométrie & l'astronomie : ils avoient grand soin de conserver les principaux faits de leur histoire sur des obélisques. Leur plus grand héros fut Sésostris : Diodore de Sicile nous a conservé la mémoire de ses actions & de ses conquêtes. On dit qu'il se fit traîner dans son char par les Rois qu'il avoit vaincus. La description de sa statue, dans ces vers, est prise sur celle qu'Hérodote dit avoir vue de son tems.

(**) Cette architecture convient à cette partie du monde, la science de ces peuples est beaucoup plus obscure que celle des autres nations. Zamolxis fut disciple de Pythagore ; il enseigna le premier l'immortalité aux Scythes. Odin fut législateur des Goths : on dit qu'étant sujet à des accès de frénésie, il persuada à ses Sectateurs qu'il recevoit, dans ces momens, l'inspiration de quelque divinité, qui lui dictoit des loix, l'invention des caractères runiques lui est attribuée. Les Druïdes & les Bardes étoient les Législateurs de ces

Préfente Zamolxis l'œil fixe & l'air rêveur,
Le frénétique Odin expirant de fureur :
Les célèbres guerriers fortis de la Scythie,
Dans leurs fombres regards montrent leur barbarie:
Des colonnes de fer par ordre, en double rang,
Soutiennent ces héros encor fouillés de fang.
En ce lieu paroiffoient les antiques Druïdes,
De leur religion les Prêtres & les Guides :
Les Bardes par leurs vers, & leurs barbares chants,
Célébrant les fureurs de ces fiers conquérans;
Mille jeunes guerriers que l'amour de la gloire,
Fit courir à la mort pour vivre dans l'hiftoire.
Et tant d'autres héros dont les faits plus douteux,
Sont gardés par refpect pour ces tems fabuleux.
Le luftre de ces murs par l'effet de l'optique,
A fur tous les objets comme un pouvoir magique;
Leurs divers points de vue en changent la couleur,
En augmentent l'éclat, le nombre & la grandeur.
Ces murs myftérieux ne font par-tout qu'emblêmes,
Et ce miroir trompeur rend tout dans les extrêmes.
Tandis que tant d'objets raviffent mes efprits,
Le dedans du Palais s'offre à mes yeux furpris;

---

Poëtes célèbres par leurs vertus fauvages: ces héros barbares comptoient pour un déshonneur de mourir dans leurs lits, & fe précipitoient dans une mort certaine, pour un nom à venir, dans l'efpérance que leurs belles actions feroient célébrées par leurs Bardes.

Et

Là des historiens les savantes cohortes,
Sous des vêtemens blancs, gardent le seuil des portes;
Dans l'airain chargé d'or d'un travail achevé,
Le Tems, sa faux en main, sur des bancs est gravé,
Et son dos accablé sous le poids des années,
Porte languissamment ses aîles enchaînées.
L'extérieur du Temple est rempli de guerriers,
Dans le bruit, dans le sang, recueillant des lauriers.
Vainqueur de l'univers, esclave de lui-même,
L'invincible Alexandre y tient le rang suprême;
César, maître du monde, & maître de son cœur,
Entre Minerve & Mars suit de près ce vainqueur.
Les mortels généreux qui, sans chercher la gloire,
Pour le bonheur du peuple ont aimé la victoire,
Tiennent le premier rang parmi tant de héros:
Tels qu'Épaminondas fameux dans le repos,
Timoléon (*) vengeur & meurtrier d'un frère,
Scipion des Romains le héros & le père.
Bon citoyen dans Rome, & grand dans les combats,
Tel fut Aurélius qui marcha sur ses pas;
Dans un rang souverain à la vertu fidèle,
Il fut son propre juge, & des Rois le modèle.

---

(*) Timoléon sauva la vie à son frère Timophane, dans une bataille entre les Argiens & les Corinthiens; mais dans la suite s'appercevant qu'il vouloit devenir le tyran de son pays, & préférant le bien public aux liens du sang, il lui donna la mort.

Près de lui ſont placés les héros malheureux,
Dont les faits moins bruyans, ne ſont pas moins fameux;
Au milieu d'eux Socrate eſt mis au rang ſuprême;
Ariſtide (*) le juſte, injuſte pour lui-même,
Rejettant les conſeils que diéte l'intérêt,
De ſon banniſſement vient de ſigner l'Arrêt.
Agis (**) & Phocion demandent ſans murmure,
Qu'on répare les torts que leur fit l'impoſture:
Le ſévère Brutus livre un fils à la mort,
Et Caton par le fer fuit un plus triſte ſort.

---

(*) Ariſtide mérita le nom de Juſte par ſon intégrité, lorſqu'il fut banni par l'Oſtraciſme: comme il étoit d'uſage que chacun écrivit ſur une écaille d'huître le nom du citoyen qu'il vouloit exiler, un payſan qui ne ſavoit point écrire, s'adreſſa à lui, ſans le connoître, pour le prier de lui rendre ce ſervice: Ariſtide y ſigna ſon nom, & par ce moyen il ſe condamna lui-même.

(**) Agis, Roi des Lacédémoniens, pour avoir voulu remettre en vigueur des loix de Licurgue, fut étranglé en priſon par Cléombrote. Phocion, Capitaine Athénien, d'une vertu ſévère & grand guerrier, fut accuſé fauſſement de trahiſon, & condamné à mort par le peuple.

Dans le centre du chœur six colomnes pompeuses,
Portent des grands auteurs les images fameuses (*);
Sur un trône formé d'un éternel rubis,
Au haut de la première Homère étoit assis:
Ce célèbre vieillard, père de l'harmonie,
Montre encor dans ses traits le feu de son génie,
Quoiqu'aveugle, ses yeux ont un air de fierté,
Et les ans l'ont vieilli sans l'avoir maltraité:
Sa colonne immortelle offre, dans sa sculpture,
Des malheurs des Troyens la funeste aventure;
Le trait dont Diomède ose blesser Vénus,
Patrocle terrassé par des coups imprévus,
Et le fils de Thétis, pour venger sa mémoire,
Sur l'intrépide Hector remportant la victoire.
L'expression & l'art animent ces portraits,
Le feu des combattans est gravé dans leurs traits.
Le pilastre suivant, sans éblouir la vue,
Soutient un riche trône orné d'une statue;
L'ouvrage en est fini, l'artiste vigilant
Employa sur l'or pur l'effort de son talent:
A son maintien modeste on reconnoît Virgile,
Il montre en triomphant un cœur simple & tranquille;

(*) Près du trône de la renommée sont placés les auteurs les plus célèbres de l'antiquité; leur attitude exprime leurs différens caractères, la sculpture de leur colomne marque les principaux sujets de leurs ouvrages, & fait allusion à leur manière de penser & de s'exprimer.

Charmé de son rival, sans en être envieux,
Sur le divin Homère il a toujours les yeux:
Autour de sa colonne on voit, dans sa sculpture,
Didon sur le bucher, mourant pour un parjure;
La guerre des Latins, la mort du Roi Turnus,
L'embrâsement de Troye, & le fils de Vénus;
Il se sauve, accablé sous le poids de son père:
Sur le milieu du trône est, en gros caractère,
Écrit en lettres d'or: *je chante le héros,*
*Qui des rives de Troye, après de longs travaux,*
*Aborda le premier aux bords de Lavinie.*
Plus loin, dans les accès de son bouillant génie,
Sur un char éclatant, Pindare ambitieux (*),
Dans son rapide vol semble aspirer aux cieux;
Sur sa harpe on lui voit, d'une main nonchalante,
Tirer des sons hardis de la corde tremblante;
Les courses & les jeux que la Grèce a vantés,
Autour de son pilastre étoient représentés:
De jeunes combattans, amoureux de la gloire,
Par différens chemins, y cherchent la victoire;
Au bout de la carrière ils tournent tous leurs pas,
Neptune & Jupiter animent leurs combats;
L'un penché sur son char, brille par la vitesse,
L'autre, auprès du vainqueur, succombe avec noblesse.

---

(*) Pindare est dépeint dans un char volant, pour faire allusion à la vivacité de son génie, & aux jeux de la Grèce qu'il a célébrés. Neptune présidoit aux jeux isthmiques, & Jupiter aux jeux olimpiques.

Le marbre rend l'effort de leurs bras menaçans,
Et leurs fougueux coursiers y semblent bondissans.
Sur un pilier d'airain (*) l'ingénieux Horace,
Occupe en ce séjour une éclatante place;
Il règle les écarts, & tempère les tons
Dont le feu de Pindare animoit ses chansons;
Sa lire réunit, sans paroître forcée,
Les doux sons de Sapho, les vers hardis d'Alcée (**):
Un pilastre éternel, sur ces obliques rangs,
Présente à mes regards mille objets différens;
D'un côté sont les ris, Glycère & la mollesse,
Ici César vainqueur, là le Dieu de l'ivresse:
A l'abri d'un laurier, sous un mirthe amoureux,
Le Poëte entouré des grâces & des jeux,
Enseigne la sagesse & chante la victoire.
Aristote, à côté, jouit d'une autre gloire;
L'air pensif est empreint sur son front couronné,
Des rayons du soleil il est environné,
Et ses savans regards pénétrant la nature,
Embrassent d'un coup-d'œil les cieux & leur structure.

---

(*) Est exprimé par ce Vers:

*Exegi monumentum ære perennius.*

(**) Ce mélange exprime le caractère des Odes d'Horace, & fait allusion à ces mots:

*Spiritum Graïæ tenuem camœnæ.*

En habit de Conful Cicéron au Barreau,
Jouït près de l'autel d'un triomphe auffi beau;
Son gefte, fon maintien trompent fi bien la vue,
Qu'on penfe voir agir & parler la ftatue :
Il eft dans l'attitude où jadis, au Sénat,
Il défendit le peuple, il conferva l'État;
Et Mercure, élevé fur la même colonne,
Admire fes talens, l'écoute & le couronne.
Sur ces piliers d'airain, un dôme merveilleux,
S'élève par fa cîme aux globes lumineux;
En vain à fon fommet les yeux veulent atteindre,
Son immenfe circuit ne fauroit fe dépeindre.
La Renommée ici tient fa fuperbe Cour,
L'or & les diamans ornent ce beau féjour;
Le plafond, parfemé de pierres tranfparentes,
Produit mille rayons de couleur différentes;
Et ces feux, raffemblés, réfléchis fur l'autel,
Donnent aux ornemens un éclat immortel.
Ainfi brillent la nuit, fur la voûte azurée,
Les aftres éclatans dont elle eft éclairée.
De ce féjour facré l'Immortelle, à l'inftant,
Sait & rend à la fois chaque fait important
Admirant de ces lieux le goût & la richeffe,
Sur un trône élevé j'apperçois la Déeffe;
Sa taille, qu'à mes yeux dérobe un jour trompeur,
D'une coudée à peine égale la hauteur;
Mais fur ce rare objet plus je fixe la vue,
Plus je vois s'allonger & groffir fa ftatue:
Les ornemens pompeux qui couronnent fon front,
S'élevant jufqu'au dôme, en touchent le plafond.

Et le Temple ſplendide où règne l'Immortelle,
Semble aux yeux s'élever & s'étendre avec elle.
Je la vois ſous la forme & ſous les mêmes traits,
Dont la fable a chargé ſes bizarres portraits;
Sous ſes bras, ſous ſes pieds, ſes aîles étendues
La portent ſur la terre, & l'élèvent aux nues,
Elle a des yeux ſans nombre à tout inſtant ouverts,
Mille oreilles toujours pleines de bruits divers,
Et de ſa bouche il ſort des langues innombrables.
Les neuf Sœurs entouroient ſes genoux vénérables,
Prêtes à recevoir ſa critique & ſes loix,
Elles règlent leurs tons ſur ſa brillante voix.
La Déeſſe d'abord annonce ſur ſa lyre,
Le mode harmonieux que le ſujet inſpire;
Ses chants ont pris naiſſance avec les premiers tems,
Et les ſiècles futurs entendront leurs accens.
Tandis que j'écoutois ces ſons qui me ravirent,
Les trompettes du Temple en tous lieux retentirent;
Des bouts de l'univers les peuples à l'inſtant,
Se raſſemblent au bruit de l'airain éclatant.
Leurs vêtemens divers, leurs mœurs & leur langage,
Compoſent un étrange & bizarre aſſemblage.
Vous voyez au printems, en bataillons épais,
Les abeilles voler ſous les ombrages frais;
La troupe aîlée errante au bord d'une onde pure,
Fait retentir les airs de ſon bruyant murmure,
Et ſur les champs ſemés des plus belles couleurs,
S'empreſſe de puiſer le ſuc de mille fleurs.

Ainsi le peuple en foule environne sans cesse
Le magnifique trône où règne la Déesse.
Là, sans distinction, placés aux mêmes rangs,
Sont le pauvre, le riche, & le peuple, & les grands,
Et le vieillard conteur, & la jeunesse folle,
Chacun plaide sa cause aux genoux de l'Idole;
Les hommes vertueux & les hommes pervers,
Courent au même but par des chemins divers.
Par l'amour de la gloire en tous tems animée,
Leur ame cherche ici la seule Renommée;
Mais les uns, par son choix, aux honneurs sont admis,
Les autres dans l'oubli restent ensevelis.
Quelquefois dans son Temple il est des injustices;
De sa sœur la fortune elle suit les caprices.
L'encens sur leurs autels brûle en toute saison;
Mais comme elle, en aveugle, elle répand ses dons.
La foule des savans remplit d'abord le Temple,
Nos immenses écrits des auteurs sont l'exemple:
Déesse, disent-ils, prête-nous ton secours,
Comment se sont passés nos nuits & nos beaux jours?
A chercher les moyens & d'instruire & de plaire,
Nos travaux assidus trouvèrent pour salaire
Le mépris outrageant, l'oubli, la pauvreté.
Nous demandons le prix par nos soins mérité.
Des talens, du savoir, quelle est la récompense?
Les seuls dons qu'en ce lieu ta volonté dispense.
La Déesse reçoit ce précieux encens,
Par son ordre on unit les plus tendres accens;

Sa trompette en tous lieux retentit de leur gloire :
D'abord les tons flatteurs des filles de mémoire,
Forment à l'unisson des chants harmonieux,
Par dégrés ces concerts s'élèvent jusqu'aux cieux ;
Leur voix parfumoit l'air d'une odeur plus charmante,
Que l'ambre d'Arabie & la rose naissante.
Animés par ces sons, les hommes vertueux
Présentent à genoux leur offrande & leurs vœux :
Par vos dons, disent-ils, flatteuse Renommée,
La modeste vertu fut toujours animée :
Quoi ! sans distinction, les bons & les pervers,
Jouiront des honneurs, ou porteront des fers !
Dans ce Temple sacré la vertu reconnue,
Au suprême bonheur est souvent parvenue.
D'Immortelle bientôt, pour célébrer leurs noms,
Monte ses doux concerts sur les plus brillans tons :
L'univers, étonné du son de la trompette,
Applaudit à ce bruit, l'écoute & le répète.
Aussi-tôt, vers l'autel, de nouveaux aspirans,
Dans un humble maintien, se mettent sur les rangs :
L'amour du bien public fut leur unique affaire,
Leur cœur, toujours rempli du desir de bien faire,
Espère aussi trouver le plus flatteur retour.
Soudain la Médisance & sa nombreuse Cour,
Avec un bruit pareil à celui du tonnerre,
Lance ses traits malins aux deux bouts de la terre ;
Tout le monde paroît attentif à sa voix,
Et l'éclat s'en répand en cent lieux à la fois.

Dans un maintien farouche, & d'un ton d'affurance,
A fon tour dans le Temple une autre troupe avance:
Sur des fronts couronnés j'apperçus des lauriers:
Leurs bras étoient armés de fers, de boucliers:
Pour toi, s'écrioient-ils, Déeffe, pour tes charmes
Nos jours fe font paffés au milieu des allarmes:
Rempliffant l'univers de flamme & de terreurs,
Sur une mer de fang, environnés d'horreurs,
Notre efpoir fe flattoit d'acquérir des Empires,
Ces glorieux forfaits, toi feule les infpires:
Nos célèbres vertus n'ont d'autre objet que toi.
O fous ambitieux, éloignez-vous de moi!
Dit la Divinité: que vos jours & leur nombre
Reftent enfevelis dans la nuit la plus fombre;
Que vos vains monumens foient détruits à jamais,
Et vos noms oubliés auffi-bien que vos faits!
Soudain, enveloppés d'une nuit imprévue,
Ces fantômes brillans s'éclipfent à ma vue.
En leur place bientôt de modeftes mortels,
Sans parure & fans art s'approchent des autels:
Peu de gens compofoient cette marche tranquille:
Grande idole du monde, à toi tout eft facile,
Difoient-ils humblement; nés fans prétentions,
Le fédu fant efpoir de partager tes dons,
Ne nous infpirent point nos vœux & nos hommages;
Vivre ignorés de tous eft la gloire des fages:
Nous demandons pour prix de nos fimples vertus,
Ayant vécu cachés, de mourir inconnus:
Ne grave point nos noms fur ton autel fuprême,
Nous avons fait le bien pour l'amour du bien même:

Laisse nos cœurs jouir de ce bonheur secret.
O vous ! dont la vertu fut le premier objet,
Vous vivrez pour toujours au Temple de mémoire :
Chantez, Muses, chantez, leur triomphe est ma gloire ;
Quels noms méritent mieux de percer l'avenir ?
Que les vents à vos voix viennent se réunir,
Dit la Divinité ; soudain leur symphonie
Retentit dans les airs, les remplit d'harmonie :
Le ciel avec plaisir écoute ces concerts,
Et leurs sons enchanteurs ravissent l'univers.

Dans des pas cadencés la bouillante jeunesse,
Vient aussi présenter ses vœux à la Déesse :
Nous devons, disoit-elle, attirer tes regards,
Notre air noble & galant mérite des égards :
Admire nos plumets, l'éclat de nos dorures ;
C'est nous qui décidons des goûts & des parures,
Des spectacles, des bals, des cadeaux & des jeux ;
Sans cesse nous cherchons le secret d'être heureux ;
Nous avons fait un art des plaisirs de la table,
Du beau talent de plaire & de paroître aimable :
Pour être plus connus, nous vivons à la Cour ;
Là notre unique soin est l'intrigue & l'amour ;
Nos jours sont pour les grands, nos nuits sont pour les belles ;
Nos soins ont réussi rarement auprès d'elles ;
Mais pour nous consoler de nos mauvais succès,
Nous nous plaignons par-tout d'être aimés à l'excès ;
Nous nommons ces beautés, même sans les connoître :
Quand on nous croit heureux, nous nous figurons l'être :

Laiſſez d'autres jouir de la réalité,
Donnez-nous-en l'honneur ſans l'avoir mérité.
La Déeſſe emboucha ſa trompette effrayante,
Et l'univers rempli de ſa voix médiſante,
Tourna ſur la vertu ſes malignes fureurs :
Cet étrange ſuccès trompa les ſpectateurs,
De mille vœux pareils le bruit ſe fit entendre.
Quel encens ſur l'autel vient donc de ſe répandre ?
Dit la Divinité : peuple frivole & vain,
Inutile au public, vous travaillez en vain :
Jamais par ces faux airs vous n'aurez l'art de plaire.
De vous-même occupé, fatigué ſans rien faire,
Vous voulez uſurper le prix des vrais amans;
Ce bonheur ne s'obtient qu'après de longs tourmens:
Fuyez ces lieux ſacrés, & que votre prière,
Soit la fable du Temple & de la terre entière.
La trompette auſſi-tôt rend mille ſons perçans,
Le ſouris dédaigneux, les regards offenſans,
Les propos à l'oreille, & l'aveugle cenſure,
Dans le peuple malin s'augmentent ſans meſure :
L'arrêt eſt applaudi par le bruit des ſifflets.
Les mortels diſtingués par de fameux forfaits,
Arrivent les derniers aux pieds du ſanctuaire :
Ils fondent leur grandeur ſur les maux du vulgaire,
Sur leur ambition, fatale à leur pays,
Sur un trône uſurpé, ſur des amis trahis,
Gens ſans foi, ſans vertu, dangereux, politiques,
Pernicieux aux Rois, fléaux des Républiques :
Ces traîtres eſpéroient que la Divinité
Conſacreroient leurs noms à l'immortalité.

Dans

Dans la voûte à l'inſtant retentit le tonnerre,
On craint que les éclairs ne conſument la terre :
Les mortels, conſternés de ce fracas affreux,
Reſſemblent dans la crainte à des ſpectres hideux:
La nature en frémit, & paroît ébranlée.
Mon ame de mon corps s'étoit preſque envolée,
Mes ſens étoit émus par tant d'objets divers ;
Tant de ſons différens avoient frappé les airs,
Qu'à peine je ſentis une force inconnue,
Qui m'arracha du trône & m'en ôta la vue :
Devant moi j'apperçois un riche monument ;
Je ne ſais dans quel lieu, ni dans quel élément,
Si la terre ou les airs ſoutiennent ſa ſtructure,
Mais d'un cercle parfait il m'offre la figure :
Il tourne ſans relâche, & le mur réſonnant
Me répond par échos & me parle en tournant.
Les arbres offrent moins de fleurs & de feuillages,
La mer a moins de ſable au bord de ſes rivages,
Que ce beau monument n'a d'accès différens;
Les portes, jour & nuit, s'ouvrent dans tous les tems :
Mille chemins directs à ſes murs viennent rendre ;
Les vents, de toutes parts peuvent s'y faire entendre.
Comme on voit vers les cieux la flamme remonter,
Toujours les corps peſans au centre ſe porter,
Les rivières ſe rendre au vaſte ſein de l'onde,
La bouſſole portée aux deux pôles du monde,
Après mille détours ſe fixer vers le nord ;
Ainſi l'air en ce lieu, comme par un reſſort,
Porte & reçoit les ſons envoyés de la terre :
Du ſein de l'océan & du lieu du tonnerre,

Soit à voix haute ou baſſe, en jargon différent,
Cet endroit eſt le centre où chaque mot ſe rend;
Le ſilence & la paix n'y trouvent jamais place.
Lancez des bords d'un lac uni dans ſa ſurface,
Une pierre avec force au milieu de ſes eaux;
Vous verrez à l'inſtant des cercles inégaux.
S'accroître par dégrés juſqu'aux bords du rivage:
Du ſon qui ſe répand, ces cercles ſont l'image.
D'abord le lieu frappé reçoit l'impreſſion,
Elle s'étend dans l'air par ondulation;
De l'eſpace voiſin, celui qui l'environne,
La porte encor plus loin, & tout l'air en réſonne.
Là j'entendis parler & de haine & d'amour,
Et de guerre & de paix, des intrigues de cour,
De diſette, de maux, de biens & d'abondance,
D'épargnes, de talens, de défauts, de dépenſe,
De tempêtes ſur mer, de profits, de tréſors,
De prodiges nouveaux, de comètes, de morts,
De changemens d'état, de coups de la fortune,
De favoris rentrés dans la claſſe commune,
De droits mal impoſés, de réglemens nouveaux;
Rien d'entièrement vrai, ni d'abſolument faux.
De toutes parts la foule entre & reſſort ſans ceſſe:
L'un en paſſant renverſe un rival qui s'empreſſe,
L'autre avance, recule, & s'éclipſe à l'inſtant.
L'aſtrologue trompeur, le ruſé charlatant,
Le fanatique en feu, le crédule alchimiſte,
L'homme de loi pédant, l'ennuyeux nouvelliſte,
Tous les gens à projets fourniſſent dans ces lieux:
L'impatience ardente eſt peinte dans leurs yeux.

Les bruits femés dans l'un & dans l'autre hémifphère,
Là fe difent tout haut, ici dans le myftère :
Avec empreffement tous courent répéter
Les menfonges nouveaux qu'on vient de leur conter.
Chacun ajoute au bruit qu'il fe plaît à répandre,
Il augmente toujours, à force de s'étendre :
Ainfi d'une étincelle on voit, en un moment,
Par la force de l'air, naître un embrâfement.
Ces contes, par le tems, quelquefois s'établiffent,
Changeant comme la lune, ils croiffent, s'affoibliffent:
Ont-ils acquis le droit de tromper les humains,
Ils s'affemblent en foule, & ces menfonges vains,
Auffi prompts que les vents, auffi gliffans que l'onde,
Tombent par millions dans l'enceinte du monde :
Les uns font deftinés à percer l'avenir,
D'autres, au même inftant, doivent naître & finir :
Comme on voit en été des infectes paroître,
Et mourir auffi-tôt qu'ils commencent à naître,
La Renommée annonce en tous lieux à la fois,
La force de ces bruits, & leur date & fon choix.
Là vous voyez fouvent, dans un étroit paffage,
Le faux fe réunir à la vérité fage :
Quelque tems fur leurs droits l'avantage eft douteux;
A la fin, raffemblés par d'invifibles nœuds,
Ils volent dans les airs, & leurs traits fe confondent;
Sur leurs livres en vain les favans fe morfondent,
Efpérant les trouver quelquefois féparés,
Pour toujours l'un de l'autre, ils fe font emparés.
Tandis que mon efprit contemploit ces merveilles,
Je crus ouir quelqu'un criant à mes oreilles:

Jeune homme ambitieux, venez-vous aux autels
Dans l'efpoir d'obtenir les honneurs immortels?
A ces mots je réponds, avec un cœur fincère:
Un nom dans l'avenir eft un prix que j'efpère:
La Renommée a droit de charmer tous les cœurs:
Mais nul n'eft plus épris de fes rares faveurs,
Qu'un nouvel habitant de la double colline:
Hélas! qui peut favoir le rang qu'on lui deftine?
Les lauriers immortels s'obtiennent rarement,
On les cueille avec peine, on les perd aifément.
Que furvivre à foi-même eft un foible avantage!
Des plus illuftres morts c'eft pourtant l'héritage:
Nous y facrifions la vie & la fanté,
Nos plaifirs, la fortune & la tranquillité:
Le prix eft incertain, & le deffein eft vafte.
D'abord, pour parvenir, il faut louer le fafte,
Souffrir fans murmurer les caprices des grands,
Les flatter fur l'efprit, le mérite, les rangs.
Si vous réuffiffez, l'impitoyable envie,
Par fes poifons fecrets troublera votre vie:
Les auteurs méprifés s'armeront contre vous,
Et vos plus chers amis en deviendront jaloux.
Sans dédaigner tes dons, flatteufe Renommée,
De l'éclat qui les fuit, mon ame eft moins charmée:
Si jamais tes lauriers environnent mon front,
Je les aurai fans foins, & fans fouffrir d'affront.
Quoi! je louerois les fots! j'encenferois le vice!
Ah! fi tu commandois d'approuver l'artifice,
De flatter en aveugle, & de fuivre les loix
Des heureux que le fort illuftre par fon choix:

Ou, s'il faut établir mon nom & ma mémoire,
Sur la chûte d'un autre, en détruifant fa gloire;
Enfeigne-moi, Déeffe, à méprifer des dons
Qu'on ne peut obtenir que par des trahifons :
Arrache de mon cœur la foif d'une autre vie :
Que je vive fans tache, ou que mon nom s'oublie :
Donne-moi les honneurs qu'on doit aux gens de bien,
Ou laiffe-moi tranquille, & ne m'accorde rien.

*FIN.*